Bibliothèque nationale de France
département de la Reproduction

AVERTISSEMENT

Pour des raisons de conservation du document original,
le recours à un microfilm a été privilégié pour réaliser cette reproduction.

Nous veillons à garantir la lisibilité du texte mais des défauts inhérents au microfilm peuvent subsister : défauts d'aspect et qualité des illustrations, notamment.

Nous vous remercions de votre compréhension.

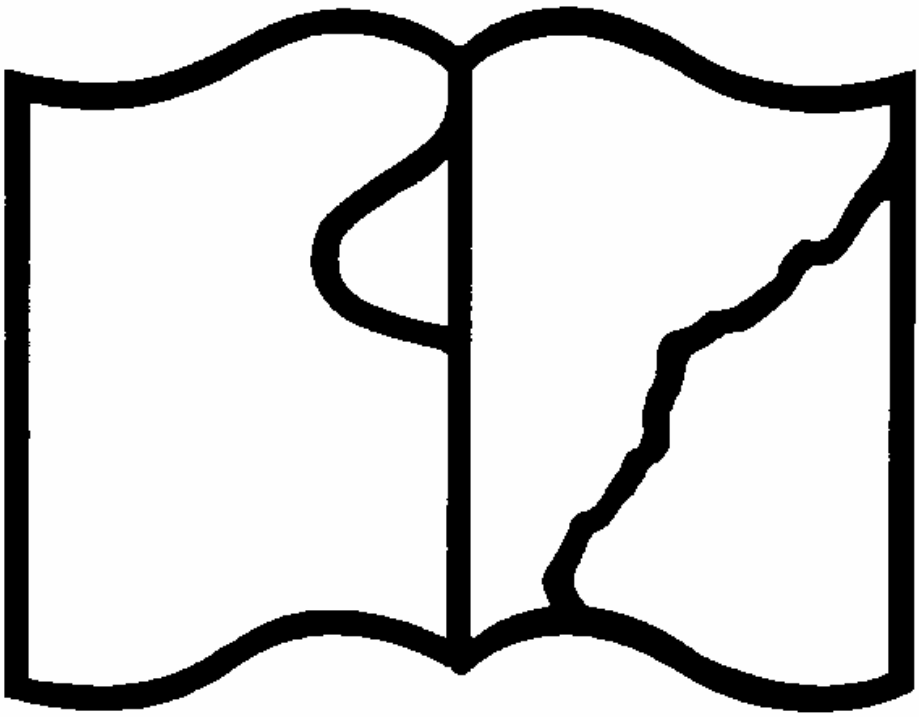
=

WARNING

In order to preserve the original document,
we favored the use of a microfilm to make this reproduction.

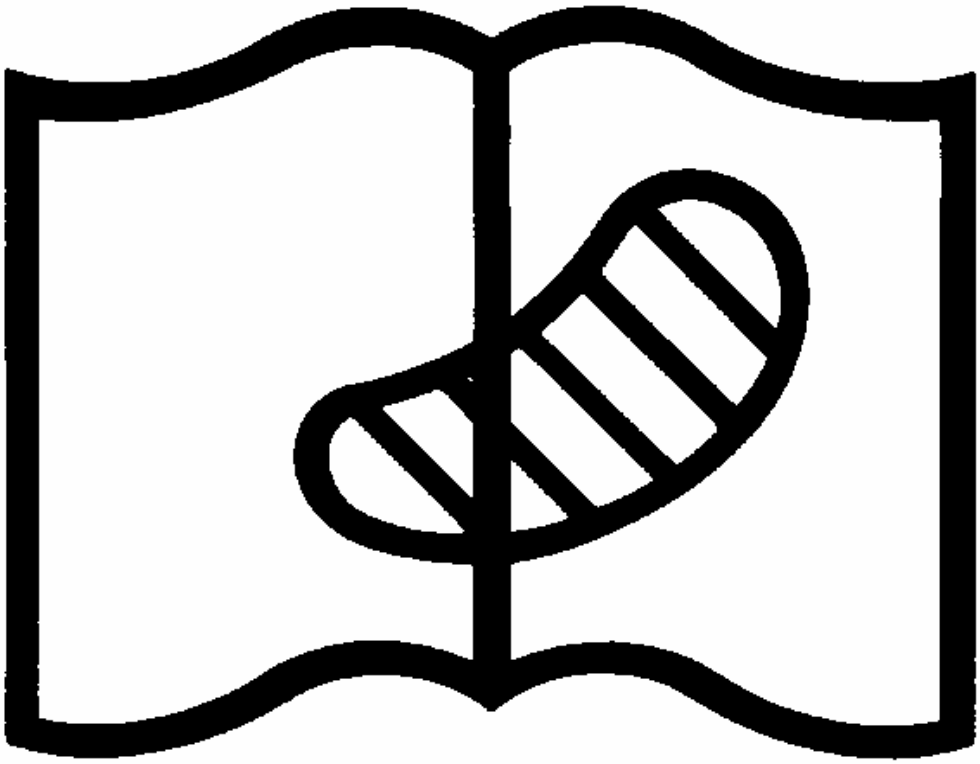
We ensure to provide the best readability of the text but some defects inherent to the microfilm may remain: especially visual defects and quality of illustrations.

Thank you for your understanding



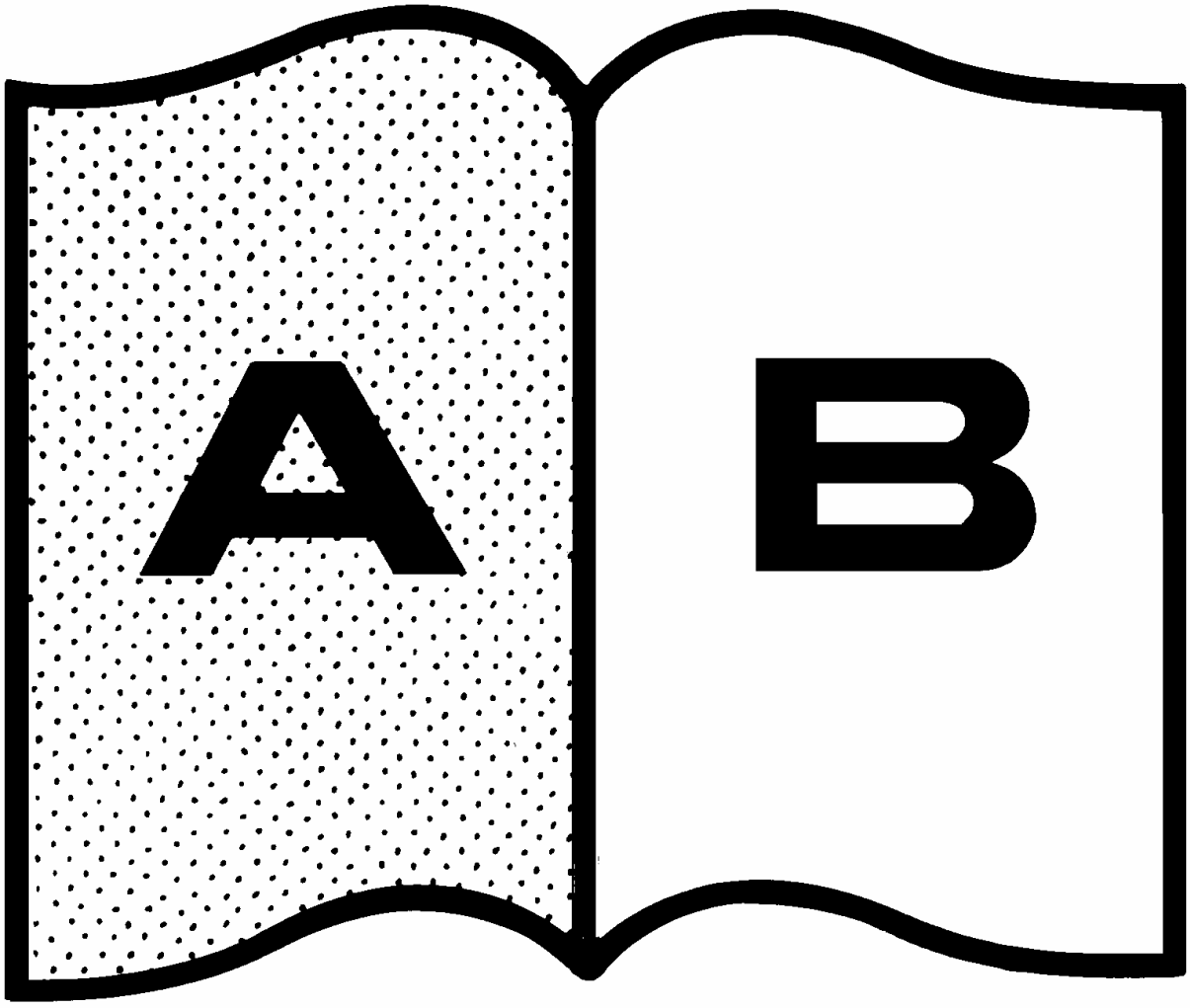
Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Original illisible

NF Z 43-120-10



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

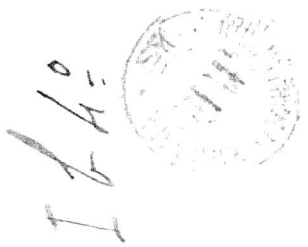
Nouv. acq. franç. 9584 I

Papiers d'Auguste Blanqui

Liasse I

B 4e.

189 feuillets



Prison de Carle, 7 7bre 1858. — Mon cher Lacam-
bre, j'ai reçu le 8 courant votre lettre du
28 août, avec le mandat venu de Toulouse.
j'étais fort tranquille sur les quelques som-
-mes restées entre vos mains, et il n'y avait
point urgence à m'en expédier une partie
quelconque. — j'aurai des fonds suf-
-fisants à l'époque de ma libération, et
je pense dès lors que le superflu n'est
pas nécessaire. Il ne faut pas traîner
avec soi le Potosi, je veux dire les Califor-
-nie. — j'apprends avec plaisir que
toute votre famille est en santé. Vous
savez peut-être que j'ai perdu ma pau-
-vre mère le 30 juillet dernier. Elle

n'a pu aller jusqu'au jour de ma mort.
Moi-même, j'ai manqué mourir en février.
De cette cruelle maladie de quatre mois je
ne me suis tiré que fort affaibli et assez
avarié dans ma constitution. Me voici néan-
moins debout, et encore passable après
une si rude secousse, que j'ai bien cru
la dernière. Adieu, mon cher docteur, mille choses
ainsi qu'à tous les vôtres.

Belle-Ile, 30 janvier 1856. —

Vous voilà donc établi dans les catacombes,
marchand de morts, my dear Chiffon? D'un coup
de votre baguette magique, la corbeille aux
mille fleurs de Raginel s'est métamorphosée

en charnier, le lys et les roses en ossements!
Curieuse idée! — moi qui vous croyais en
pleine bucolique allemande, trempant poéti-
quement vos pieds et vos rêveries dans cette
fermeuse rivière qui promène, quelque part
entre Memel et Strassburg, le murmure
de ses eaux limpides à travers les prairies
émaillées de pâquerettes et de jeunes filles
aux tresses blondes. En fait, n'en
tenez-vous pas un assortiment de jeunes filles
blanches, douces, tranquilles, garanties contre
les rides et la chûte des cheveux; de
vrais amours dont on peut obtenir la main
..... avec ou sans bras, à volonté? Cela
vaut bien les pastorales d'Outre-Rhin.
— Ça, dites-moi, votre contrat avec Raginel

a-t-il stipulé au dernier survivant des as
de l'association ? Prenez garde, on cas d'être pressé
un jour dans les écritures dans l'ouvrir de la
maison, de noté à l'inventaire comme article
ce n'a-fin. Vous savez que si notre maréchal-
-ferre ne s'avarie pas, c'est justement pour
n'être trop marié. Gare donc les Rhums,
qui tournent à l'Asthme ! Méfiez-vous du
rôle d'échantillon, my dearest. Si vous alliez
Léguer en guise d'enseigne, à la devanture
du magasin ! Réservez au moins le
dévouement comme ressource in extremis dans
quelque grande nécessité : par exemple pour me
sauver une faillite et l'honneur à la raison
sociale Bazinet et Cie, si, par aventure, la
camarade rengainant sa faux s'avisait de lui

coupez les vivres. Mais non ! Soignez votre tête
sans remords. Vous n'aurez jamais à vous faire
le Parlier d'une femme ostéologique.
Votre Récolte n'est pas de celles qui manquent
jamais. N'avez-vous pas des créances inva-
-liquables, la gloire, la justice, les médecins,
ces pourvoyeurs de la terre, qui moissonnent
pour votre compte avec une dévorante é-
-mulation ? Laquelle de ces trois
fabriques de cercueils honorez-vous de votre
pratique ? Qui a le privilège de vous
fournir, Sébastopol Newyork ou l'empli-
-théâtre ? Le canon, la corde ou la lancette ?
Vendez-vous du Russe, de l'Anglo-Français,
du pendu, ou prosaïquement de l'ex-patrimoine ?

Mes pas de tout sans doute, en dignes
sectateurs, sans préjugés, ni préférences.
Je vous souhaite débit et profit.

Quant à moi, je suis plus
malheureux que vos pensionnaires. Ils ont le
pain du matin, et ma cellule est un cloître.
C'est une pitoyable histoire. Vous savez que votre
chambre, mon légitime héritage, m'a été escamotée, grâce à je ne sais quelle connivence,
par l'emménagement précipité du citoyen
Marigny, le plus bruyant de tous les
moulins à foulon. En guerre ouverte avec
mon ancien corridor, victime de ses tapages,
cette toupie d'Allemagne a saisi l'occasion
de votre mise en liberté pour venir installer

son tintamarre directement dans mes oreilles.

Imaginez un homme, un
ex-Professeur, forcené! qui passe une
moitié des jours à éreinter le parquet à
coups de talon, et l'autre à tyranniser
sa femme en jargonnant, si bien qu'entre
ses promenades et ses roulades, ses miaule-
ments et ses piétinements, j'ai le cerveau
ahuri, la tête perdue. Ma vie n'est qu'une
perpétuelle attaque de nerfs. Joignez à
ces gentillesses celles d'un autre braillard
du corridor qui, du matin au soir, hurle,
carillonne, tambourine, ou siffle comme
une locomotive; et dites si je n'ai pas lieu
d'envier le paisible séjour de votre marchan-

– Dieu ! Il me faudra déguerpir, ma foi,
ou engager contre ces perturbateurs publics
une lutte de tamtam à bonnets chinois.
O misère dans la misère !

Vous parlez plantations.
Cruche agréments, merci ! j'ai été soulagé
par force majeure, de plus de moitié de
mon terrain. Si vos nasi vobis, d'horticulteur,
vous le voyez, à autant de chances que le-
locataire. J'ai du reste pour dédommagement
la réclusion solitaire de nuit. Ici date du
16 8bre et d'une visite de la police parisien-
ne. On nous met chacun sous clé, le soir,
à la fermeture. Cette nouvelle grâce, achetée
à notre quartier, a singulièrement refroidi
la chasse aux cellules. Les candidatures ont

baissé en intérêt. Chez lui de concurrence,
il y a désertion. Blanchon, votre succes-
seur, a tôt cédé le logis à Turot qui lui-
même s'est enfui au bout de six semaines.
Point plusieurs mois que sa chambre reste
vide. Ainsi, depuis votre absence, point
d'autre mutations que l'arrivée de Delis-
clupe à la place de Vieillard précité.
Le callonge et celle quarté vont toujours
en posture de saint Anne. Nul envoi de
Paris ni d'ailleurs. On dit les condamnés
d'Angers expédiés à Cayenne ou dans
les maisons centrales. Je ne garantis pas
le fait. Vous parlez contre la
mollité des journaux ! patience ! Voici la

fin de l'entr'acte, et pour réveiller la galerie, la rentrée du parlement, le report des conférences ..... et la paix ..... peut-être. Car je sais bien et vous de même, qui n'en veut pas de la paix, qui, tous de là, veut la guerre, la guerre à outrance, la guerre partout et toujours. Seulement, ce n'est pas cette volonté-là, c'est l'Angleterre qui va décider. Vous êtes aux premières loges et le ~~rideau~~ rideau se lève.

J'ignore si les Anglais présument leur armée. Il y aurait bien un peu de quoi. Mais je ne vois nullement que leur marine se soit évanouie en fumée, ou en vapeur. Ses mille vaisseaux

couvrait la mer au Nord et au Sud. Elle n'a pas pris Moscou, c'est vrai. Mais l'opération n'est pas facile, et en ces circonstances, on ne pouvait guères s'y attendre. Je ne trouve donc pas nos voisins si malades. Toutefois, leur intérêt, c'est la paix. Oseront-ils la vouloir, ou tout-il définitivement à la remorque? That is the Question. —— Mille choses à Rangiel, à Peyre, et à tous les amis possibles, en cas de rencontre. Adieu, santé et succès.

Belle-Ile, 13 Février 1857 — Mon cher Fontaines, votre billet ne m'est parvenu que ce

tout à la clôture ; j'espère que ma re-
-prise pourra vous être remise demain,
avant votre départ. J'ai appris avec la
plus vive peine la mesure inattendue qui
vous frappe. Je ne m'en rends pas bien
compte. Vous étiez arrêté plusieurs mois avant
le coup d'état, et dès lors le Décret de X^bre
ne pourrait vous être applicable que par
effet rétroactif. J'espère encore
qu'il y a erreur et que la date de la
condamnation aura fait oublier celle de
l'emprisonnement, la seule valable. Vous
ne laisserez pas passer une mesure aussi
grave sans réclamation, et j'aime à croire
qu'on s'empressera d'en reconnaître le lieu-

-tenant, on vous rendra à la liberté.

Songez à toutes mes sympathies dans
cette épreuve passagère, et veillez à votre
santé le seul bien et la seule ressource
qui restent aux prisonniers. — Votre ami tout
dévoué.

Belle-Ile, 1858 — Simulacre de tribune. —
Simulacre de presse. — Simulacres de lois. —
Simulacres de jugements — Simulacres de con-
seils Généraux — Simulacres d'Elections —
Simulacres de conseils municipaux — Aurez-
Lob affublé en monarque constitutionnel

Lettre anonyme adressée à B., le 27 mai 1868,
jour de son arrestation, saisie à la poste et

publiée par le Constitutionnel du 22 Mai; l'extrait du Constitutionnel conte-
-nant cette lettre, affiché sur tous les murs
de Paris, le 22 mai. — La phrase souli-
-gnée a été retranchée par le Constitutionnel.
L'original de la lettre se trouve au dossier
du procès du 15 Mai. Cette même lettre
est mentionnée dans le rapport Quentin-
Bauchard. — Lettre au citoyen Blanqui.
..... « La Bourgeoisie l'emporte sur
toute la ligne, et bientôt le citoyen Ledru-
Rollin, le citoyen Blanqui, les clubs, etc
seront obligés de rentrer sous terre. Ces pau-
-vres sociétés secrètes! Non! Ce n'est pas
ouvertement que vous pensez arriver à
miner et à écraser la bourgeoisie qui

ne veut qu'anéantir jusqu'au souvenir du
populaire, mais ainsi que les armées de
parlemens trop petites pour combattre en
plaine, en bataille rangée. Ces soldats
épuisent, dispersent une grosse armée
par leur guerre cachée et sourde, ainsi
que les Vendéens en 93. C'est par les
inquiétudes continuelles, les menées sour-
-des, que vous pourrez empêcher le
commerce qui est l'âme de la Bourgeoisie
c'est la banqueroute, la chûte du 30 o/o
du 53 o/o qui sont sous Waterloo à elle,
le reste lui est bien égal à elle. Mais
que la rente remonte et tout est dit:
aussi désire-t-elle avoir en ses mains

avec vous autres. La banqueroute de l'Etat, de la banque, etc, la voilà flam-bée et pour y arriver l'inquiétude, les propos, les escarmouches, mais pas de combats où elle aurait le grand avan-tage. — En 1831, vous avez su l'entraver dans son crédit, et la situation était bien meilleure pour elle qu'aujour-d'hui. Le crédit, c'est par là qu'elle est vulnérable. Tel est le genre de mort qu'il lui faut, sinon bientôt vous des voix com-mence se porte le Mt St Michel. Car sa souveraineté s'insurgera d'abord contre vous, et cela ne tardera guères, vous êtes son exécration vous et les vôtres.

Extrait du Constitutionnel du 23 mars 1831, signé Boilay: (l'article signé Boilay)

..... La constitution a réalisé, pour ainsi dire, le système Blanqui. Cet astucieux Démagogue désirait que la confiance, que le crédit était le sang de la bourgeoisie, et qu'en tenant continuel-lement en alarmes cette Bourgeoisie, il finirait par user cette confiance, ce crédit, c'est-à-dire, son sang, par tous les pores. Il est impossible d'imaginer quel-que chose de mieux que la double élec-tion de 1834 pour réaliser au sein d'une nation cette alarme continue, cette perma-nente déperdition du sang social.

Société de secours mutuel de Charol-
-les, sous le patronage des notables.

Discours du Sous-Préfet, 20 mars 1852.

(Moniteur du 6 avril 1852) Les associés défen-
-seurs de l'ordre en 4bre 1851.

Procès de Blois - 1867 ... Doctrines sub-
-versives! Doctrines anti-sociales! nous
les connaissons ces mots, presqu'aussi vieux
sur la terre que les hommes. C'était le
vocabulaire de l'Inquisition! C'était celui
du Paganisme mettant à mort les pre-
-miers Chrétiens! C'est le langage des
mondes qui s'en vont! Lorsqu'au
16e siècle, la Réforme éclata en Europe,
à l'appel de Luther, Zwingle et de Calvin,

quel fut le cri de la bouche cléricale pour-
-ries de vices et de débauches, dont les débor-
-dements étaient la honte, peut-être la cau-
-se unique de cette insurrection de la
pensée? le cri, ce même cri que nous
entendons rugir aujourd'hui contre les idées
nouvelles: Doctrines impies, doctrines crimi-
-nelles! En avant contre les ennemis
de Dieu, la prison, les tortures, l'échafaud,
les bûchers! Mais hélas! Comment
ont fini ces répressions sauvages? par
une guerre civile qui a rempli cent ans
l'Europe de carnage. Des doctrines
subversives! mais ces doctrines se produi-
-sent au grand jour dans des ouvrages

n'est-ce donc pas effroyable? — Ce livre, qu'est
innocent là l'étalage d'un libraire, de-
vient-il criminel sous le toit du citoyen?
Les magasins de librairie sont-ils des traque-
nards tendus, sous le pavillon de la loi, à
la confiance du peuple?

Ce livre, auquel l'autorité
lie son chapeau, est-il néanmoins un
signe secret et convenu de proscription?
Que signifient ces razzias, des brochures et
de journaux? On s'en va de porte en
porte fouillant les domiciles, et partout
où l'on rencontre un certain livre, comme
jadis la Bible en Français, on coffre le pos-
sesseur. Chacun de ces volumes est comme
le drapeau noir arboré sur les maisons,

recommandé impunément, puisqu'ils se vendent
publiquement! Et on les veille de
près, ces ouvrages! C'est d'une main
tremblante d'émotion qu'on les pèse dans
la balance des parquets, pour s'assurer
que les mots n'en sont pas trop lourds!
Et cette balance est terriblement sensible!
N'y a-t-il pas aussi pour les garrotter
des lois Draconiennes, des lois justement
qualifiées par les organes de l'opposition
même la plus pacifique. Eh bien, lors-
qu'un livre a passé entre ces laminoirs
d'acier, lorsqu'il a franchi sain et sauf
l'étroit goulet, la passe fatale dominée
des deux côtés par la mitraille croisée de ces lois,

en temps d'épidémie ; il signale un pestiféré.
Malheur au pestiféré ! malheur à ceux
qui l'approchent ! malheur aux lieux où
il existe !

Procès de Blois – Visites à l'hôpital de Tours.
– nous arrivions mourants du pénitencier.
Le bruit de notre triste Odyssée s'était répan-
du partout la ville. Beaucoup accouraient
pour voir les suites du Mont St Michel. – Que
voulez-vous ? Ces indiscrets avaient le mauvais
goût de s'attendrir sur les malheurs de deux
anarchistes. Cependant, je l'avoue en toute
humilité, quelques-uns venaient tout simple-
ment, comme on va chez Curtius, pour voir des
figures de cire – Ceux-là ne feraient pas deux
fois le voyage.

Procès de Blois. – Bruits de Tours, pen-
dant l'émeute des grains. – J'ai entendu
hier avec une véritable surprise
le ministère public rejetter sur la
malveillance ces bruits extravagants
qui remplissaient la ville de Tours
d'agitations et d'alarmes. De tous
côtés se répétaient ces paroles jeu-
res suivantes : « 500, 1500, 4000 paysans
sont réunis sur les hauteurs de la
tranchée et vont tomber sur la ville.
Est-ce bien sincèrement
que Mr l'avocat du Roi a voulu
représenter ces bruits comme l'œuvre
exclusive de séditieux exaltés ? Est-il à
ce point étranger aux choses humaines

ignorez, que, dans les temps de troubles,
les nouvelles alarmantes naissent plutôt
encore de la crainte que de l'espérance,
et que les propagateurs les plus actifs,
les plus dangereux des rumeurs sinistres,
sont bien plus ceux qui tremblent que
ceux qui se réjouissent? J'en appelle au
bon sens et à l'expérience de ceux qui
m'entendent: l'exagération n'est-elle
pas plus naturelle encore à l'épouvante
qu'à la joie?

Je le déclare, ces bruits qui
de l'hôpital retentissaient de toutes parts
et à mes oreilles, trouvaient plus d'écho dans
de l'effroi des uns que dans le simple

curiosité des autres. Chez moi, ils ne
rencontraient que le dédain de l'incrédu-
lité. Également étrangers aux illusions
de la frayeur par mon peu d'enthou-
siasme pour l'ordre actuel, et aux
illusions du mécontentement par ma
conviction profonde de l'impuissance de
ces tumultes, c'est avec la raillerie sale
que j'accueillais les commérages de la
peur ou de la badauderie, et s'il y a-
vait en effet quelque danger dans la
propagation de nouvelles terrifiantes,
j'aime à croire qu'on me saura gré,
dans cette occurrence, de mon système de
mesquerie essentiellement conservateur,
car ce rire incrédule tombait sur les uns

comme une bise rafraichissante, sur les autres comme une ondée glaciale, sur tous comme une eau vraiment salutaire.

Jusqu'il en soit, Mlles ces bruits de paysans en marche circulaient dans la ville, grossis par toutes les crédulités, et le nombre des rebelles imaginaires se multipliait de minute en minute dans la bouche des nouvellistes effarés. Le maire est au bout du pont de Cours, et comme l'avalanche insurrectionnelle allait rouler du haut de la branchée, c'est au pied de l'hôtel de ville qu'elle devait naturellement tomber, écrasant dans sa chute le poste de la garde nationale.

C'est alors que Mr Gaulp,

capitaine du poste, averti par Bonin d'une certaine (fermentence) bachique ou politique, peu importe! remarquée chez Bea... qu'il connaissait fort bien et voyait avec beaucoup de bienveillance), se rend sur le mail, avec le but très-louable de prévenir les éruptions de cette tête volca-nique, et tout d'abord lui annonce que les 350, ou 3500, ou 35000 paysans dont on parle n'arriveront pas. je dis 350, 3500 ou 35000, parceque ayant lu le nombre en chiffres sur les pièces, je ne sais pas au juste, quelle est en cette circonstance la quantité légitime des zéros, chacun, dans ses récits, en étant plus ou moins généreux, suivant l'intensité

de sa raison.

Il paraît que Mr Jaulp et je l'en félicite sincèrement, n'était pas plus crédule que moi à l'endroit de l'invasion paysanesque, mr Ber... non plus, s'il en faut croire les dépositions écrites. Car elles s'accordent à témoigner de sa surprise, lorsque le capitaine Jaulp qui n'est cependant pas capitaine de pompiers, est accouru pour éteindre l'incendie de son cerveau. Il répond en effet avec beaucoup de tranquillité qu'il ne cultive aucune espèce de paysans, ni sur le haut de la branche ni ailleurs.

Allons au pire cependant, et prenons que ce jour-là Ber... ait mis son chapeau ... ou sa casquette de travers.

soyez gentil Mr, il n'est vraiment pas payé pour ~~arbitrer~~ l'ordre de choses. Ainsi que je vous le disais hier, il a été estropié par une balle ... comment dirai-je? une balle sagaiste? Non, d'aucuns s'en formaliseraient peut-être.... une balle conservatrice?..... singulière épithète pour une balle !... Eh bien, par une balle gouvernementale. Privé de son état et par conséquent de ressources, n'étant pas du reste pensionné du gouvernement, il vendait modestement des livres dans Paris..... on le chasse.... Marine à Cours qui est loin d'offrir à beaucoup près les mêmes chances de clientèle. Là aussi, on commence à le regarder de travers. Pourquoi? Eh! mondieu! l'arrêt de renvoi

le dit: parcequ'il est un emissaire venu.....
..... venu! notez ce terme insidieux, venu!.....
venu par force! pourquoi l'a-t-on forcé?
Est-ce donc comme texte à futurs réquisitoires?... Il est donc venu, et il colporte,
le malheureux! il colporte des romans,
des brochures qui ebranlent la société
dans ses fondements les plus intimes.
(Ce n'est pas le Charivari qui dit cela,
c'est l'arrêt de renvoi.) Que ne colportait-il
des chapelets, des médailles bénies, au lieu de la Correspondance particulière de la Ste
Vierge et ses entrevues avec les petits
garçons! On l'eût choyé comme un
missionnaire, au lieu de le traquer comme
un émissaire. — Mais non! Il
prétend régénérer, l'impertinent! et puis,

il fait doubler le prix du pain, sous prétexte
qu'il n'en a pas assez pour nourrir sa
femme et sa sœur. — Les livraisons à
ses sous excitent une émeute, et on le
voit sur le mail à la tête de 6000
paysans invisibles, brandir ses romans
pour en assommer la garde nationale.
On accourt, on le décoiffe pour calmer
les sens avec l'eau de la pluie qui
tombe,... et l'ordre public enregistre
une victoire de plus dans ses Annales.
Musa, mihi causas memora!.....
Muse, redis comment aux champs de la Touraine,
Un manchot vint semer de la mauvaise
graine.

Procès de Blois. — Serrurier, Messieurs, j'ignore jusqu'à quel point la prétendue effervescence de Bé... s'est évaporée en malédictions contre le gouvernement qui, après tout, n'est pas de son choix. Mais pour des hommes de bon sens, cette ébullition, si elle a réellement existé fournit la meilleure preuve qu'il n'y avait pas dans la tête la plus légère idée d'agression.

Lorsque le 12 mai 1839, à 2 heures après-midi, 500 hommes allaient prendre les armes, on eut en vain, dans leurs groupes silencieux et mornes, cherché un signe d'effervescence et de tumulte, prêté l'oreille pour recueillir un cri, une imprécation. Les langues étaient muettes, parce que les armes allaient parler. Béa..... comme les autres, avait mis sous clé sa pétulance naturelle.

Et ici, permettez-moi une observation. Lorsque dans les moments d'orage,

on remarque chez les hommes déterminés une sorte d'exaltation fébrile, des bouillonnements impétueux, des explosions de colère, les frayeurs peureux le calme, la nuée passera sans grêle. Il faut conseiller moins de sécurité, si les figures se montrent froides et sombres. mais il y a toutefois un bien meilleur conseil à donner, c'est celui d'abjurer cette politique à outrance qui amène les orages avec ou sans grêle en poussant les masses aux résolutions désespérées.

Procès de Blois. Avril 1847. La grâce. J'ai entendu ce mot: Ingratitude" qui m'a laissé tomber sur moi comme une parole suprême de réprobation. Je sais que les vaincus politiques doivent courber la tête sous la calomnie avec autant de résignation que sous la hache; leur réputation et leur tête appartiennent du même droit aux ressentiments du vainqueur. Mais il est

une limite à ce double
privilège de la victoire : c'est la
conscience publique dont les
complaisances pour la force s'arrêtent
devant l'excès des flétrissures
comme devant l'excès des supplices.
Elle s'indigne aussi, cette conscience
publique de l'excès des dérisions.
Prenez garde de lui rappeler des
formules asiatiques qui placent la
clémence royale comme frontispice
aux tortures imaginées par les
fureurs du despotisme.

L'ingratitude d'un homme dont
le supplice d'une seconde a été
échangé contre un supplice sans
relâche et sans fin ; l'ingratitude d'un
homme qui enserre tout vivant dans
un cercueil de pierre a pendant
toute une année entendu sur son
cœur les sanglots et l'agonie de
celle qu'il aimait et dont la vie
était toute sa vie ! Puis qui a vu
le soulever un jour le couvercle
de ce cercueil pour laisser tomber

sur la tête cette parole foudroyante :
« Elle est morte ! » L'ingratitude
d'un homme qui durant de longues
années, n'a eu au fond de son tombeau
pour compagnon de ses jours et de ces
nuits que ce fantôme cher et douloureux ;
l'ingratitude d'un homme auquel il
ne restait qu'un fils, dernier débris de
ses affections, et qui a vu ce fils
arraché de ses bras, jeté dans des
mains étrangères et hostiles qui
l'élevent dans la haine politique de
son Père. Ma famille détruite, mon
fils rendu doublement orphelin du
même coup, et ravi à son père comme
les enfants protestants du temps des
dragonnades ; un corps épuisé par les
tortures, une âme brisée par la
douleur, tels sont les bienfaits que j'ai
payés d'ingratitude ! Ah ! que n'a-t-elle
dans un de ses bons moments fait tomber
ma tête, cette clémence Royale ! Je n'aurais
pas survécu à celle qui s'est éteinte dans
le désespoir, je ne me serais pas survécu

à moi-même, misérable débris
sur lequel ne pleurent plus rien,
ni les consolations ni la vengeance.

Je m'étonne que le
ministère public se place lui-même
sous le coup des lois de 7bre, en
faisant remonter jusqu'au roi la
responsabilité des actes de son
gouvernement: le discours de la Couronne
qui sort de la bouche du chef de
l'état, ses réponses même à de simples
paroles de félicitations dans les
solennités ou les fêtes de famille,
tombent dans le domaine de la
discussion publique, en vertu du
principe de l'irresponsabilité. Comment
donc, une amnistie, une grâce, simples
mesures du gouvernement, seraient-elles
présentées comme un acte spontané
et privé de la royauté? Nous ne
sommes pas aux temps de Louis XIV.
Une si étrange hérésie devient plus
étrange encore, surtout plus grave,
lorsqu'elle se produit dans des
réquisitoires, comme moyen

d'intimidation. La clémence royale 19
est une fiction constitutionnelle comme
toutes les autres.

Procès de Blois. M^r Contres.

Nous avons réclamé la citation, par le
ministère public, d'un témoin qui devait
établir un fait de provocation
abominable. On nous a refusé. On
nous a dit: «Citez-le vous-même, vous
êtes riche.» J'ai senti l'ironie cachée
sous ces paroles. Ce témoin ne viendrait
pas, nous le savions fort bien et nous
n'obtiendrions que des frais pour tout
résultat. Il est tombé du siège du
ministère public des paroles qui clouaient
le témoin chez lui à bon entendeur, demi-mot.
Et cependant le propos dont nous
désirions faire la preuve publique,
a été tenu, nous en avons la certitude.
Il y a dans le procès des choses qui restent
douteuses; mais celle-ci est certaine. C'est
le langage de Hondin qui a jeté
l'épouvante au cœur de M^r Contres,
et l'a déterminé à entrer les armes
de son fils. Et par je ne sais quelle

infernale combinaison, cette
Terreur sortie d'une provocation
infâme, se retourne ici au côté
de la prévention, et veut créer des
charges contre des innocents, hors
d'état de les repousser, en les
renvoyant aux fabricateurs. C'est
que nous ne tenons pas nous, les
Témoins dans notre dépendance, et
que nous n'avons pas dans notre
arsenal, ces armes irrésistibles, la
Menace et la Séduction.

La Justice! ch' qui parle de la
Justice! C'est la police qui rabat
le gibier. La justice le tue sans voir
d'où il vient.

Procès de Blois - Régime de
la prison. — Renseignements divers -
Scènes du Pénitencier à Tours. —
Suicides. - Une femme pendue à
la porte de fer. - Tentative de
Suicide d'un prisonnier; menaces du
Juge d'instruction contre lui, à cette
occasion - on ne le remet plus seul
en cellule. —— L'aumonier et les

exploits. — — Les tours; leur la
barbarie envers un paysan des
emeutes « Il faut bien, disaient-elles,
qu'il expie son crime. - Il meurt le
lendemain - Le paysan emporté
mort. - Les femmes enceintes. - Les
Vieillards traînés la chaîne au cou. -
Le Clergé; son rôle de police. - Les
recherches dans toute la ville. -
Les interrogations chez les habitants
contre les communistes pour les
faire expulser de tous les
ateliers. — M. Morin expulse
un employé, pour refus de renoncer
aux biens communistes. - Prêche
contre le communisme. - Prédications
à St François de Paul contre le
communisme. - Calomnies. - Mandement
de l'archevêque de Tours contre

les communistes. — Comptes
rendus de de la Société de
St. Vincent de Paul. — Complicité du
pouvoir. — Pièces du procès. —
Lettres de M. Maillard à Libertat
sur la pièce anti-datée. —
Interrogatoires de Laridon Bellutin
Traitement des condamnés dans la
prison de Blois. — Assimilation
aux malfaiteurs — Insalubrité
des aliments — Privation de vin
et de tabac — Retenus sur le
produit du travail — Organisation
de l'assassinat par la faim,
d'abord chez les détenus ordinaires
puis chez les politiques. — Révélations
sur Clairveaux et Pontevrault. —
Mortalité par insuffisance de

nitude passe privations,
travail, défaut de soins
maladies refus d'hopital.
accusé du procureur
et mis au secret
sur le refus de parler. —
Procès de Blois. — Victimes
Mai 1847. — Le 12 7bre 1847,
Lettre aux prisonniers
laissez entrer le papier
illé par feuille et après
ation de l'emploi de —
ille précieuse, et de la
de l'écrit qu'elle contient. —
visite 8 ou 10 jours
avoir été battu, montre
son les bras encore noirs

de meurtrissures. — On vient
de changer, à la suite de cet
article les enfants de quartier
pour interdire toute leurs reclamations,
et couper court aux plaintes de
la publicité. — Un enfant a été
battu pour n'avoir pas rempli
avec assez de sérieux les fonctions
de surveillant et n'avoir pas
dénoncé un de ses camarades,
coupable de je ne sais quelle
faute. — De petits malheureux
tout affamés, sont battus
outrageusement pour avoir
accepté la soupe des détenus
politiques ; ils gardent le silence
sur ces brutalités pour en dérober

la connaissance aux politiques
et conserver le petit supplément qui
apaisait leur faim. Placés entre
de cruelles flagellations et la privation
d'un aliment, ils préfèrent les coups
à la faim. — Après l'article du
courrier de Loir-et-Cher relatif aux
14 pains, Cross dit aux prisonniers : "
Nous n'avons pas au tout, et puisque
vous aimez tant faire des articles
dans les journaux ; j'aime beaucoup
aussi à les lire et je vous fournirai
des matériaux, vous pouvez y compter.

Procès de Blois. — Violences
de prison. — Article sur le Courrier
de Loir et Cher. — Si les geôliers de la
prison de Blois ne se lassent pas de leurs
violences, nous ne nous lasserons pas d'avan-
-tage de nos révélations. Nous savons bien que

châtiment de la publicité vraie des hommes sans frein, habitués à traiter comme un vil bétail les détenus commis à leur garde; mais il faudra voir cependant si l'autorité supérieure est décidée à couvrir de son approbation Quand même c'est à-dire à prendre au compte de sa propre responsabilité des sévices odieux et coupables.

Il y a quelque temps, sur le refus des prisonniers politiques de livrer aux rasoir et aux ciseaux leurs cheveux et leur barbe, le sieur Crosi, concierge de la maison d'arrêt, est entré comme un furieux dans leur chambre en criant: « Vous êtes des assassins, des lâches, des misérables! » Pas un mot, pas un geste n'avaient provoqué ce torrent d'invectives.

De quel droit ceux qui tiennent sous leurs verrous des condamnés politiques, atteints de simples peines correctionnelles, prétendent-ils leur raser la figure et la tête, ignominie disciplinaire réservée aux réclusionnaires et aux forçats? C'est ce qu'ils ont fait cependant, par un criminel abus de la force, et avec un luxe d'injures, digne accompagnement de cette ignoble exécution.

Ce n'est pas tout. Les détenus politiques, au nombre de douze, affaiblis dans leur santé par les rudes traitements auxquels ils sont en butte, ne peuvent pas toujours consommer la ration quotidienne d'assez mauvais pain

qui leur en allouait. Jeudi dernier, le sieur Cross, dans un de ses accès ordinaires de despotisme, s'est emparé de la pain d'une livre et demie, pain servant aux prisonniers, par l'administration et leur légitime propriété, on en conviendra bien. Que sont devenues les 2 livres de pain? Elles représentent une valeur. A qui profitera cette vol? C'est un vol clair, un vol avec violence.

Autre barbarie. Il y a quelques jours un malheureux enfant de 14 ans, sous je ne sais quel misérable prétexte, a été battu par un gardien avec une incroyable férocité. Cet homme l'a roué de coups, puis terrassé, foulé aux pieds, et laissé demi-mort sur la place. En ce mo-

ment encore, on pourrait voir le corps de la victime, sillonné d'ecchymoses et livide de meurtrissures. Car vie des détenus, des enfants surtout, doit elle rester à la merci de pareils bourreaux?

Voici quelque chose de plus audacieux. M. Cross, le concierge-modèle, ne daigne plus maintenant qu'à ses heures perdues mettre les prisonniers en liberté, et encore ne leur ouvre-t-il les portes que sous bonnes conditions. La loi ordonne, en termes impératifs, de relâcher tout condamné le matin du jour où la peine expire, au lever du soleil. Mais qu'est-ce que la loi pour ce puissant person-

-nage ? Prolonger d'une heure seulement
la captivité d'un individu, c'est, il est
vrai, se rendre coupable de détention ar-
-bitraire, crime prévu par les art. 114 et
117 du code pénal, et puni de la dégra-
-dation civique, avec dommages-intérêts.
Mais de telles menaces sont-elles faites pour
le gêolier-autocrate ? Ci donc ! Il marche
fièrement à deux pieds sur le code pénal,
et dit aux patients du haut de son
omnipotence : « Je vous garde jusqu'à ce soir
« en charte privée. C'est pour votre bien.
« Vous iriez voir ce Blanqui, un homme
« gangréné. Il vous donnerait la peste.
« Vous sortirez tout juste pour le dernier

-cours de la journée. — Samedi, 4
courant, un détenu politique n'a pu obte-
-nir qu'à titre de grande faveur, sa libéra-
-tion à midi, et sous l'engagement
formel de quitter immédiatement la ville.
Nous conseillons vivement au citoyen, vic-
time de cet abus de pouvoir, de porter plain-
-te en détention arbitraire. Il s'agit de
savoir définitivement si Blois est en
France ou en Russie.

Procès de Blois, 1867 - Instruction secrète

— M..... « Un cri m'est échappé dans
ces débats : l'instruction secrète ne mé-
-rite aucune confiance. » M. l'Avocat
du Roi, en relevant mes paroles avec

quelqu'une même, a pris chaleureusement
la défense de l'institution et des ma-
-gistrats. Je loge de côté les magistrats;
mais c'est mon droit et mon devoir de
critiquer les défauts de l'institution. Il
m'a paru d'abord que trop souvent les
audiences sont perdues en efforts regret-
-tables pour ramener le témoignage
oral à une identité complète avec la
procédure écrite. Il semblerait presque
que ce soit l'unique but, la destination
exclusive des débats. C'est mettre la vérité
sur le lit de Procuste..... Mrs, je vis,
l'adversaire déclaré, l'ennemi-né de l'ins-
-truction secrète, et puisque la grande

politique a jugé utile de tirer à l'im-
-proviste une trappe sous mes pieds,
je veux qu'au moins l'humanité puisse
gagner quelque chose à ma déconvenue,
et je croirai lui rendre un signalé
service en portant mon coup de ha-
-che à cet odieux débris de l'Inquisition.

J'entends qu'on m'accuse
de vouloir désarmer la justice dans ses
luttes contre le crime, en lui arrachant
son plus sûr instrument d'investiga-
-tion. C'est ce même argument
qui a servi si longtemps à défen-
-dre la torture contre le cri de la civili-
-sation indignée, et la torture a fini

pas succomber sous l'exécration universelle ! et la justice, en laissant tomber une arme funeste dont elle se blessait elle-même, pour des coups aveugles portés à l'innocence, la justice a acquis mille fois plus en puissance morale qu'elle ne semblerait avoir perdu en moyens d'intimidation ? Mais, hélas ! le tronçon de cette arme empoisonnée lui est resté entre les mains, et tant qu'elle ne l'aura pas jeté loin d'elle avec dégoût, elle traînera comme un boulet le soupçon, la défiance, la haine ; car la justice ne peut marcher dans sa force et dans sa liberté qu'avec l'escorte d'honneur de l'opinion publique.

Pourquoi ce beau principe de la publicité n'a-t-il pas affranchi complètement notre France des vieilles entraves de la justice féodale ? Pourquoi n'a-t-il pas ouvert tous les donjons, déverrouillé tous les cachots, livré les recoins les plus obscurs des geôles aux flots de la lumière extérieure ? Pourquoi cette tache du mystère, la plus repoussante de toutes celles qui déparent nos codes ?

On dit que cette défiance de l'instruction secrète est injurieuse à la magistrature. Mais si cette défiance est une injure, c'est une injure écrite à toutes les lignes du code d'ins-

-truction criminelle. Le Jury, la publicité
des débats, la présence des inculpés aux
perquisitions, n'étaient-elles pas, à ce
compte, des innovations outrageantes
pour la magistrature? toute garantie
donnée aux accusés est une défiance
envers les juges. Pourquoi donc toutes
les nations d'Europe privées du jury
et de la publicité des débats judiciaires
réclament-elles à grands cris ces deux bien-
faits? ne pourrait-on pas qualifier
ces réclamations d'outrages à la magis-
trature? Après avoir détrôné l'infailli-
bilité du pape, faut-il proclamer
l'impeccabilité du magistrat? C'est une

vérité bien vieille celle qui proclame
au contraire que tout homme, quelqu'il
soit, doit être défendu de l'entraînement
involontaire de ses passions. Peut-on
prévoir jusqu'où un zèle outré, des
antipathies personnelles, l'acharnement
de la lutte et peut-être aussi quelque-
fois les sourdes incitations de l'ambition
et de l'intérêt, peuvent égarer la
conscience d'un homme armé d'un
pouvoir discrétionnaire? Et quel pou-
voir discrétionnaire!

Quelle foi peut-on ajou-
ter à des pièces qui ne sont point l'ex-
pression littérale et sincère de la pen-

-lanéité, mais une leçon écrite sous
la dictée du juge, un arrangement
habile et trop souvent perfide de l'inter-
-rogateur, une sorte de quintessence qui
concentre avec intensité toutes les charges,
en laissant évaporer toutes les atténua-
-tions?

Les témoins eux-mêmes
sont placés sous le coup d'un effroi qui
plane invisible sur leur tête, enchaine
et paralyse leur langue pour la justi-
-fication et ne la délie que pour l'hos-
-tilité. Qui peut dire les sombres
drames des cachots, alors qu'un juge
fascinant du regard un malheureux

épouvanté de terreur et de désespoir, l'é-
-treint palpitant, demi-mort, dans le
cercle de fer de ses interrogations, et son-
-dant d'une main sans pitié chaque
plaie saignante de son patient, l'ennui,
la douleur, les souvenirs de famille, la
crainte, l'espoir, retire et replonge
froidement l'acier barbelé pour ramener
du fond de ces plaies des lambeaux in-
connus et accusateurs!

Oui! L'Instruction secrète
me fait horreur! Au feu, au pilon ces
pages écrites dans la gehenne avec
des larmes et du sang! Comment osent-
elles, ces filles des ténèbres, affronter la

lumière du jour? Les cordes et les chevalets doivent rester dans la chambre de la Question. La procédure secrète, c'est la nuit, nuit d'horreur! le débat oral, c'est le grand Soleil!

— Procès de Blois, 1867. — Ainsi s'est écoulé dans la honte ce complot tramé de longue main, par l'or des fonds secrets, autour d'un proscrit échappé qui pansait paisiblement ses blessures dans un recoin d'hôpital.

Le club Blanqui appellation d'assez mauvais goût, imaginée par la

commission exécutive. Je n'étais pas propriétaire de club. Un club n'est pas un régiment de l'ancien régime. On pouvait dire: les hussards de Chambord, mais le club Blanqui!

Les victorieux ne doutaient de rien. Dans l'enivrement de son triomphe, le peuple Parisien ne voyait qu'avec dédain les résistances prêtes à surgir. De là ces propos cavaliers, dans les élections de la garde nationale, ces engagements exigés des candidats contre la future assemblée, dans la prévision de ses tendances réactionnaires,

Ce vertige de présomption qui tournait les têtes me remplissait d'anxiété.

J'ai plié un instant sous la violence du coup, et lorsque je me suis relevé, la contre-révolution, remise en selle, avait pris l'avance. Il était trop tard pour lui barrer le chemin. J'ai cherché un refuge dans la libre discussion des assemblées publiques, pour rappeler à mon aide l'opinion troublée et flottante et retenir du moins par derrière le char de la réaction que je ne pouvais plus arrêter de front.

La Bourgeoisie ..... Quand par hasard les événements troublent cette classe dans la sécurité de ses jouissances, il semble que la nation entière doive se sentir frappée au cœur. Il ne s'agit plus alors de paix, de légalité. Quand la Respectability se soulève, les lois doivent se taire, les magistrats s'incliner. L'arche sainte est violée, et l'insurrection aristocratique est toujours le plus saint des devoirs. Du côté du peuple, soumission et silence, de l'autre, domination absolue, autocratie illimitée! Obéir, commander, tels sont les rôles respectifs. Ici, l'on peut aller, sans délit, jusqu'à la révolte. Là, on ne peut faire un geste, pous-

Blois
MSS

de cette plainte qui restait un attentat.

1869 - Mars - Procès —

J'appelle les ennemis de la Répu-
-blique, ceux qui toute leur vie, l'ont
reprouvée de leur parole et de leurs croyances,
l'ont combattue de leurs actes et de leur
autorité. Sous peine d'apostasie, ces ennemis
de la veille doivent être les ennemis du
lendemain. Ennemis ou renégats, qu'ils
choisissent! Je sais que pour échapper
à cette alternative peu flatteuse, les
casuistes ont été chercher dans l'arsenal
d'Escobar le fermeux expédient des distinc-

-tions. Soit. Mais alors c'est la veille
qu'il faillait distinguer, et non le lende-
-main. Or, la veille on ne distinguait
pas. Il n'y avait pas deux républiques;
il n'y en avait qu'une seule, objet
d'horreur et d'exécration, poursuivie par
l'amende, par la prison, par l'echa-
-faud. Il n'y en a qu'une aujourd'
hui comme hier. Si cependant l'on
tient si fort à distinguer, eh bien, je
distinguerai aussi. Il y a la républi-
-que qu'on veut détruire, la République
que qu'on veut maintenir. Les hommes
de la veille veulent maintenir, ceux du
lendemain veulent détruire. La politique,

prétendue honnête et modérée, n'est qu'une arme hypocrite, une mine creusée pour faire écrouler une forme gouvernementale, dans laquelle, on le sait bien, le monde nouveau, le monde égalitaire, finirait par se mouler et mettre à la vie normale. La forme créerait le fond. Voilà pourquoi il faut à tout prix briser la forme.

Malheur à ceux qui insultent Paris! Ils seront traînés devant le tribunal de la colère des nations. C'est la dictature de Paris qui a sauvé la France et fait sa grandeur. La France

n'a-t-elle pas acclamé à toutes ces grandes initiatives prises pour son salut et sa prospérité? Paris est un orateur-géant dont la voix tonnante s'adresse à la nation entière, et qui jette sa puissante parole à une assemblée de 38 millions d'âmes attentives. C'est là le secret de sa popularité et de son irrésistible ascendant.

Procès de Bourges..... Mon discours est imprimé. Qu'on le lise, s'il n'a pas été assez lu. On s'est battu les flancs pour se transformer en autres d'Eole, déchaînant la tempête sur les vagues populaires. On a quêté partout des appréciations hostiles

vous auprès de personnages qui débitent quelquefois eux-mêmes des harangues beaucoup plus Versaillaises. Je félicite la Montagne et le parquet de cette alliance chevaleresque contre un prisonnier. Les braves gens se retrouvent toujours dans les grandes occasions. — Un témoin, qui s'est rétracté à l'audience, avait bien voulu dire que, sans mon intervention, l'Assemblée eût été évacuée à trois heures. « Ce témoin, s'est écrié le ministère public, « n'est pas suspect! » Le fait vraiment! Il était fort suspect, convaincu même de prévention et d'antipathie contre ma chétive personne, et sa peu charitable appréciation n'avait pas plus de fondement que d'impartialité. Or, c'est précisément après mon discours que la chambre a été évacuée aux trois-quarts et allait se trouver libre sous le coup de feu de la place Bourgogne qui a déterminé la seconde invasion, toute différente de la première, par sa marche formidable et par son caractère. Je n'ai attiré ni incendié personne, et pour cause. Ces sottises me déplaisaient fort. Mais ici, les faits les mieux vérifiés sont des intrus et des importuns qu'on met à la porte. Il n'y a d'accueil aimable que pour les insinuations de la haine et les commérages de la badauderie.

Procès de Bourges..... « Ainsi, là où l'argumentation expire, l'invective et le sarcasme accourent à l'aide pour soutenir jusqu'au bout ces emportements oratoires qui font l'anathème pour exorde et l'insulte pour péroraison. Que si un témoin se rencontre, dont la haine avait préparé sa perte par un parjure, et que contraint, par l'évidence, d'abandonner ce mensonge de ma présence à l'hôtel-de-ville, cet homme cherche une revanche dans l'épanchement de son fiel, si au défaut du pavé qui lui échappe pour me frapper à la tête, il trempe sa main dans le ruisseau et m'éclabousse avec une sourde rage, n'est-il pas

étrange qu'on aille emprunter la fange de cet insulteur pour me la jeter au visage ?

Procès de Bourges..... Oh ! Malheur ! Il ne va pas à l'hôtel-de-ville, le lâche ! Il coupe le chemin au réquisitoire et le plante au beau milieu du quai de la Ferraille, pour aller prendre un verre d'orgeat. Quelle irrévérence et quel crime !

Extrait du 13 mars 1851 —

Lettre d'André et de Langlois, insérée dans l'Événement, avec la suppression du mot monstrueux qui se trouve dans l'édition du Siècle.

Moniteur du Samedi – 3 Mai 1851 –

Assemblée nationale – Discussion sur la détresse des Flandres. – Barbares discours de Léon Faucher et de Datin. Sacrifice de populations entières qui devraient périr pour faire place à une machine, et dans la mort est le prix du progrès dans l'industrie. Millions d'hommes immolés sur l'autel du Moloch industriel.

Moniteur du 4 Mai 1851 –

A propos de la saisie de l'imprimerie clandestine de la rue Cadet, Chelchet, à la tribune: « Je commence par déclarer que nous partageons votre indignation contre les bulletins

dont vous avez parlé. nous les désapprouvons autant que vous..... Quant à nous, Mrs, nous profitons de l'occasion pour protester énergiquement, solennellement, à cette tribune, devant la France entière, contre des écrits horribles que repousse la conscience de tous les gens honnêtes. (Séance du 3 Mai)

Constitutionnel du 13 Mai 1851. Article Granier de Cassagnac sur les moyens de ramener la Monarchie.

La Démocratie peut être furieuse mais elle a des entrailles, on l'aiment. Pour l'aristocratie, elle demeure toujours froide; elle ne pardonne jamais (Napoléon à Ste Hélène)

Code des Donations pieuses, par Chi-
-vault-Lefebvre, avocat en cassation.
Cosse, libraire, 27, Place Dauphine. — Legs
aux Etablissements charitables. — Sous l'Empire
de 1801 à 1815, 6 millions. — Sous la Restaura-
-tion, 1815 à 1830, 7 millions et demi. — De
1830 à 1845, 25 millions.

Les Etablissements religieux
ont reçu en 43 ans plus de 58 millions en
dons ou legs. Les Eglises, diocèses, fabriques,
chapitres, ont pour 30 millions dans cette
somme. Les Dons pour améliorer le sort des
prêtres, 3 millions 1/2.

Bernard de Palissy, mis à la Bastille, à 70 ans,
comme protestant, par les catholiques, y est

mort dans un cachot.

Veille de Janvier, ex-maire du
12e arr., Dijeaud, au journal le Peuple
n° du Dimanche 18 mars 1849. — Reçu du
16 Avril. — Dialogue entre lui et Barbès. —
La légion est sous les armes. Tu vas te met-
-tre à sa tête. Où entends-tu la conduire? Il
me répond énergiquement: Eh! parbleu, nous
f.... des coups de fusil à ceux qui attaque-
raient le Gouvernt Provisoire.

Même n° du 18 mars 1849.

Débats du procès de Bourges. Déposition
de Pernifre: le 15 mai 1848, au matin, il
porte à Caussidière un mandat d'arrestation
contre Bl. Ph. et Lac, à lui délivré par Carteret.

Ce mandat ne portait que deux signatures, celles de Garnier-Pagès et d'Arago.

Cependant, pour l'exécuter, une troisième signature. Le mandat ne portait pas les trois noms désignés, mais cette indication générale : arrêtez les personnes que vous savez bien.

Mandat d'arrêt signé le 22 avril 1848 contre Bl. pour tous les membres du Gouvernt provisoire, excepté Albert et L. Blanc.

Procès de Bourges. Début du Discours, moins la 1re feuille.

..... C'est à vous, MM., qu'elle a confié l'exécution de ces belles et hautes œuvres. Vous prendrez le Compliment comme il vous plaira.

geant à moi, quant à ceux qui appartenaient à ces forces étrangères à la judicature, tous les actes du monde glissent sur notre position sans la changer. Vingt jours de ce simulacre d'appareil judiciaire n'ont pas creusé dans cette enceinte ce qui ne s'y trouvait pas, des accusés et un tribunal. Nous sommes au dénouement ce que nous étions au début, des antagonistes politiques mis d'avance hors la loi, et offerts en holocauste à la raison d'Etat.

Si donc j'ai défendu ici le terrain pied à pied, ce n'est pas que je m'inquiète de cette audience qui disparaît à mes yeux. Mes paroles ne sont point une plaidoirie, puisqu'il n'y a point ici pour

mal de progrès. Elles sont un appel à la nation pour démasquer l'imposture et mettre à nu toutes les iniquités d'une cause qui pourrait bien prendre place à côté des plus tristes procès de la restauration d'Angleterre.

Nous avons vu naguères les politiques à outrance et de excès. Nous resterait-il à subir aussi la justice à outrance, avec ses procédures inquisitoriales? Peut-être. Mais la haute cour, armée de l'omnipotence par un caveat passionné, ne pourrait-elle tromper cet espoir bienfaisant de conciliation, et inaugurer un bienfait à la place d'une violence? Va-t-elle, par exemple, prendre l'initiative d'une de ces

grandes réformes, tant de fois attendues, tant de fois ajournées, et, de son plein pouvoir improviser une jurisprudence plus douce et plus humaine?

L'intérêt et les circonstances commanderaient peut-être cette nouveauté merveilleuse qui aurait été le démenti d'un triste passé, et le gage d'une réconciliation avec les idées modernes.

Mais compter sur un tel retour, se bercer de telles chimères, c'eût été méconnaître le cœur humain, méconnaître surtout cet esprit de Chemins, conservateur acharné de la routine des vieux âges, et que l'on a vu défendre l'un

après l'autre, avec désespoir, les débris de son armure meurtrière, mise en pièces par la philosophie et par les Révolutions.

A peine sentent-elle un peu libre d'entraves, à peine a-t-on desserré les liens qui l'enchaînaient au Code d'instruction criminelle, que, d'un bond, elle prend sa course vers le passé, le passé, objet éternel de ses regrets et de ses aspirations.

Depuis trois semaines, n'avons-nous pas vu éclater ici cette chaine du grand jour et de la publicité, cette prédilection pour l'ombre et le mystère, qui révèle la soif d'un pouvoir sans limites?

Il me semblait respirer je ne

sais quelle odeur du Châtelet, qui rehaussait à ma pensée ces deux terribles de grincements et de questions stridentes, dont résonnèrent tant de fois les voûtes aujourd'hui disparues du palais-Bastille.

Je m'arrête. La France entière sait aujourd'hui que cette accusation d'attentat n'est qu'un prétexte odieux, un expédient imaginé pour te faire des vieux républicains, et renverser la République. Si l'iniquité se consomme, n'importe, je sais que les proscripteurs de la veille peuvent devenir justement les condamnés du lendemain et j'en appelle au jugement de la vengeance de nos ennemis à leur

justice du jugé et aux flétrisures de l'histoire. Je ne puis qu'applaudir au jugement anticipé que vous portez vous-même sur un verdict de condamnation. Vous venez par avance de flétrir de ce nom infâme : Vengeance de juges irrités! c'est-à-dire : Crime!

Procès de Bourges. S'il pouvait rester une ombre de doute sur cette haine qui s'acharne à ma perte, il ne serait plus nécessaire aujourd'hui d'aller en chercher la preuve hors de cette enceinte.

Je suis content que tous les masques tombent, et que ce procès prenne enfin sa couleur vraie. A la bonne heure! On arbore

contre moi jusqu'au bout. Guerre à mort, non plus à l'accusé, mais à l'homme, à son caractère, à toute sa personne. Deux mois seulement de ma vie à scalper, c'était bien peu pour cette ardeur d'extermination. On franchit d'un saut cette carrière du 24 février, pour aborder dans le passé et courir jusqu'à cette date 12 mai 1839! Quel malheur de ne pouvoir rejuger le 12 mai, et le faire asseoir sur ces bancs en compagnie du 17 mars, du 16 avril, du 15 mai et de toutes les dates criminelles qu'il plaira de mettre

à mon dossier!

Procès de Bourges. — Mais pourquoi le ministère public ne continuerait-il pas ici le système inventé contre moi depuis une année? À quoi bon s'inquiéter de vérité, de justice, avec un barde tel que moi? Qu'est-ce qu'une pierre de plus jetée sur la tête de ce bon émissaire, chargé de toutes les iniquités d'Israël? Au Surplus, je l'avoue, j'avais mérité cette colère; un coup de pied avait renversé cet échafaudage si artificieusement agencé depuis dix mois, et au langage amer

de la logique à cette âpreté de parole, à cette véhémence qui ne savait plus se contenir, il était facile de reconnaître une accusation frappée à mort qui se débat dans les convulsions de la défaite.

Nous les orateurs de la défense, sans exception, sont venus à tour de rôle s'incliner profondément devant votre impartialité et protester de leur confiance absolue dans la justice et la Sainteté de votre verdict. Les adjurations eut un sens très clair et disaient assez la pensée commune. C'est ce même respect qui jadis a donné leur nom au Mont-Sacré

et aux Euménides.

Le ministère public a porté lui-même le plus rude coup à son ouvrage quand il nous a dit: « Condamnez! bientôt le gouvernement proclamera l'Amnistie. » Il a proclamé lui-même l'innocence des Accusés.

Procès de Bourges. — Notre seul crime, c'est d'avoir dédaigné les représailles, c'est le crime des généreux, crime imprudent qui aggrave l'affront de la défaite, par l'affront de la clémence.

Nous l'avons commis deux fois à 18 ans d'intervalle, et deux fois

nous l'avons expié de nos larmes et de notre sang. Nous sommes ainsi faits. La victoire nous arrache la colère du cœur et les armes des mains. Nous tendons avec empressement les bras à nos vieux ennemis qui se relèvent et nous frappent.

Procès de Bourges. — Les deux organes du ministère public sont venus à tour de rôle flétrir et l'anathème obligé contre les complices coupables et impossibles. J'avais entendu déjà ces mêmes philippiques modulées en termes identiques par les réquisitoires de la monarchie, et j'ai vu d'ailleurs

défilés bien sauvent devant moi
ce vieux bagage des objurgations
conservatrices. La presse, la tribune,
la chaire, le têne en fabriquant
d'innombrables échantillons, en voici
deux: Proclamation du général
Magnan - Lettre de l'Empereur
Nicolas à Paskewitch. - Si vous le
voyez, c'est la même Rhétorique.
Dites-moi donc MM^rs, dans tout
ceci, qui est coupable de plagiat?
Les généraux autrichiens et
l'Empereur Nicolas ou les
réquisitoires? Personne peut-être.
Ces beaux esprits, ou si vous
voulez, ces bons esprits se
rencontrent. Les mêmes intérêts,

les mêmes colères ont placé dans
des bouches diverses un langage
identique. C'est une confraternité comme
une autre.

Procès de Bourges. - Déposition
James Demontry dans l'instruction
écrite du discours prononcé à
l'Assemblée... N'est-il pas
étrange que l'auteur d'une
appréciation si sévère soit un
ami intime de Ledru-Rollin
un député de la Montagne, qui
a fait lui-même en mainte
occasion des harangues beaucoup
plus révolutionnaires? M^r de Broc-Gin
s'écrie: « Le témoin n'est pas suspect. »

très-suspect au contraire. N'est-il pas merveilleux qu'un représentant Montagnard s'avise de trouver volcanique un discours que des membres modérés ont déclaré eux-mêmes très-parlementaire? C'est en vérité contre nature. Il faut une explication à ce phénomène; elle se trouve précisément dans l'animosité personnelle. Il nous l'a dit lui-même ici franchement; il a fait l'aveu de ses préventions, source d'un jugement qu'il retire. Je n'en veux pas à M. Demontoy; il a fait son méâ culpâ, je lui donne l'absolution de grand cœur

et les deux mains.

Procès de Bourges. — Ce n'était pas assez d'un jugement par commission; on y joint un jugement sur pièces. Avec quel dédain on repousse du pied les dépositions orales! Avec quelle dérision on récite chaque mot de la procédure écrite! Ce qu'il faut croire, ça n'est pas la parole articulée ici hautement, au grand soleil, c'est la confidence murmurée à l'oreille du juge dans le coin poudreux d'une grotte, ou la confession sanglotée entre un verrou et un gendarme!

Vous avez repoussé comme une
injure le simple souvenir de
ces noms historiques, Chambre
étoilée, chambre ardente, Cour
prétotale, flétris par l'indignation
des peuples. Sachez que le nom de
votre tribunal **ira** rejoindre ces
vieux noms abhorrés.

Devant le juge instructeur,
un témoin n'a pas sa liberté
morale. Quelle sera donc la
situation d'un accusé?

Procès de Bourges. — Est-ce que
nous sommes livrés ici, comme les
Martyrs du cirque aux lions
d'un amphithéâtre sans pudeur?

ou a encouragé au spectacle de
nos ministères le ban et l'arrière-ban
de la corruption. Qu'ils fassent
silence du moins ces privilégiés d'un
monde décrépit. L'anathème des
persécutés porte malheur.

Suite et fin de la lettre écrite de
Cours à Dain, le 18 Avril 1847. —

L'émeute des grains éclate. Aussitôt il
pousse à la révolte, puis court à la mairie
faire une dénonciation absurde qui est ac-
cueillie comme vérité par la colère et l'effroi.
L'issue ridicule de la démonstration qui s'enfuit
ne détrompe pas des esprits trop prevenus. Les
bruits les plus fantastiques se répandent dans

la ville, et ces bruits, sortis de la révéla-
-tion d'Houdin, leur source connue,
reflueront ensuite vers les autorités comme au-
-tant de confirmations et de preuves nouvelles
du complot dénoncé. Le récit spontané fait
par Houdin le 23 chez Devant le substitut
Mr Maillard, a chéri de bouleverser les ima-
-ginations. Cependant les extravagances de
l'agent provocateur devaient dû inspirer
quelques doutes au parquet; car il est inscrit
depuis le 23 jusqu'au 27, jour des arrestations
à domicile.

Vous remarquerez la note
portant que des renseignements secrets, en
date du 26, me signalent comme l'instigateur
de la société lyrique, et m'accusent d'avoir

fait transporter ma correspondance chez
Savary. Je connais la source de ces renseï-
gnements, et c'est ici peut-être la question
la plus grave du procès. Car il s'agit
de savoir si je dois révéler en pleine au-
-dience l'origine de ce rapport et appel-
-er aux débats le dénonciateur que je
connais fort bien, qui a déterminé toutes
les arrestations, en faisant cesser les incerti-
-tudes de la justice, et qui cependant ne
figure en rien dans la procédure. J'ai
besoin de vous consulter sur ce point, la
décision prise devant changer la face
de l'affaire.

En attendant, je dois
vous dire que de ces 28 prévenus, présentés

d'abord comme des conspirateurs armés,
puis comme des agents de propagande subver-
-sive, par un n'a été arrêté dans l'émeute
des 21 et 22 9bre, qui a jetté dans les prisons
près de 300 individus, le huitième au moins
de la population ouvrière adulte. Il n'a
été trouvé nulle part ni armes, ni munitions,
ni papiers suspects. Pour saisir quelque
chose, il a fallu se rabattre sur des livres,
des journaux, des brochures.

Nous apprécierons l'ordonnance
de non-lieu du Tribunal de Cours et
l'arrêt de renvoi de la cour d'Orléans;
la première, rendue après une étude attentive
de l'affaire sur les lieux mêmes, par des
magistrats très-conservateurs, d'abord fermes

croyants du complot; et par le ton sec et
dédaigneux du libelle, véritable flétrissure
de la conduite du parquet. L'arrêt de renvoi,
écrit en style d'inquisiteur, n'est d'un bout
à l'autre qu'un tissu de fausseté matérielles.
La présence de Pérard à Cours
date d'un mois, celle de Bérge de six
ou sept, celle d'Huber et la mienne de près
de trois ans. Le Populaire avait 26
abonnés dans la ville, avant notre arrivée,
et le voyage en Icarie comptait depuis
longtemps de nombreux lecteurs.

L'arrêt nous représente cependant comme les introducteurs du communisme, des journaux et des livres communistes. Mensonge sur mensonge. Enfin le communisme est défini le partage des biens:

savante définition, n'est-ce pas? — Nous partons pour Blois, demain matin. — Tout à vous.

---

30 8bre 1854 — A Mr Ulen, avocat à Bruxelles. — Belle-île-en-mer — Monsieur, Il m'est impossible de vous donner avec certitude les renseignements que vous me demandez. 25 ans de captivité et de séquestration presqu'absolue dans des forteresses reculées, ont tellement brisé mes relations de famille que c'est à peine dans cette longue période, si j'ai pu entrevoir quatre ou cinq fois mon propre fils. — Voici tout ce que je puis vous dire: mes frères aînés morts en 1814 et 1856, avaient tous deux plusieurs

garçons. — Je ne présume pas que le jeune homme qui s'est présenté chez vous soit fils du professeur au Conservatoire, votre ancienne connaissance. Il pourrait être de mon autre frère. Ce dernier a laissé en effet beaucoup d'enfants. Mais sa profession, toute tournée par ses mœurs, l'éloignement de ses domiciles successifs, Bretagne et Provence, tout cela joint à ma propre claustration, m'a rendu sa famille complètement étrangère. Je n'en ai jamais vu qu'un seul membre, son fils aîné, pendant les quelques jours de liberté que j'ai vécus en 1848. Si je ne me trompe, il s'appelait Victor-

Quant au jeune Paul, il m'est per-
-sonnellement tout à fait inconnu ainsi
du reste que ses frères et sœurs dont j'igno-
-re même le nombre. Si ce prénom est bien
qu'il porte avec tout droit peut être,
vous intéresse à lui et vous paraît un
titre de recommandation, il sera facile
d'en vérifier la légitimité par quelques
questions particulières sur les parents.
- Son père, Gustave-Henri Blanqui, né
le 1er janvier 1800, mort à Cayenne le
5 7bre 1856. - Sa mère Pirelonne. - Enfin,
comme il vient nécessairement du midi
ou de l'Ouest, il a dû passer à Paris
et y visiter ma mère qui vit encore

et demeure Rue de Montreuil, 110,
faubourg St Antoine. - Voilà, Monsieur,
toutes les informations qu'il m'est possi-
ble de vous fournir. - Agréez l'assu-
rance de ma considération distinguée.

---

23 9bre 1851 - Belle-Ile - a Rongé

Depuis au Château Turquet - je ne
puis rien vous apprendre au sort de
ces malheureuses lettres. Mes conjectures,
comme les vôtres, se portent sur cette
alternative, ou l'erreur dûe au changement
de cachet, ou la suppression du message
par le porteur. Il est une troisième éventua-
-lité, corollaire désagréable de la seconde,
je veux dire la remise aux supérieurs de

la correspondance en question, par le mes-
sager infidèle. L'hypothèse la plus
favorable serait évidemment la suppres-
sion pure et simple des missives pour
dissimuler le détournement du petit magot.
Je n'ose m'arrêter à cet espoir.

Je vois que le 1er volume
du Rapport Bauchart est perdu,
puisque vous ne l'avez pas. C'est le
plus intéressant des trois. Il est plein de
documents d'une haute importance. Personne
ne le rapporte. Evidemment on l'a effarou-
ché. J'en maugrée de bon cœur. Il vous
fera défaut. Car le remplacer est difficile,
puisqu'il ne se trouve pas dans le com-
merce.

En Politique, continuation de
l'intérêt. Gyarados a tourné court
aux Bonapartistes; il est aujourd'hui
organe pur de l'Eglise: l'élévation
a été juste. Le brave homme est
pour maître dans ces coups de théâtre.
Quelle rage d'être ministre; et le
R F
Impact. de Satan, si Satan voulait de
lui. Mais Satan n'en veut pas,
ni Bonaparte, ni personne; il
mourra vierge de portefeuille. Car
le quart d'heure, il est joué. — On
parle de replâtrage ministériel, pour
aboutir à une modification de la
loi du 31 mai. Ce serait une

des comédies habituelles de Bonaparte,
car il a autre chose dans la tête ;
nous verrons bien. En attendant, il
n'y a point de ministère. On dit le
Matin : « M. Billaut est définitivement
chargé de la formation du nouveau
cabinet ; » et le soir : « La Combinaison —
Billaut a définitivement échoué. »
Tous les jours même antienne ; c'est
monotone. Ce qui est certain, c'est que
la chûte de Pendlier et la résolution
du président contre la loi du 31 mai
ont répandu la consternation dans
le camp réactionnaire. La stupeur
a été profonde. Ils commencent

à reprendre un peu leurs esprits et à
faire les matamores ; ils parlent de
placer l'armée sous les ordres de
l'assemblée nationale, de mourir
sur la brèche etc. — Les affaires
du cher sont terminées. C'était un
coup de tête et de colère, une levée
de boucliers sans résultats possibles.
Les prisons se remplissent. Du reste
les nouvelles sont maintes, partout
on se prépare à la bataille : on
croyait la loi du 31 mai tuée :
l'incertitude recommence. Bonaparte
bâille selon son habitude ; il dit
oui, puis non, trompe tout le monde

et médite quelque tour de sa façon. L'intérêt est vif malgré ~~malgré~~ la monotonie de l'Antième Billault. — Job a écrit de Limoges; il a un Village dont il est enchanté et qui est plus que jamais notre ami. Il a édifié la population, ouvrière de Limoges sur le compte des chevaliers. — Ledru-Rollin qu'on appelle Le duc Rollin, est entouré à Londres d'une cour absolument comme Henri V à Wisbaden; il est le 2ème prétendant au Trône de France. Des députations

des provinces viennent lui présenter leurs hommages, comme à Frohsdorff. Sa majesté compte prendre avant le mois, possession de ses états, en vertu du gouvernement direct du peuple par le peuple. — Allons, je finis; je voulais écrire quatre lignes, voilà quatre pages. Bien soir à tous les vôtres.

---

10 9bre 1851. — De Belle-Ile

au château Touquet, à Bougée, Loire et Cher. — J'ai reçu votre lettre - je considérais les communications comme coupées. Le Camarade, votre intermédiaire obligé, m'avait déclaré que votre imprudence ou plutôt votre

témérité dans les entreprises
d'abouchement, avait effrayé et
obtenu les courriers ordinaires, au
point de les dégoûter de toute
assistance ultérieure. J'ai pris en
observation pour un refus de
concours; votre billet modifie mon
jugement. Puisqu'il m'a été remis, le
mien aussi pourra vous parvenir. Je
ne suis jamais rassuré sur le sort
des missives aventurées en routes si
périlleuses; mais n'ayant pas de
meilleur chemin, je dirige le voyage.—

La politique est toujours

le pot au noir. Cela s'embrouille
et s'enchevêtre chaque jour davantage;
il est impossible de soutenir la ville
sur le lendemain. Au fond, je
ne suis pas très satisfait de la
marche des choses. Vaici déjà
poindre des retours de popularité
pour le Bonaparte. C'est le pire
de tous nos dangers; les menaces de
parte trahissent. Sont-ils dupes ou
complices du Président? Ni la presse
ni la Montagne ne veulent de révolution;
ils en ont autant d'effroi que la
droite elle-même. Pour la prétexter,
rien ne leur coûtera. La trahison

se trouve ainsi au cœur de la place. Que va-t-il arriver ? Nous sommes entre un coup d'état ou le maintien de la loi du 31 Mai. La majorité connait la Montagne ; elle la sait aussi épouvantée qu'elle-même d'une perspective de jacquerie ; elle profitera de cette terreur, pour transiger aux meilleures conditions. Après quelques débats, et une fois le vote accompli, nos prétendus montagnards n'auront pas de repos qu'ils n'aient fait accepter le partiche, en garantissant au peuple les succès des prochaines élections

aux le suffrage restreint. Ainsi seront prévenues toutes les chances de soulèvement et le parti sortira au fond de l'urne.

Voilà un des deux périls. L'autre est dans quelque coup de tête du Bonaparte ; il faut être aveugle pour ne pas voir que cet homme entend ne pas descendre de son fauteuil ; il tient la queue de la poêle, il ne la lâchera pas. C'est un Corse-Cor, il ne reculera devant aucune témérité, devant aucune folie pour se maintenir. En vérité, il faut voir dans ces intrigues, comme dans une

jour. Une seule chose me
console un peu, c'est le profond
dégoût de la presse parisienne.
On ne l'écoute plus. L'influence
appartient à l'émigration. Aussi
parler aux journaux des réfugiés
ou des prisonniers de Belle-Île,
c'est leur donner des coups de
poignard. Les doublures avaient
espéré l'héritage des premiers
rôles, contraints à la retraite; par de-
dont ils tentent doublures. C'est
qu'en définitive, la cause de la
révolution s'identifie avec celle
des proscrits, intéressé à la bataille,

comme représentants et journalistes
à la conservation du statu quo.

Je n'ai pas de
message présidentiel, c'est par trop
rétrécineux. Le Bonaparte fulmine
contre l'anarchie, la démagogie, la
fainéantise, et etc., demande la
compression violente de tous ces
substantifs malfaisants et termine
en proposant l'abrogation de la
loi du 31 mai. Il saute à
cloche-pied, tantôt sur la jambe
droite, tantôt sur la jambe gauche.
Il viendrait bien se poster ni
sur l'une, ni sur l'autre, mais il

n'a pas encore trouvé un appareil pour ce nouveau genre de locomotion. Qui sait s'il n'est pas en train de le fabriquer?

Les questeurs ont déposé une proposition qui place toutes les forces militaires entre les mains de l'assemblée et lui donne une pleine puissance sur tous les fonctionnaires civils et militaires. On doute du succès de cette proposition.

---

11 9bre 1851. de Belle-Ile au Château-Pouquet, à Rougéon.

Le parbleu, j'imagine parfaitement votre chagrin de ne pouvoir suivre la politique

du moment. Je perte de ne pouvoir vous expédier le Moniteur; mais je ne puis moi-même le lire; il n'est pas à notre disposition. —

Le messager a donné une nouvelle version sur ma première lettre égarée; il prétend avoir pris peur et jeté les dépêches à la mer! Après ces affirmations sèches et opiniâtres, sur la somme de paquet à destination, on ne peut pas ajouter plus de foi à la nouvelle qu'à ton ancienne version. Il avait menti, il ment encore. Voilà-t-il pas un bel expédient! Jeter les lettres à la mer! Comme

s'il n'y avait pas dix moyens plus simples, plus sûrs et plus prompts de les détruire ! Nous ne saurons jamais la vérité sur cette aventure. Je suis cependant à peu-près convaincu qu'il a ouvert le paquet pour confisquer les trois francs. De là, pour lui, la nécessité de recourir à la mer. En effet, s'il avait brûlé ou déchiré le message, les trois francs seraient venus au jour, et il eut fallu en rendre compte. Mais la mer a le ventre large.

Vous savez que le 19bre, le

nouveau cabinet a présenté la loi électorale en demandant l'urgence qui a été repoussée. Les bouillants de la droite ont demandé le renvoi au conseil d'état, c'est-à-dire l'ajournement indéfiniment répété. La Commission d'examen nommée dans les bureaux compte 13 membres sur 15 pour le maintien de la loi avec des modifications. Tout cela ne présage rien.

Belle-Ile en mer, 20 Avril 1852.

Je prie les citoyens Genet, Maillard, Philippe et Reiset d'accueillir en ami notre camarade Rongie, learni de France

avec Baumann, à l'expiration
de leur peine. — Le gouvernement
les a traités comme ils le méritent,
c'est-à-dire en hommes de cœur.
Je serais heureux de les voir
trouver, au bout de leurs épreuves,
un accueil fraternel qui puisse
les consoler et les remettre de
ce long chapelet de misères. —
C'est comme révolutionnaires
ardents et inflexibles qu'on les a
frappés avec tant de barbarie; ils
sont du parti du prolétariat, et
on les a frappés sans pitié; ils
trouveront partout des amis chez
tous les hommes qui ne sont

pas de la révolution pour rire.
À eux la dévouement et amitié.

Belle-Île, 7 août 1852. — A
Rougié à Londres. —
Mieux vaut tard que jamais,
mon cher Rougié. Votre silence
indéfini commençait à nous paraître
extraordinaire, par son contraste
avec l'empressement de vos
premières correspondances. J'accusais
déjà le climat de Londres d'une
action pernicieuse sur l'organe
de la mémoire.
Heureusement votre lettre est venue
justifier les brouillards de la Tamise
et l'intégrité de toutes vos

circonvolutions cérébrales. Je m'en réjouis d'autant plus pour Londres et pour Belle-Ile.

Votre épître est plus intéressante encore que les premières qui l'étaient déjà pas mal, et certainement vous irez toujours de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet. Il n'en sera pas de même de nos missives, réduites au seul mérite de la main d'œuvre et parfaitement nulles de effets. Or, nous ne sommes pas gens à racheter la maigreur du fond par l'éclat de la forme. Vous voudrez donc bien nous contenter

du peu que nous avons à vous offrir, et ne pas vous montrer trop britanniques sur l'équivalent des échanges. Vous savez la grande importance des événements de Belle-Ile, qui vont à peu-près tous en rapport, la république de St Marin. Je vais vous les raconter tout de suite, pour satisfaire votre impatience.

Il nous est arrivé neuf de nos compatriotes de l'Hérault, cinq de Pézenas, trois de Capestang, et un de Béziers, nommé Crassous,

de la connaissance de Reyse. Ils s'accordent à nous peindre la France comme terrifié et leur département comme muet et immobile d'effroi, mais point changé dans ses opinions, ce qui me paraît le point essentiel. Tant que la peur restera révolutionnaire, il n'y a rien de perdu; ils témoignent presque tous de l'unanimité du mouvement de Arbre dans l'Hérault et de l'immense majorité numérique du parti rouge. Il faut peut-être rabattre quelque chose de ce récit; mais il reste toujours assez pour donner bon espoir et l'opinion se maintient.

Hier, il est arrivé cinq autres condamnés de l'affaire de Arbre de la Nièvre, dit-on. À propos de la Nièvre, que direz-vous de l'exécution de Clamecy? Bonaparte entre là dans une voie redoutable et créé un terrible précédent pour le jour des justices. L'assassinat de Charlet nous a fort surpris, le Moniteur n'en a pas soufflé mot. Les Visiteurs n'en ont rien lu dans les journaux divers qu'on reçoit

au palais, si bien qu'on met en
doute ici la réalité de cette
exécution, du moins dans sa couleur
politique. D'où avez-vous tiré
cette nouvelle?

Comme vous le supposez bien,
il y a ici beaucoup de bouches
ouvertes toutes grandes pour happer
la manne de l'amnistie; mais il
y aura de rudes mécomptes. Ces
pauvres prisonniers prennent l'amnistie
pour une monnaie que Bonaparte
va jetter par la fenêtre, comme
largesse d'avènement. Singulière
illusion! le désappointement va

le fera pas attendre. — Poisson est
rentré ce matin au grand quartier
après une série de pérégrinations
judiciaires qui l'ont promené à
travers la Bretagne. J'ai noté
mon lot aux nouvelles; passons à
un chapitre plus intéressant.

Vos anecdotes sur les mouchards
sont délicieuses. La scène
de Philippe et de Joigné est du
plus haut comique. Il faudrait un
Molière politique pour immortaliser
les bouffonneries; elles ont cependant un
côté bien triste. Quand on songe que
ces pauvres diables, qui se vantent

réciproquement au mépris et à
l'opprobre sont les instruments et
les victimes du Machiavélisme
Bourgeois, et on ne peut réprimer
sa colère et ses appréhensions, que
deviendra le parti populaire, s'il
n'est qu'une misérable marionnette
dont quelques intrigants font mouvoir
à leur gré les ficelles? C'est qu'il
n'y a pas de remission. Il suffit
à l'un de ces drôles de laisser
tomber l'épithète de moutard
sur l'homme le plus dévoué
pour lui attacher au flanc cette
robe d'ignominie. Il semble que
les victimes elles-mêmes réalisent

de fureur à s'entre-déchirer, par
soumission aux ordres de leurs souverains
Seigneurs, les maîtres de la
république. C'est une pensée à
faire trembler la cervelle.

Vous devez bien prendre en main
cette affaire et lever le masque
des calomniateurs; nous avez la
partie belle, par les accusations
odieuses et insensées qu'on lance à
tort et à travers contre tant d'hommes
honnêtes. Notez que les réfugiés
ignorent parfaitement que ces calomnies
soient le résultat d'un système
froidement arrêté et mis à exécution

avec une perversité infernale. Si
vous parveniez à déraciner cette
hautaine, ce serait un grand
service rendu à la cause. Sans vous
savoir sur les individus, on peut
toujours assigner à coup sûr le
motif de ces calomnies, il est uniforme
et invariable. La victime appartient
au camp populaire; veillez donc,
je vous y engage à votre propre
réputation. Car, dès que vous serez
comme comme pour un homme d'intelligence
et un ami des parias, la faction
bourgeoise va s'abattre sur vous
toute entière et unir ses efforts

pour vous démolir. Prenez vos mesures
en conséquence; je ne m'étonnerais pas
de vous voir bientôt montrer au doigt
comme mouchard; mais vous avez bec
et ongles; vous savez à quels chenapans
vous avez affaire. Au premier mot,
au premier geste, sautez-vous sur eux,
arrachez le vilain masque dont ils
couvrent leur plus vilaine figure, et
rendez aux proscrits le service de
mettre ces coquins en chemise.

Votre lettre publique d'une
longueur raisonnable, n'a fait en
général que effleurer les questions;
vous sentez vous-même que l'espace

vous manquait pour les traiter
à fond. Il faudra y revenir. Je
vais aborder successivement les divers
points de votre dépêche.

Nous avons eu les lettres de
Charras, Changarnier, Lamoricière,
Bedeau et etc, ne vous donnez pas
la peine de les transcrire. Ce que nous
devons à voir, c'est la réponse de
Ledru-Rollin à Mazzini, l'attaque
de Mazzini contre la triade
Socialiste et le manifeste de cette
même triade, en réponse à l'agression
de la lettre de Ogat, la brochure
de Victor Hugo. Si vous pouvez

nous gratifier de ces nouveautés, on
vous votera des remerciements
unanimes. Vous parlez des haines
qui auraient éclaté entre P.P. et L.R.
à la suite de la polémique Mazzini-
enne. Je ne comprends pas bien
ce qui aurait pu mettre ces deux
hommes aux prises, puisque L.R
parlait contre Mazzini. À coup
sûr, P. ne le défendait pas. Le
Mazzini est un charlatan, un
impertinent, une espèce de
Capitan-Bracasse qui mérite d'être
berné et fustigé. Je ne crois pas
qu'un homme sérieux en France

puisse se coiffer de ce grand-Lama — Il faut laisser cette idole grotesque aux Italiens amateurs de Madones et de Sainte bell. Je m'étonne qu'il n'y ait pas un dégoût universel pour les parades d'un tel Saltimbanque. Laissons là ce grand-prêtre de l'idéal.

M. ne va pas à Londres ; il reste en Espagne, à Barcelone, où il a trouvé une place. Vous nous raconterez l'histoire d'un nouveau journal, précédé d'un nouveau prospectus de la Narcotique Triade. Dans votre aperçu de l'émigration, vous ne

parlez pas de la force numérique du parti qui fait le drapeau de la Trinité Sommifère. Cette pagode du Trimorphos doit avoir aussi ses sectateurs. Dites-nous donc à peu-près le chiffre des réfugiés de la Famine. Je sais qu'il doit varier par les allées et venues, mais je ne vous demande qu'une évaluation approximative.

L'idée d'une convocation par départements est excellente ; elle pourrait devenir le point de départ d'une organisation redoutable, si les chefs ont de l'activité, de l'intelligence et de la ténacité. Elle

donnerait pour premier résultat
une statistique exacte de l'opinion
dans toute les localités de France,
renseignement précieux indispensable
seule base solide d'une politique
sérieuse. Il faut voir clair sur son
échiquier pour jouer la partie.

Il paraît qu'on a cru
servir mon intérêt à ma fin prochaine,
puisque les Rollinistes n'ont pas
craint d'en tirer profit. Leur
effronterie ne m'étonne pas; je
suis habitué à leurs exploits.
Qu'est-ce qu'un faux pour ces
hommes gens? n'en sont-ils pas
coutumiers? Vous devez comprendre

et aventure. Sur l'annonce de mon
agonie, les Rollinistes m'ont reputé
défunt, et ils ont fabriqué un testament
par lequel j'appelais le parti sous
leur drapeau. L'idée n'est pas
mauvaise et elle est digne d'eux.
Après m'avoir assassiné au moral,
empressé au physique, il ne leur
restait plus qu'à m'exploiter mort,
et à me faire leur compère posthume.
Rallier les patriotes autour de
Ledru-Rollin! Pourquoi pas tout
de suite autour de Bonaparte? ou
de Chambord? Ils n'ont pas plus
mitraillé que lui avant de démasquer
cette intrigue. Vachez, je vous prie,

de constater devant témoins, l'existence de cette lettre. Il importe de dévoiler de pareils brigandages. Il faut que l'immoralité de ces hommes soit connue.

Je crois que les affaires vont mal; la Bourse monte à perte de vue, le trois à 76 le 4½ à 105. C'est le taux des meilleurs amis de Louis-Philippe. De pareils chiffres sont significatifs; la sécurité du gouvernement est complète, la terreur, l'effarement, voilà l'état du parti. Nulle part une ombre d'énergie, une pensée de résistance. Qu'il faut

peu de chose pour terrasser la Démocratie! Nos fanfaronnades seules égalent notre couardise. On se montre aussi plat après la défaite que vantard et fanfaron avant la lutte. — Vous ne dites pas un mot des espérances des réfugiés. On nous a mandé qu'ils tenaient tous leur malle prête pour le retour et qu'ils comptent revoir Paris avant six mois. Quelle extravagance! Encore s'ils faisaient foi sur eux-mêmes, sur leurs efforts pour atteindre le but! Mais non! Ils se croisent les bras et attendent en paix que le peuple français vienne les chercher en triomphe

Ils se nourrissent de contes
bleus, de Villéniesses ridicules,
dont les malheurs de Paris ne
les laissent jamais chômer. On
les nourrit au régime des
canards. Officiers fusillés militairement,
Conspirations militaires, arrestations
de troupiers, soulèvements prochains
de la bourgeoisie, insurrections
imminentes, etc etc et moi je
leur dis: Il va m'attendre sous
l'orme!! Et surtout qu'ils fassent
provision de sucre et d'orge pour
tuer le temps..

Parlez-moi un peu des nouvelles
qui arrivent de France. Je

tiens à savoir ce qu'on écrit des
diverses provinces. En faisant la
part des illusions, il reste toujours
des renseignements utiles.
Quant à la fusion Bourbonienne, c'est
le dernier de mes soucis. Ils peuvent
fusionner à discrétion, que nous
importe? Je ne comprends pas
d'ailleurs qu'on puisse s'occuper
une minute de cette idée de fusion;
elle est à jamais impossible, du
moins comme affaire de partis.
La famille peut se réconcilier,
s'amalgamer, se confondre aussi
intimement qu'on voudra s'imaginer,
les deux partis sont irréconciliables

et incompatibles et ne pouvoient
être apportés en dot comme
un immeuble. La fusion ne
serait autre chose qu'une abdication
des d'Orléans. Les Orléanistes
ne suivraient pas et se décompo-
seraient à l'instant même en
Bonapartistes et en Républicains.
Il est vrai que Chambord va
s'éteindre sans postérité et que
le parti légitimiste restera
sans chef. Peut-être la famille
d'Orléans veut-elle spéculer sur
cette détresse des aînés et acheter
leur héritage par une
réconciliation qui la ferait rentrer

en grâce auprès de la nation
légitimiste. Faux calcul! Ce
rapprochement sous lui conquerrait
le clergé et la noblesse, lui
aliénerait la bourgeoisie qui
ne veut pas de roi-gentilhomme.
Et au surplus, que nous importe
encore une fois! Rois et Cadets
sont morts et enterrés; jamais ils ne
sortiront de leur tombeau; la
pierre en est scellée sur leur tête
pour les Siècles. Avec eux et dans
le même suaire sont ensevelis leurs Fidus,
les Chasgarnier, les Thiers, les Molé, les
Guizot, les Berryer, toute la cligne des

et incompatibles et ne peuvent
être apportés en dot comme
un immeuble. La fusion, ne
serait autre chose qu'une abdication
des D'Orléans. Les Orléanistes
ne suivraient pas et se décompo-
seraient à l'instant même en
Bonapartistes et en Républicains.
Il est vrai que Chambord va
s'éteindre sans postérité et que
le parti légitimiste restera
sans chef. Peut-être la famille
d'Orléans veut-elle spéculer sur
cette détresse des aînés et acheter
leur héritage par une
réconciliation qui la ferait rentrer

en grâce auprès de la nation
légitimiste. Pour Celui! Ce
rapprochement sous lui conquerait
le clergé et la noblesse, lui
aliénerait la bourgeoisie qui
ne veut pas de roi-gentilhomme.
Et au surplus, que nous importe
encore une fois! Rois et Cadets
sont morts et enterrés; jamais il ne
sortiront de leur tombeau; la
pierre en est scellée sur leur tête
pour les Siècles. Avec eux et dans
le même suaire sont ensevelis leurs Pairs,
les Changarnier, les Thiers, les Molé, les
Guizot, les Berryer, toute la clique des

burgraves et des généraux à la suite.
Requiescant in pace!—

Le gouvernement vient d'ob-
-tenir un triomphe complet dans les élections
des Conseils-généraux. Tout son personnel
a passé. Rien de plus simple. Le gouvernt,
en matière de scrutin, aura toutes les voix
qu'il lui plaira d'avoir. Il en aura
même plus qu'il n'y a de votants. Le
Suffrage universel est une chose jugée.
C'est un vieux bibelot de la Rollinaie qui
a donné sa mesure. Il est toujours pour
les loups, jamais pour les moutons. On
ne peut jouer ce jeu-là que la trique
en main; à preuve 48 et 51. Il y a eu
neuf millions de voix pour Bonaparte;

il y en aurait demain 9 millions pour Or-
-léans, et après-demain autant pour Cham-
-bord, toujours moyennant la Trique. Il y en-
aurait dix millions pour Nicolas, 12 millions
pour Tamerlan ou Gengis-Khan. Que de
spécifiques préconisés par les Charlatans com-
-me panacée souveraine, et renvoyés par
l'expérience aux mauvaises herbes. Toutefois
cette chute du Suffrage universel n'a pas
s'accomplir sans une immense honte, et
c'est là le plus grand crime de Bonaparte;
il nous a déshonorés aux yeux de l'univers.
Nous voici en plein régime de Louis-Philippe
et de Ploucratie, avec la presse et la bri-
-bune de moins, avec le Knout et la Sibérie de plus

L'argent afflue dans les Caisses du pouvoir. Le trésor regorge d'espèces. La finance règne, gouverne, agiote à manches retroussées sans contrôle, sans crainte de la médisance. C'est l'intronisation définitive de Rothschild, l'avènement des juifs. Voilà une singulière réalisation des idées de Fénier. Ce n'était pas la peine de tant disputer entre systèmes, pour se voir mettre hors de cour, dos-à-dos, dépens non compensés. — Adieu.

---

14 Juin 1853. — Belle-Ile. A Rouget. —

Lettre ostensible sous le nom de Perrson. —

Lettre secrète à Rouget. — Mon cher Perrson,

comment vous portez-vous? Voici un siècle que je n'ai ouï parler de vous, ni vous de moi. A qui la faute? Je ne suis pas bien sûr que ce soit à moi. Je ne suis pas non plus trop certain du contraire. Le fait est que, sans une occasion qui se présente, vous auriez pu attendre longtemps encore de mes nouvelles. J'ai été malade, j'ai vécu mélancoliquement. Mais il faut s'accommoder aux circonstances. J'espère que vous ne me laisserez pas trop attendre votre réponse: je vous écris par l'entremise de Soulé qui est toujours très-obligeant. —

Les affaires sont ici en assez piètre situation, par suite des incertitudes politiques. L'horizon est quelque

peu noir dans l'Est, et en Visit, ma foi, que nous allons recommencer les croi-sades. C'est fort drôle. nous marchons au secours des Capucins latins contre les calo-yers grecs. Calayers et Capucins sont tas de se rafler inutilement à coups de manches de croix dans leurs processions autour du St Sépulcre. Les Russes et les Français vont se mettre de la partie derrière leurs moines respectifs, et les Turcs tiendront la chandelle d'assez mauvaise grâce à cause des éclaboussures. Nous aurons Richard Cœur de Lion, le sultan Saladin, avec ou sans troupeau de jeunes jouvencelles. Voilà où en est le 19e siècle. La Bourse est assez mauvaise Catholique. Les juifs sont rancuneux. Vale.

Lettre secrète. — Voilà bien des aventures, mon cher Rougeé, sans compter la dernière qui a été fort désagréable. Nous avons été traités avec des circonstances hideuses. Mais nous n'en sommes pas moins dedans, et toutes les indignations possibles ne consolent ni ne sauvent. Le Gardien-chef écrit à la tête des limiers qui nous donnaient la chasse, conduits par les traîtres au grenier où ils nous avaient cachés eux-mêmes, ledit Gardien lance les Gendarmes en criant : je te les envoie ! Les Gendarmes m'empoignent sur la paille, me traînent par les pieds à la lucarne et me précipitent de huit à dix pieds de hauteur. Etourdi de la chûte, mais sans fracture, je suis

relevé à coups de Crosse, traîné et retraîné dans la fange des rues, mis tout nu sous une pluie battante au milieu des ruisseaux, garrotté jusqu'au sang, roué de coups avec des torrents d'injures et de menaces de mort. Bref, tout meurtri et à bout de forces, il a fallu me rapporter à la prison dans une charrette. J'ai eu cinq ou six jours de fièvre ardente au Cachot. Mais enfin me voilà remis et ma peau a repassé du noir au blanc, par une série de teintes intermédiaires. Je ne puis vous écrire que quelques lignes aujourd'hui. On attend ma lettre et je n'ai eu l'occasion que depuis quelques instants. —

——— Malgré les apparences et le fracas,

j'aime encore à ne pas croire à la guerre. Elle m'effraie et je crois qu'elle serait désastreuse pour notre cause. La France est un pays de Chouans. Il n'en faudrait pas davantage pour ressusciter et éterniser le Bonaparte. C'est lui qui a levé ce lièvre, et de loin. Il lui fait la guerre comme dérivatif. Inutile de se livrer à des hypothèses sur un sujet dont la solution est si proche. Mais, je l'avoue, mes craintes sont vives. Avez-vous reçu mon billet du mois de Mars? Réponse longue et détaillée, je vous prie. — Il nous arrive des prisonniers à force, une trentaine environ depuis huit jours. Pilhes et Langlois ont obtenu leur transfèrement à Ste Pélagie. Ils étaient

redevenus intimes. Vous avez dû voir arriver
à Londres Delescluze le frère, du procès
de Lyon, qui a sollicité son bannissement.
Il tenait ici bureau de demandes en grâce,
moyennant finance. Chaque demandeur
payait la rédaction de la supplique. Ils
sont plusieurs à faire ce commerce patriotique
et moral. Sommerat vient de partir gracié.
Vous voyez que nos bourgeois si hautains
tournent volontiers à la douce. Sommerat
ne sera pas le dernier. — Le matin qui a
suivi notre fuite, au moment même où la
meute des geôliers nous assommait au phare
de Bangor, on criait tout haut ici, dans le
quartier des cellules, que notre évasion était
un coup de police. Si nous avions réussi, on

aurait dit, répété, écrit à tous les coins de
la France : « c'est la police ! » et beaucoup
l'auraient cru. Voilà nos bourgeois, leur
politique et leur moralité. — Mille Choses.

---

8 août 1853 — Relâche. — Lettre ostensible
sous le nom de Parson — Lettre secrète à Rou-
gé. — à Parson — Monsieur et ami, j'ai
l'avantage de vous informer que la commis-
sion dont vous m'aviez chargé, a été
fidèlement accomplie. J'ai vu Mr Gre-
enfield de votre part et l'ai trouvé très
disposé à entrer dans vos vues. C'est un
homme rond en affaires, et qui une fois
convaincu de la bonté d'une spéculation,
y entre franchement et sans lésinerie. Je

penne qu'il ira jusqu'à deux milles
livres. Du surplus, il est à Paris en ce
moment pour les nouveaux chemins de fer
dans lesquels il est fortement intéressé, et
à son retour, je pense que nous terminerons
à votre satisfaction et à la sienne. —
Je dois vous dire que la pluie a cessé dans
nos contrées et qu'elle est remplacée par
un temps très-sec. Cette circonstance doit
amener une modification dans le prix des
vins. Car la vigne peut se relever, et si elle
n'est pas envahie par la maladie, la récolte
sera passable. Cependant, on m'apprend que
le Bordelais qui avait été épargné jusqu'ici
par l'oïdium, est attaqué à son tour, et comme
nous sommes en retard sur ce pays pour la

floraison, la maladie pourrait bien aussi se
déclarer sur nos coteaux. Il y a donc lieu d'at-
tendre encore quelque temps avant de rien
conclure. — Cette société. — Je n'ai
pas de chance). Monsieur Rougié. Je frappe
à toutes les portes, elles restent closes. Voici ma
4e lettre depuis le 15 Juin et point de réponse.
Toutes les issues sont définitivement fermées —
aujourd'hui. Personne ne peut plus rien dans.
mettre. Ainsi il y a au Palais pour moi une
lettre de Peyre arrivée depuis plusieurs mois.
Je n'ai pu l'avoir et ne l'aurai jamais.
N'essayez donc plus d'aucune des anciennes
voies. — Nous apprenons que Chapou est re-
venu de Cayenne, qu'on l'a vu à Paris
et qu'il est parti pour l'Espagne, comme

en dix ans, de bannissement. Il serait mort à Cayenne sans cette commutation. — Il nous arrive ici des nouvelles fantastiques. Voltaire disait que si le monde était le meilleur des mondes possibles, nous serions à la veille de la Jérusalem nouvelle. Les temps marqués par l'Apocalypse seraient définitivement advenus et toutes les bêtes à 7 ou 10 têtes plongées dans le fond de l'abîme. J'imagine que cette fantasmagorie est l'œuvre des commis-voyageurs de la maison Ledru et Cie, qui battent l'estrade pour débiter leur ouvrélan aux gobe-mouches. — Cet onguent est bien accueilli et l'on nous annonce de toutes parts la fontaine de Jouvence. En buvez-vous? Quelle est au vrai

la situation? — Les affaires d'Orient me paraissent terriblement embrouillées. J'en augure mal. Malgré les efforts de l'Angleterre, la guerre me paraît certaine, au moins l'an prochain. Nicolas provoque ne reculera pas. — L'outrecuidance de son langage, le sans-gêne de ses actes prouvent qu'il a pris son parti. Il est moins hypocrite que le Bonaparte. C'est ce dernier qui est réellement l'agresseur. C'est lui qui a soulevé la querelle des lieux saints. Il veut la guerre, il la rend à peu près inévitable, et il a l'air cependant de rester sur la défensive. Il joue le calme, la modération; il parle des traités, de l'équilibre Européen, du maintien de la paix.

Il se moque du public. Quel charlatan!
Lorsqu'on songe qu'il a résolu la guerre de-
-puis 15 mois peut-être, depuis le coup d'Etat!
En fait, c'est le seul moyen pour lui de
se conserver. Il fait à tout prix effacer les
souvenirs de 2 bre. Impossible de vivre long-
-temps sous le poids d'un tel passé. Mais
que deviendra la Révolution? Je vois de
très-mauvais oil les événements qui se prépa-
-rent. ——— J'ai appris votre condamnation
par défaut à 10 ans de prison, conjointe-
-ment avec Pyat, Caussidière et Boichot
qui est venu à Paris se faire prendre. Don-
-nez moi des détails. J'enrage terriblement
du blocus hermétique qui m'enserre. Tous
mes efforts pour le rompre sont demeurés

impuissants jusqu'à ce jour. Pas la moin-
-dre fissure.— La prison est encombrée
de paysans du 2 dbre. On dit, mais je n'en
sais rien et ne vous garantis rien, que les
deux tiers de la colonie ont fait leur soumission
et demandé grâce... Il est certain que
les demandeurs sont nombreux. L'esprit
de la prison est bien changé. Ce n'est
plus le même personnel. Les anciens s'en
vont et sont remplacés par des catégories
bien différentes. Les condamnés de juin à
5 ans vont sortir dans l'intervalle de
3 ou 4 mois. ——— La question d'Orient
prend une face de plus en plus grave.
Cette guerre peut nous devenir fatale, et à
mon sens, elle n'est plus douteuse. Je ne

partage guères l'Optimisme des Ba-
-bauds qui attendent la révolution cha-
-que matin. Cette race est incorrigible dans
ses illusions. Si au moins cette confiance
les poussait à faire quelque chose pour
l'accomplissement de leurs prophéties!
Mais au contraire! Ils se croisent les bras,
et attendent fermement, tous les jours à dé-
-jeuner, la venue du Messie. A les en
croire, ce n'est pas la peine de se déranger.
La Révolution monte l'escalier, il n'y a pas
même besoin d'aller au devant d'elle jusqu'à
la porte de la rue. Que le ciel confonde ces
singes de Mahomet qui ont introduit dans
notre parti le fatalisme humanitaire!— Vale.

Belle-Ile, le 6 8bre 1863.— Lettre ostensible
pour Chipron.— Lettre secrète à Rougée.—

J'ai reçu votre lettre, mon cher Rougée. Mais,
hélas! quelle mystification! Je n'ai pu en
déchiffrer la moitié! La première page et les dix
premières lignes de la seconde étaient lisibles.
Mais à partir du passage où vous parlez de
l'agonie de la Fraternelle, je n'ai plus arra-
-ché que quelques bribes sans suite. J'ai
passé trois jours à me tirer les yeux de la
tête pour deviner ces maudits hyéroglyphes.
je n'y ai gagné qu'un affreux mal de tête.
La 4e page surtout est absolument blanche.
C'est une véritable mascarade de la fortune
que ces missives restées au bout de la plume.
J'en vois la trace, elle me nargue, et je reste

morsandu devant cette énigme railleuse qui s'étale là sous mes yeux. N'écrivez jamais sous ~~être~~ assuré que la dissolution réparait bien sous le réactif. Employez un papier mince, d'un tissu ferme, sec et consistant, bien collé, non cotonneux. S'il est glacé, ou même simplement satiné, trempez le dans l'eau claire et laissez sécher. Ce procédé donne au papier une certaine rugosité très propre à absorber et à dissimuler l'encre blanche. Le papier glacé est absolument à proscrire. Il trahit la présence de l'encre même la plus faible. — J'ai déchiffré tant bien que mal la grande querelle entre deux Rollinistes s'accusant réciproquement d'escroquerie et d'immoralité. Vous avez oublié seulement

les noms des personnages. — Vous voilà donc maintenant bourgeois de Londres et fabricant en Albion. Vous êtes inscrit sur le grand livre des maîtres du globe et des exploiteurs de l'Univers. Macte animo! Sic itur ad astra! Vous pouvez traîner la Calédonie entre vos jambes, sans déplacement. Je ne m'attendais pas à cette transformation qui fait de vous un alderman, voire même un Lord-maire en perspective. Allons! je vais le fin mot. Vous avez parfaitement jugé qu'un long bail s'ouvrait devant vous. Ma foi! votre prévision est juste. Il y a en effet un bout de temps à demeurer dans le statu quo, vous auriez porté indéfiniment la besace et ceint

éternellement sur le bord de votre cuve, c'est peu récréatif et encore moins délassant. Je ne puis que vous approuver. Vous n'aurez pas de peine à soutenir victorieusement la concurrence des Cockneys de Londres. Ils ne passent pas pour des aigles, tout ennemis-seurs du globe qu'ils soient. Mais gare les aventures ou plutôt les mésaventures commerciales, je veux dire les faillites, les mévente, les faillites, bref la série des fléaux qui affligent le respectable corps des industriels. Prenez garde à Freeth-street qui ne vaut probablement pas mieux que Belle-Ile. Vous n'oublierez pas de me faire part de votre nomination d'alderman, aussitôt que vous aurez été acclamé. ———

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

Eh bien, mon cher Rougès, vous êtes vous-même un des symptômes de la situation. La partie que vous venez de prendre révèle une appréciation vraie des choses, vraie et peu consolante. Vous vous installez à Londres presque sans espoir de retour, parce que vous jugez exact de la patrie fermé pour longues années. Vous n'osiez peut-être pas l'avouer, peut-être même le penser dans une conversation. Mais l'instinct est plus fort que le raisonnement et que les illusions. L'instinct veut prendre racine et de régler votre vie à longue échéance. Jeune troupe pas, et vous n'êtes pas le seul à recevoir cette inspiration. Il crie aux vaincus: « C'est pour longtemps ! » —

— Tout ceci prend une mauvaise

tournure. On nous a regalés depuis deux
ans de babioles inoyables qui du reste ne
m'ont jamais été d'une instant. Le ca-
-nard est passé à l'état de système ; et
on tient le parti à ce régime avec une
persistance digne d'un meilleur succès. Et
croire les épitres fantastiques qui nous plen-
-vaient des quatre points cardinaux ; nous
avions à peine le temps de faire nos malles.
Le puff dans ce genre était poussé quelquefois
jusqu'au sublime. J'ai vu de ces correspon-
-dants inappréciables s'excuser de n'avoir
pas écrit, par le motif que la révolution
devait arriver plus vite que leur lettre. La
politique du canard a passé bientôt du subli-

-me au grotesque. Mais, en attendant la
Révolution qui est au bout de la rue, chacun
transforme son provisoire en définitif.
Il n'est pas jusqu'à la pensée du Régicide
qui nous ait été donné avoir surgi dans tous
les esprits qui ne viennent confirmer ce triste
pronostic. C'est une pensée de désespoir, le
dernier recours des vaincus qui sentent les
chances leur échapper et qui ont perdu toute
perspective de revanche. On s'était cru jusqu'ici
trop sûr de l'avenir pour se jetter dans cette
voie extrême. La certitude de l'emporter de
haute lutte ne permettait pas à l'idée régi-
-cide de se faire jour. Mais si réellement elle
s'est emparée de toutes les têtes, elle accuse alors
un sentiment universel et irrésistible d'impuissance.

Les canards s'usent, la vérité fait irrup-
-tion dans les esprits. Elle apparaît dans
sa triste réalité, et alors on se rabat sur
l'arme du désespoir. Que n'a-t-on pas an-
-noncé depuis deux ans! Que de prédictions
magnifiques! —— Quand je songe aux épî-
-tres de Proudhon qui nous prophétisaient, ce
printemps, une victoire infaillible, imminente,
qui nous encourageaient à patienter quelques
jours encore dans l'attente de la couronne
triomphale! Il est vrai que l'an dernier il
chantait l'antienne contraire et s'efforçait
de pousser à la demande en grâce. Il allait
jusqu'à menacer de l'exacration de la pos-
-térité les Républicains insensés qui préféraient
un martyre inutile et ridicule à la vie active

et aux services efficaces du dehors. Il
aurait voulu que les prisonniers se fissent
ouvrir les portes à n'importe quelles condi-
-tions. La moindre hésitation ne pouvait
être que le fait d'un mauvais citoyen, d'un
égoïste, d'un orgueilleux infatué de sa per-
-sonnalité. En Février dernier, changement
de gamme. Proudhon conseillait la fermeté,
l'héroïsme, en montrant la certitude d'un
prochain triomphe. Février était fini. Le gou-
-vernt tombait en dissolution et n'avait plus
que quelques jours à vivre. Les heures nê-
-mes étaient comptées. « Faites vos malles,
préparez vos fronts pour les lauriers! » ——
Eh bien, personne ne s'y est trompé. Une voix
secrète criait aux détenus: mensonges! canards!

illusions ! » Le plus significatif de tous les symptômes était la multiplicité des demandes en grâces. Chaque jour amenait les soumissions. Déroute complète. Il n'y a plus aujourd'hui de prison politique, mais un troupeau d'hommes abattus, regardant tous les jours à l'horizon de Paris si la grâce arrive. Les inflexibles ne forment plus que la minorité. Le sauve-qui-peut a commencé le lendemain du 2 mai et se poursuit à travers les nids de canards qui viennent s'abattre sur la prison. Une pareille débandade en dit plus que tous les raisonnements du monde. On ne trompe pas l'instinct populaire. Il n'aurait pas tourné à la déroute, la veille

d'une victoire. Il aurait su très bien la pressentir au contraire, et au lieu de ce chœur d'apitoiement, nous aurions eu le jusqu'au-boutisme et l'intolérance de l'orthodoxie. Aujourd'hui les apathiques font la loi et n'ont plus besoin de cacher leur faiblesse. Ils tiennent le haut du pavé et prennent l'offensive. Cette défection à visière haute accuse l'affaissement du parti. L'émigration présente les mêmes symptômes. Elle se défait, se disperse et abandonne la lutte. Les sociétés se désorganisent. On s'en va en Amérique. On se réfugie dans les affaires privées. On désarme. ——— Vous même, si vous aviez pu compter sur une victoire de la Révolution, n'auriez-vous pas patienté encore et hurné philosophiquement

les vagueurs de votre élève, en attendant le jour prochain de la délivrance)? mais vous avez compris l'ajournement indéfini du succès, et la perspective peu flatteuse de la cure in perpetuum. Vous vous êtes fait bourgeois de Londres et je vous approuve fort. Vous serez plus commodément pour attendre. Avouons-le, ça va mal, très-mal.

Faut-il conclure à votre irrévocable déchéance? La France va-t-elle descendre insensiblement dans les égouts du Bas-Empire? Son astre s'affaisse-t-il sans retour vers l'horizon? Le 2 n^bre l'a-t-il frappée à mort? What is the question. J'espère, moi, qu'elle se relèvera, que sa mission n'est pas finie, qu'elle reprendra la tête de la

colonne pour marcher en avant. Est-ce demain? je ne le crois guères. Pourquoi d'hui, elle est désarmée et l'Europe avec elle. — Décidément nous avons contre nous les intérêts matériels. Notre ruine fait leur prospérité, et notre prospérité leur ruine. Le commerce a doublé ses affaires depuis 48. De tels chiffres écrasent. La masse n'est pas idéologue. Elle n'apprécie que les résultats, et l'expérience a été peu favorable à nos théories. Il est vrai qu'on n'en a pas même essayé l'application. Tant pis pour elles et pour nous. Elles demeurent responsables de l'impuissance gouvernementale de leurs adeptes. Pourquoi n'ont-ils su rien faire, pas même conserver ce mais le pouvoir?

La Révolution a abattue, la vieille machine sociale se remonte, rentre en mouvement et fonctionne. Les ateliers sont ouverts, le travail abonde, les salaires sont payés, les bras manquent plutôt que l'ouvrage. La prospérité industrielle et commerciale dépasse celle de 1846. Les chiffres sont là, ils me confondent. Je les vois là devant mes yeux, irrésistibles, fulgurants. Ils m'expliquent la profondeur de notre chûte, la force et la sécurité de notre ennemi, la tranquillité, la résignation du pays. Il s'accroupit pour ronger paisiblement son os..... Car ce n'est qu'un os, après tout. La récolte a été mauvaise. Le blé et le vin manquent. Les vivres sont chers. Les campagnes souffrent. La disette contrebalance les progrès

de l'industrie. Oui, mais c'est un mal passager. Il ne durera pas plus que l'année. Une bonne récolte fera tout oublier, en rendant le bien être aux masses, et l'activité aux affaires. Je n'ai pas le moindre espoir qu'on mette à profit l'occasion de la crise alimentaire. Des clabauderies, des malédictions, à voix basse, voilà tout. Le gouvernement en nage. Appuyé sur son armée, sa police, il tient la bride d'une main de fer et va marche au pas. Quant aux Harmodius et Aristogiton, il y en a d'autant moins qu'on en parle davantage. Il s'en est trouvé pour Louis-Philippe, je doute qu'il s'en rencontre devant Bonaparte. —— Mauvaise vieille

_tion, mieux chez Rougeé. Le seigneur
Capital est contre nous ; il n'y a pas
d'autre maître, c'est quel maître !! C'est
lui qui est empereur. Il tient dans ses
mains la vie et la mort de la France.
Pourtant, avec de l'énergie et de
l'habileté, on aurait pu avoir raison
de son porte-glaive. Bonaparte a pour
lui la France matérielle ; il a contre
lui la France intellectuelle et morale.
Les idées sont pour nous, et c'est aussi
un terrible ennemi, celui-là. Après tout,
l'homme est une intelligence. Sous peine
de mort même matérielle, il faut

que l'idée triomphe. On n'a pu soi faire
d'un auxiliaire si puissant. Faut
l'homme avaient un nom, un prestige.
Ils n'ont pas seulement levé le doigt, il
semble que leur métier soit uniquement
d'hériter, jamais de travailler, ni de
produire. Inertie complète partout. On
supplée aux actes par le bavardage. Les
canards sont les seuls combattants qu'on
mette en ligne. Les belles batailles à gagner
avec de tels soldats.

Je crains la guerre ; c'est mon cauchemar.
C'est par la guerre que Bonaparte
pourra ressaisir l'ascendant moral qui
lui fait défaut ; aussi en veut-il à tout
prix. Vous savez qu'il n'abandonne

jamais un projet, et celui-ci et son
unique boucher, son paratonnerre
contre la révolution. Le Capital jettera
les hauts cris d'abord, le moindre bruit,
le plus léger mouvement épouvantent
mais il se consolera bientôt par la
certitude du mal fait à la Démocratie.
La guerre lui déplaît, sans doute,
mais la révolution lui déplaît davantage,
et si on ne peut la terrasser que par
la guerre, il ne croira jamais ce
service trop payé. Cette perspective
me décourage, nous avons perdu terriblement
de terrain en Europe. Les Démocraties
étrangères sont encore plus bas tombées

que nous. L'Italie, la Hongrie
l'Allemagne sont plus abattues, plus
impuissantes que la France dont elles
devaient reprendre l'initiative.
N'y-vous rencontré des sympathies
parmi les réfugiés étrangers? Il se
trouve parmi eux des Révolutionnaires,
même des Socialistes, qui doivent se
rapprocher de notre cause. Il serait
bon de les voir.
Vous m'avez rapporté une promesse de
maître Henri; il faut que je vous en
conte une autre. Après avoir dévalisé
la malle de son hôte à Londres, il
avait gagné Bruxelles. Il apprend là
certaines imputations calomnieuses répandues

sur son compte et se trouver
Veyre pour lui demander
renseignements et appui. Veyre lui
donne un extrait de la lettre
accusatrice venue de Belle Ile,
mais refuse de nommer l'auteur.
A qui pensez-vous que Fleury se s'en
prendre? à Veyre? à l'accusateur
présumé? Du tout. Il m'expédie
par le Greffe une lettre phénoménale,
par laquel il me rend responsable
des calomnies lancées contre sa pudeur.
Il m'enjoint d'avoir à me rétracter
publiquement et à lui envoyer ma
rétractation authentique dans le délai
de la huitaine, sous peine d'être

traîné devant la police correctionnelle
de Lorient. Il me menace de la
corruption et du témoignage d'Etienne
Magon chez lequel il déclare élire
domicile. Le plus plaisant de l'histoire,
c'est que tout en me chargeant d'outrages
la lettre prouve à chaque ligne qu'il
connait parfaitement le véritable
calomniateur de ses frippomeries. Il
m'ordonne de communiquer sa lettre
à Lambert dont il dit avoir reconnu
le style et qu'il appelle un escroc!
Si me semble, si je suis innocent de
découvrir instantanément ce calomniateur
(qu'il déclare connaître), de le lui dénoncer

officiellement, toujours sous peine de la police correctionnelle et d'Etienne Arago. Il me semble devoir produire ces pièces relatives à ses habitudes postérieures, il me semble de les exhiber sur les champs, au nom de cet honnête prolétaire outragé, de sa réputation compromise. Il semble absolument n'avoir rien laissé de tout cela dans la malle de Goguin, et j'étais loin de me douter, en payant le poulet 50 centimes, que mon farouche auteur pût avoir seulement le poids d'une plume sur la conscience.

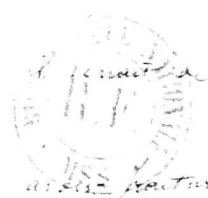
Me voyez-vous obligé de courir

après les pièces apocryphes de Mr Henry et de vos partners inconnus, comme s'ils ne les avaient pas emportés dans leurs culottes. Je conserve cette mémorable épître comme échantillon. J'ai attendu vainement la citation en police correctionnelle et le témoignage d'Etienne Arago. Il y a cependant quelque chose d'étrange au fond de cette extravagance. Voilà un drôle que je ne connais pas, qui demeurait dans le grand quartier, sans communication avec celui des cellules où je suis confiné; un drôle dont je n'ai peut-être jamais entendu le nom. Il a vu il n'a pas des aventures de Jeanmère

Il gêne ou il ne gêne pas le
Roi de Prusse. Jamais personne
ne s'est avisé de m'entretenir de
ces guestions. Le bruit s'en répand
au dehors par les lettres et un
prisonnier qui habite aussi le quartier
des rois. L'accusé connaît-il l'auteur
de l'accusation, l'en prend-il à
lui? Point; mais à moi qui ne sais
pas le premier mot de ces secrets,
qui n'en connais pas même les auteurs.
Pourquoi cette préférence? Voici. Cet
homme a voulu guêter au dehors
l'appui et la protection de certains
personnages, et il savait que pour
cela il n'est pas de meilleur moyen

que de lancer l'invective contre M.
attaquer M. tous quoi que ce soit, c'est un
titre à leur faveur. Elle en est un aussi à
l'indulgence du gouvernt, à la bienveillance
des tribunaux. Dans la prison, un détenu qui
veut obtenir sa liberté, commence par m'injurier
dans ses lettres. Il est aussitôt suivi d'une
bonne note et porté sur la feuille des grâces.
Au procès de Bourges, les avocats pour faire
acquitter leurs clients, ne voulaient aux dieux
infernaux. Maître Henry a vraiment usé de
clémence en m'épargnant la police correction-
nelle. Le tribunal de Lorient ou de partout
ailleurs m'eût condamné d'enthousiasme.
S'il avait plu à maître Henry de m'accuser de

lui avoir volé 10 mille francs, le tribunal
m'eût condamné d'emblée. Il pouvait,
dès le matin, m'accuser d'un vol
de dix mille francs, le Tribunal m'eût
condamné d'enthousiasme. Malgré la
clémence des Juges, n'en est pas moins un
fâcheux événement. Quand il se répandit sur Grille,



il pensait que j'avais l'Angleterre, après
avoir soustrait une marque et volé des contenus
et il avait servi de mouchard à
l'ambassade Française. Cela ne l'empêchait
pas de passer à Bruxelles le Vole
de l'innocence outragée. Il faut convenir
que nous avions à Belle-Ile, parmi de
braves garçons quelques vilains paroissiens.

Je vous annonce la perte

douloureuse que nous venons de faire

dans la personne du Citoyen Trabaulet de

Chalandar, le plus inflexible Dictateur des

Cellules. Ce digne Ci-devant jeune homme

paraît sur le temps à fulminer l'anathème

contre les faibles coeurs atteints de défaillance,

qui sollicitaient, soit leur grâce, soit leur

transfèrement à Paris. A chaque départ

c'était une excommunication foudroyante.

Mais voici qu'un beau matin ce

formidable Rhadamante nous plante là

avant ~~les~~ l'ouverture des portes. Gracié

sur sa demande, il filait à la sourdine

pour esquiver le charivari. Il lui restait 18 mois sur cinq ans. Il nous a laissé pour adieux une épître dédicatoire où il établit qu'un gentilhomme tel que lui ne pouvait plus supporter l'existence en compagnie de roturiers tels que nous, et qu'il préférait un coup d'épée par jour (celui) à une pareille Société. D'ailleurs il n'y a plus moyen de rester dans un parti de crétins et d'hommes comme le nôtre. Après cette magistrale retraite, Trabaulet de Chalandar en Principe de Condamné et allé attendre en ville la désignation de son lieu de

résidence. M l'attend encore et depuis deux mois, il se promène philosophiquement dans l'île costumé en gentilhomme et faisant une effroyable consommation de gants jaune, baillet, à la grande admiration des Bretons. Bletomanie.

Caja a été transféré à Paris aux Madelonnettes.

Nous avons maintenant dans la prison deux Bibliothèques publiques composées de mauvais bouquins dépareillés, la fondation de ces bibliothèques a failli rallumer la guerre civile; mais il n'y a plus ici d'élément pour la lutte, elle a donc avorté faute de combattants.

On s'occupe aujourd'hui à demander en grâce et non en cantons politiques, de prolétaires, de Bourgeois. Ce conflit nous a valu quatre lettres merveilleuses émanées de Bret M. Je conserve ces quatre petits chefs-d'œuvre comme modèle du genre.

Ah, ça, Mon Cher Bourgé, j'y pense en terminant. Vous avez pris magasin, allez-vous aussi prendre femme? L'un ne va guère sans l'autre. Ce sont des anneaux de la même chaîne qui s'engendrent par succession, comme les cellules dans le développement organique.

La femme anglaise m'a toujours
paru la personnification la plus complète
du pot-au-feu et de l'égoïsme
domestique. C'est pour le coup, ma foi
que vous seriez rivé dans l'intérieur au sol
anglais. Adieu la France et le beau
ciel de Montpellier! Vous seriez à
jamais noyé dans les brouillards d'Albion.
J'espère bien que vous ne serez pas de
naufrage. Quel malheur pourtant
que quelques misérables morceaux de
métal décident de l'indépendance ou de
l'asservissement des plus hautes intelligences!
Le mot de Guizot est terrible: «Le

travail est un frein....» Le travail
manuel, voulait-il dire, la nécessité de
ne pas quitter une minute de
liberté. L'estomac est notre tyran, un
tyran inexorable qui ne laisse ni
trêve, ni relâche. Un peu, bien peu de
ce métal, le roi de la terre, vous aurait
suffi pour rester en possession de
vous-même. Que n'avez-vous pas fait, sans
ce boulet aux pieds qu'on appelle la
pauvreté! Vous étiez appelé à exercer
une grande action parmi les réfugiés,
vous avez toutes les qualités qui donnent
l'influence et la considération, vous

n'aurez eu qu'à paraître pour

l'acquérir. Vous en aurez, sans doute,

mais comme un meuble de parade,

sous loisir pour l'utiliser au profit

de la révolution. Oh! la Glèbe! la Glèbe!

Vous voilà réduit à une

action purement hygiénique sur les

têtes. Le public se serait bien coiffé ~~des~~

vues, sous vos chapeaux; mais on ne

déjeune pas avec l'estime publique et

on dîne bien moins encore avec .... des Votes.

Hélas! Hélas! trois fois hélas! que

n'avez-vous des dents, puisque les dents

sont encore de mode! Vous laisseriez là

les crânes pour vous occuper des cervaux;

vous gouverneriez le dedans au lieu

d'habiller le dehors. Tâchez désormais de

mettre à profit le peu d'instants que vous

laisse votre maison pour rallier les

bons éléments Français et Etrangers.

Adieu, portez-vous bien, et n'épousez pas

une Anglaise.

Belle-Ile, 12 9bre 1853.

et Rongée. — Mon cher ami,

Voilà bien du temps sans nouvelles de vous;

près de deux mois, c'est un siècle par

les événements qui courent. Pour peu que

notre correspondance reste sur ce pied

nous aurons pour dépayer chaque lettre
à tout le moins, la chûte d'un Empire,
la découverte d'un nouveau monde ou
d'une pommade antiacnéique. C'est trop
de choses pour une seule épître, et nous
aimons en conscience user plus souvent
de la faculté d'écrire que nous tenons
de notre maître d'école. Je n'ignore
pas le premier mot de ce que vous faites.
Je connais les moindres gestes
d'Omer pacha et du prince Gortchakoff.
Je sais, à point nommé, quand l'un
tousse et quand l'autre crache. J'ai le
chiffre exact de la quantité de

liquide que leurs soldats boivent au
Danube sous forme d'eau à boire claire, et
leur retirent avec addition d'ammoniaque.
Mais j'ignore absolument si ces deux
fonctions s'exécutent encore chez vous à la
satisfaction de vos amis, c'est pour moi une
pénible incertitude et nous ne devrons pas
nous y laisser. Je vois bien que le tourbillon
de Londres vous entraîne, et que la
nécessité de coiffer tant de têtes vous
fait un peu perdre la vôtre. Mais
enfin, tâchez de la retrouver un instant,
ne fût-ce que pour me rassurer sur son
compte et n'en restons pas toujours dans

notre roman au chapitre des chapeaux,
dit-il est le plus lucratif, et n'est pas
le plus amusant.

J'ai appris d'une manière vague, la
maladie de Peyre. Je lui avais écrit
vers la fin du mois dernier en le
chargeant de vous adresser quelques
communications nécessaires. S'il est au
lit, comme on semble le dire, il n'aura
pas pu faire ma commission auprès
de vous ; je n'ai pas de chance. Ce sont
toujours nouvelles pierres d'achoppement,
pour une qui s'écarte, vingt
reparaissent sous mes pieds et m'exposent
à de graves entorses ! C'est fatigant.

J'ai lu certain discours
(22 7bre 1853) du grand citoyen L. B.
une pièce curieuse. Cet illustre
personnage connaît vraiment à fond
l'histoire Grecque et Romaine, il nous
démontre la nécessité et l'utilité de la
république pour les 4 à 5 cents ans de
grandeur et de félicité qu'elle a procurés
à la Grèce et à Rome. Bel
argument ! Vite une nouvelle édition
des Ilotes et des gladiateurs. Du reste,
antique ou moderne, la République
rencontre devant elle un tout petit
obstacle, la peur de l'inconnu, l'effroi
du qu'arrivera-t-il ? Contre cette peur

malencontreuse, recommandez au public une bonne dose de L. R. à l'intérieur et à l'extérieur. Vous savez que c'est un purgatif très-doux, très-anodin, à la fois Détergeant et Révulsif. Nul doute que cette potion n'évacue avec succès la peur qui donne si fort la colique à notre bourgeoi-sie. D'autant mieux qu'elle a déjà éprouvé en 48 les grandes vertus, pre-mière sure garantie certaine d'une se-conde. —— C'est un merveilleux Doc-teur que L. R.! D'autres, avant lui, avaient inventé cette formule vulgaire: « pour faire un civet, prenez un lièvre. » Des abymes de son génie, lui a tiré celle-ci:

« pour avoir une Révolution, ne faites pas de Révolution. » Et tout aussitôt, dans son impatience d'atteindre un si beau résultat, il s'écrie: « En avant! marchons! Pourquoi tarder! Pourquoi ces délais, ces lenteurs! En avant! En avant! » se sonne la charge, il s'élance, il court, il vole, absolument comme à l'opéra-comi-que, où les héros de la même farine crient à tue-tête: « Marchons! Marchons! » en piaffant sur place, ou bien chantent à rompre les oreilles: « Taisons-nous! Silence! Avançons sans bruit! ». —— C'est un profond sujet de tristesse, qu'après de si terribles leçons il se trouve des hommes assez fous pour débiter d'un ton sérieux de telles

d'Etat, paysans, ouvriers, haute et moyenne bourgeoisie, l'armée, le clergé etc etc... c'est-à-dire un avec catégorique. Il n'a plus les Paysans..... Les Ouvriers ne sont plus pour lui..... La Bourgeoisie l'abandonne..... Tous ces ennemis d'aujourd'hui étaient donc ses amis d'hier? alors, pourquoi déclarer au nom de la France, contre le coup d'Etat, si le coup d'Etat avait l'assentiment de la France? Pourquoi venir reconnaître publiquement la sincérité des 8 millions de voix, après les avoir proclamées l'œuvre de la fraude et de la violence? Et quelle foi méritent les déclarations d'aujourd'hui, puisqu'on devoue soi-même celles d'il y a deux ans? Quel tissu de mensonges

Odieuses, et un public assez idiot, peut-être assez corrompu pour y applaudir et en faire son programme. Est-ce qu'on n'abattra jamais les tréteaux dans notre pays? Le règne des charlatans y est-il éternel? A ce compte, la Révolution future est escomptée d'avance, et nous n'aurons qu'à enregistrer une nouvelle trahison! Mais celle-là, il nous faudra la payer de la vie; car on n'en sera pas quitte pour le bagne ou Cayenne comme après Février. nous voilà bien avertis.

Quelle sotte harangue pour un tribun! Cet habile homme a trouvé moyen d'apprendre à l'univers que le Bonaparte avait tout le monde pour lui et pour le coup

et de maladresses ! Il est triste pour le
parti d'être réduit à de tels tracasseries !
pour ne sommes toujours au règne des
asnes. Quelle peste ! ——— Et que dites
vous de ..... la question d'Orient ? Coupez-
-vous aussi les clous des semelles basques
ou des souliers ? Rusées ? Vous me répondrez
que les Turcs ne portent que des babouches
et portent point de clous. Cela peut de-
-venir le sujet d'un article du Temps
fort intéressant, comme tous ceux qu'il
publie sur la guerre Turco-Russe. Il
résulte en effet de ses discussions profondes
que l'entrée des Russes dans les provinces
Danubiennes a été une Déclaration de guerre
de la Russie à la Porte, et le passage du

Danube par Omer-Pacha, une Déclaration
de guerre du Divan à Nicolas, mais que
les deux Déclarations et les deux invasions
se neutralisant l'une l'autre, le résultat
aussi partiel qu'imprévu est une Déclara-
-tion de paix très-catégorique. L'équi-
-libre est rétabli et les deux armées se
trouvent nécessairement amies sur le terrain
au lieu d'ennemies. Et elles se paraîtront ne
pourrait paraître qu'en ennemie. Et
voilà comment les hostilités ont été le
commencement de la paix, non de la guerre,
ainsi que les Bardards se l'étaient imaginé.
On dit passé le temps des miracles. Quel
aveuglement ! Il a commencé au contraire
avec le 19e siècle, et le crescendo est assez

satisferait même pour un amateur
difficile. Nous avons la faute des mira-
-cles scientifiques, la faute des miracles mes-
-mériens, les colimaçons sympathiques,
les tables tournantes, etc. Voici maintenant
le miracle Turco-Russe, où la paix se
trouve la guerre, et la guerre la paix, où
les deux armées tirent le sabre pour se
donner une poignée de main. Les coups
tirés dans le tas commenceront dès que les
armes seront rentrées au fourreau. ——
Voici maintenant les Etats-Unis et
l'Autriche qui se montrent les dents.
Mais que la Bourse et les Colons se
rassurent. Point de risques de ce côté.
L'autriche digèrera paisiblement son affront

de Sadowa, et les Yankees continueront leurs
meetings, leurs speeches pour fendeurs et leur
grand monument hongrois. Au fond, c'est
cela qu'ils grignotent de l'œil et point du
tout Perth ni Vienne, où il n'y a que de
la fumée à récolter. Le Yankee ne se nour-
rit pas de fumée pas même de celle de la
gloire. Mais l'Autriche n'a point de
marine et le Yankee profite de l'occasion
pour faire le tranche-Montagne à peu
de frais. Comédie! Partout et toujours co-
-médie! La France seule pourrait commen-
-cer le drame. Chacun le sent bien et nul
ne s'en soucie. Toutes les questions des
quatre points cardinaux sont à Paris. —
—— Rien de gai chez nous. La masse

est bien changée. C'est le 2 me bu qui fournit la majorité actuelle de la prison, majorité toute différente de l'ancienne. Dans ces pauvres paysans ne songent qu'à sortir à tout prix, et demandent leur grâce qu'ils n'obtiennent pas. Voilà toute la vie de ces gens, entremêlée de querelles burlesques, dignes du Lutrin. — Adieu. —

Belle-Ile, 26 9bre 1853. — Lettre ostensible. —

Mon cher Monsieur, il m'est absolument impossible de vous donner des renseignements exacts sur la situation industrielle et commerciale. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle est très-précaire. L'avenir est tellement obscur que chacun reste dans l'indécision, et par conséquent sur la réserve. Comment hasarder des entreprises sérieuses et à long terme, en présence des incertitudes du jour et des éventualités du lendemain? On allend et l'on craint, voilà la situation en deux mots. La disette des céréales et le renchérissement général des denrées viennent encore se joindre aux circonstances politiques pour troubler les esprits et entraver les affaires. Il est difficile d'asseoir une appréciation raisonnable sur des bases aussi mouvantes. Ce serait une véritable témérité. Je me garderai donc bien de risquer aucun conseil sur des spéculations quelconques. Je vous engage plutôt à attendre. C'est à mon sens le parti le plus sage. Croyez

-moi votre tout dévoué. ———

Secrète à Rougée. ——— je suis fort in-
-quiet de votre silence, mon cher Rougée.
Je vous ai plusieurs fois écrit. Point de
réponse. Serait-il arrivé malheur à nos let-
-tres? Je ne le crois pas. Aux votres? je
l'ignore. Dans tous les cas, il y a eu né-
-gligence ou accident. Je préférerais encore
l'oubli au désastre. C'est plus réparable.
Je me contenterais de pleurer dans mon
coin sur la mémoire trop légère des vi-
-vants que boivent le Léthé, à la place
des morts. Faut-il vous adresser le chant
plaintif des âmes du Purgatoire: « Misere-
-mini mei, miseremini mei, saltem vos
amici mei. » L'appel est touchant et vous

savez qu'il fait pleuvoir les gros sous des
bons catholiques. Je ne vous dirai pas: «
miseremini mei », mais bien: « Memini-moi,
trop heureux habitant de la terre-ferme
-restre. ——— Voilà terminé ce complot
dont vous m'avez touché une parole.
La majeure partie des acteurs nous re-
-viennent. C'est dans l'ordre. Le rendez-vous
général est à Belle-Ile. Comm. trois
figurants vous arrivent. C'est l'exception.
Ainsi vont les choses: l'eau à la mer,
les Républicains à Belle-Ile. Summum cui-
-que. Les pentes se descendent forcément
par la vertu du niveau ou de l'attrac-
-tion, à votre choix. ——— Ma dernière
lettre vous entretenait de la harangue

de L. R. Le Procureur-général en a dit son mot. Il a trouvé amusant. Parbleu! Il s'agit de miel pour amorcer les mouches bourgeoises" dit le Réquisitoire, Il s'agit d'escamotage au contraire. Au surplus, les speeches ne dévient pas du sort des Etats. ———

Voilà les Ours en retraite. Leur triomphe n'a pas été long. Il ont voulu se donner le plaisir de passer deux fois la rivière.... A la bonne heure! a les Canards l'ont bien passée, lire, lire, lire, été" Je crois que les canards la passeront encore bien des fois. Ces canards deviennent terriblement indigestes. Comment trouvez-vous les confidences échangées

sur ce chapitre entre les Conspirateurs qui collectionnent leur correspondance politique. Nous avons le plaisir de voir étaler dans les Journaux les raffinements de la science carnardique. C'est toujours utile et flatteur..... Ah! que votre silence me pèse! L'idée m'en poursuit à travers mes divagations. Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? Point de nouvelles de Peyre non plus. Certainement vous n'êtes pas mort. Pourquoi donc ce mutisme obstiné? ——

Le comité de la commune révolutionnaire a figuré aussi dans le Réquisitoire, j'ai regretté l'absence de votre nom. On vous avait refait sur l'article. Serez-vous

que c'est a fort notre habitude d'être refaits? Pensez-vous que nous en soyons plus bêtes pour cela? C'est une question en vérité. Estimez-vous que la duplicité soit du talent, et la perfidie du génie? moi, je n'en crois rien, et j'ai une assez pauvre idée de ceux qui s'avisent de me mettre dedans. On peut être un fourbe consommé, un modèle de mauvaise foi, de noirceur et de traîtrise, sans en avoir plus d'intelligence. Qu'en dites-vous? Lorsque je découvre un Tartuffe, un Judas, c'est pour moi un homme jugé: un coquin d'abord, par conséquent un incapable, un impuissant. Ces gens-là ne sauraient arriver à rien,

à moins de circonstances indépendantes d'eux ou les devine toujours. Ils se prennent dans leurs propres traquenards. C'est égal, il y a toujours un certain piquant à jouer dans ces aventures. Je ne m'en crois pas plus sot, ni l'autre plus spirituel. — Vous devriez bien m'écrire. Pourquoi, diable, ne m'écrivez-vous pas? Réponse, homme libre, réponse, ne manquez pas de dire mille choses de ma part à nos amis, qui super flumina Babylonis sederunt et flevérunt, cùm recordaremur Sion. Faites-leur mes amitiés. Je ne les nomme pas. Je crains toujours pour mes lettres une destination imprévue.

— Il y a ici une guerre formidable, à propos de bibliothèques, entre les

mastics et les rigides. Nombre égal à peu près des deux partis. Lutte arrêtée, acharnée ayant prié, dit-on, la solution, basse Rufie. Défaite des mastics. Ressentiments. Symptômes de recrudescence belligueuse. La prison est révolutionnée. Peau neuve, changement merveilleux. Mais au fond, néant, néant, néant. Adieu, taillez votre plume.

Prison de Corte, 7 7bre 1878. — Mon cher Lacambre, j'apprends avec plaisir que toute votre famille est en santé. Vous savez peut-être que j'ai perdu ma pauvre mère le 30 juillet dernier. Elle n'a pu aller jusqu'au jour de ma sortie. Moi-même j'ai manqué mourir en février. De cette cruelle

maladie de la moëlle, je ne me suis tiré que fort affaibli et assez avarié dans ma constitution. Me voici néanmoins debout et en état (passable encore) après une si rude secousse que j'ai bien cru la dernière. — Adieu — mille choses, ainsi qu'à tous les vôtres.

Prisons de Marseille, 22 Mai 1879. —

Le soussigné, détenu dans les prisons de Marseille, sans cause légitime, proteste contre l'arrêté ministériel qui l'interne en Algérie, aux prétendus termes de l'art. 7 de la loi du 27 Février 1878. — Cet arrêté n'est pas seulement une application abusive, mais la violation formelle de l'art. 7 invoqué,

comme aussi des engagements solennels et itératifs pris par le Gouvernt, soit avant soit après la promulgation de la loi de sûreté générale. — L'art. 7 dispose : « Peut être interné dans un des Départements de l'Empire ou en Algérie, ou expulsé du territoire, tout individu qui a été, soit condamné, soit interné, expulsé ou transporté par mesure de sûreté générale, à l'occasion des événements de Mai et Juin 1848, de Juin 1849 et de Dbre 1851, et que des faits graves signaleraient de nouveau comme dangereux pour la sûreté publique. »

Le Moniteur du 29 Mars 1858 publie la déclaration officielle suivante : « La Malveillance s'efforce de

faire naître des inquiétudes sur l'application de la loi de sûreté générale, en dénaturant les intentions du Gouvernt. — Les coupables espérances qui ont suivi l'attentat du 14 Janvier imposaient au Gouvernt le devoir de protéger la sécurité publique, et il a suffi de l'arrestation de quelques hommes notoirement dangereux pour atteindre ce but. — Quant à ceux qui restent placés dans les catégories de la loi, s'ils ne se rendent pas coupables de faits nouveaux, ils n'ont rien à craindre des effets de cette loi. »

Enfin, l'exposé des motifs du projet de loi, ses défenseurs au

Corps Législatif, le Rapport de la Commission, signalent avec insistance comme une garantie complète contre la crainte d'actes arbitraires possibles, la nécessité impérative de faits graves et nouveaux pour motiver les décisions prises en vertu de l'art. 7. Ces assurances répétées ont seules permis à la législature d'adopter des dispositions, tristement entachées d'ailleurs de rétroactivité. — Il n'allègue et il serait impossible d'alléguer, à l'égard du soussigné, l'existence d'aucun fait nouveau, grave ou non, puisqu'il n'a pas été mis en liberté, à l'expiration des dix années de détention prononcées contre lui par la haute Cour de Bourges, le 2

avril 1849. — — On l'a retenu, sous les verrous et confiné dans les souterrains du fort Lamalgue, par suite d'une décision ministérielle du 7 Mars 1859, qui ordonnait sa transportation à Cayenne, au mépris manifeste de toute législation exceptionnelle présentement en vigueur; et l'internement en Algérie, aujourd'hui substitué à la transportation en Guyanne, ne paraît que trop clairement une mesure de même inspiration. — Le soussigné ne peut donc que protester derechef contre tous les actes qui ont illégalement empêché sa libération, le 2 avril 1859, terme obligé de la peine, et qui persistent à le maintenir dans les liens de la captivité.

31 Mai 1860 — Mon cher R., je vous remercie beaucoup de la mission que votre enthousiasme voudrait me donner pour le siècle. — Mais, comme je n'éprouve pas le besoin de me faire fusiller hors de propos, permettez que je n'aille point me fourrer sous les griffes du très-illustrissime signor Garibaldi, général de sa Majesté Victor-Emmanuel, le beau-père et l'allié de sa majesté l'Empereur Napoléon 3, lequel illustrissime promettait l'an dernier de ~~fusiller~~ socialistes et républicains, et ne saurait en conscience faire mais aujourd'hui qu'il adresse de pieuses proclamations aux bons prêtres et commande une armée féodale-monacale — je confesse en toute humilité

d'erreur de mon pronostic sur l'issue de l'expédition Garibaldienne. Je lui avais promis malheur et il triomphe. Que voulez-vous? J'imaginais que tombait dans un pays du 19e siècle, il serait traité comme un jacobin par cette bourbe cléricale et dans ce cas c'était fait de lui; j'avais oublié la haine séculaire de Sicilien à Napolitain. Garibaldi avait ses raisons pour s'en souvenir, et ma foi, cette haine a rallié tous la barnaille des barons du moyen-âge, avec leurs vassaux, les prêtres et les moines, crucifix en main. Libre aux socialistes maintenant de s'enrôler avec les Capucins et les marquis. S'il leur plaît de se faire les soldats du

froc et du blason, les Champions du trône et de l'autel, je ne me croirais pas tenu de les suivre dans cette Croisade. Vive Victor Emmanuel! Vive l'immaculée Conception! Voilà une guerre de Ste Rosalie contre St janvier qui promet des lauriers magnifiques! — Au surplus, quand bien même Victor Emmanuel, les noblaille, la prêtraille et Ste Rosalie ne seraient pas les héros de cette Iliade, votre idée de m'inféoder à Garibaldi en qualité de conseiller intime n'en serait pas moins originale. Nous sommes de Nice tous deux, c'est vrai; mais partis du même point, nous nous tournions le dos, même avant d'être nés. Car c'est mon père en 92, qui a fait réunir Nice

à la France (République): un titre d'honneur alors, un crime aujourd'hui. Bien choisi pour négociateur, ambassadeur, truchement près de Garibaldi le fils de celui qui le premier a détaché Nice du sol ~~italien~~ français. Français de Nice et Socialiste! Miséricorde! Quel excellent passeport pour Garibaldi, ce farouche ennemi de tout ce qui porte le nom français. Ignorez-vous donc qu'il nous hait dix fois plus que l'autriche, semblable en cela, du reste, à Mazzini. Je le sais, moi, de bonne source; et au fait, ces pauvres autrichiens ne valent plus guères la peine d'être haïs. La France, c'est autre chose. — Si je n'ai pas cette philosophie prétendue

chrétienne) de rendre amour pour haine,
et de répondre aux coups de pied par des
tendresses. — Ohourin! direz-vous. —
Pas moi, certes, mais ceux qui ne prononcent
que l'écume à la bouche et les dents serrées
ce nom d'étrangers et pour qui rien n'existe
dans l'Univers hors l'Italie et les Italiens.
L'Etranger, c'est tout le genre humain, et
surtout ce qui se trouve de ce côté-ci des
Alpes. Par quel miracle, cette patriotérie
épileptique, ce taurique nationalisme a-
-t-il le pape d'inspirer aux Français de
si vives sympathies? — Je m'étais bien a-
-perçu que l'air de l'Angleterre est funeste
aux idées françaises, je veux dire égalitaires,
et qu'elles s'éteignent peu à peu, asphyxiées

par le méphitisme de cette atmosphère féodale.
— C'est le plus rude coup porté par cet
homme à la Révolution que la création d'une
monarchie italienne aristocratique, le plus ferme
appui sur ce continent de la féodale Angleterre.
..... Papa pour la guerre éco-
-nomique), la guerre contre le capital. Hos-
-tile et insulaire, elle a toutes les inimitiés
de l'inconnu. Car nul encore ne peut voir
clair sur cet échiquier. Mais batailler contre
la Bible et la Madone, quelle honte! C'est
aussi humiliant qu'une lutte à recommencer
contre Jupiter, Vénus et Compagnie.
Souffrez donc que je
n'aille pas barboter dans la lave de l'Etna

BIBLIOTECA NACIONAL 1155

1er Janvier au 1er Avril. Fernando Herbas — Paco Brotons — Cyrnel — Lancelot et Renard — Chapon, 2 num — Miguel Perez, 7 num. à 3,80 = 26,60 -

1er Février au 1er mai - Capafons - Fernand - de Molini — Dauphin - Caussanel - Ponsini et Léon Buisson — Puchol - Bourguet à 3,80 = 30,40 -

1er Mars au 1er Juin - Leysel et Labouriane - Byron del Comercio — Delbrayssé - 3 num. à 3,80 = 11,40 - 26,60+30,40+11,40 = 68,40.

---

7 Avril 1860. — Ne craignez-vous pas, Mon cher N, de voir un peu en beau la situation? A votre avis, jamais parti ne s'est mieux tenu que les Républicains depuis

10 ans, et dans l'attitude, le langage, les opinions des prolétaires, à l'époque de votre tournée, vous avez puisé le sentiment profond de la force populaire et la conviction d'une prochaine délivrance). — C'est une chose étrange, je l'avoue, que la diversité des appréciations sur l'état présent de la France. La plupart des proscrits ont rapporté de leur visite au continent des impressions diamétralement contraires aux vôtres; eux, le découragement et la crainte, vous, l'espérance, presque l'enthousiasme. Comment expliquer ce contraste? Sans doute par la différence des milieux observés. Ils ont hanté la Bourgeoisie, vous le prolétariat. — J'ai vu ces deux mondes si opposés et je comprends très-bien la divergence de vos jugements. —

tout ce qui porte un habit sur le dos est gangrené jusqu'à la moelle. Le mal, en passant à l'état chronique, est devenu de l'égoïsme, de l'indifférence et de la corruption. Les hommes de la nuance même la plus prononcée, au point de vue socialiste et révolutionnaire, se retirent de l'arène et rompent complètement avec la politique active. C'est une désertion universelle qui m'a presque entraîné moi-même désespéré. Je me sentais vaincu, écrasé par un irrésistible sentiment d'impuissance. Heureusement les Prolétaires m'ont retrempé et rendu à de meilleures déterminations. Je ne m'étonne donc pas que vous ayez éprouvé une impression analogue, et emporté de votre voyage

l'espoir d'un heureux dénouement. ——

Prenez garde néanmoins d'aller trop loin dans cette voie. Point d'illusions. Vous n'avez pas vu la masse du peuple, mais seulement des hommes d'élite. Ils ne forment que le très-petit nombre, et ce serait une grave méprise de juger l'ensemble sur cette minorité. —— Impossible de s'y méprendre. Le peuple, lui aussi, est tombé dans le découragement, l'indifférence et l'apathie. Ses instincts restent bons. L'idée révolutionnaire vit au fond des cœurs. Mais il y a inertie complète, affaissement. Et certes, le contraire serait un miracle. Il n'y a plus ni presse, ni tribune. Nul enseignement démocratique, plus l'ombre de propagande écrite ni verbale.

Le Despotisme avait calfeutré toutes les issues; bientôt la terreur a fermé toutes les bouches. Une politique désastreuse a érigé en système la peur de la police. On ne voit, on ne rêve que mouchards. Il semble que les tremblons aient voulu justifier leur couardise en exagérant, jusqu'à l'extravagance, les dangers de l'espionnage. Le dévouement aujourd'hui consiste à raconter avec des airs effarés de sombres histoires de mouchards. Le meilleur Démocrate est celui qui fait créer les plus effrayants fantômes. Vraiment la police peut se croiser les bras et s'épargner des frais. Les républicains font eux-mêmes sa besogne. —— Cette tactique insensée a porté ses fruits. La peur a desséché notre armée. Il existe bien encore des Révolutionnaires

isolés, il n'y a plus trace de parti révolutionnaire. Il a disparu de la scène et personne ne croit plus tenir de compter avec lui. Ecoutez comme on parle une brochure récente sur l'Italie: « ..... jamais les arsenaux des anarchistes, ces lâches alliés de l'achat et de la rapine, n'ont été plus appauvris et plus vides que dans ce moment. Toutes leurs armes infernales ont été émoussées par de longs et impuissants efforts. Poursuivis par la haine, le mépris et l'indignation publiques, ils se trouvent refoulés dans les antres les plus ténébreux et les plus immondes, d'où ils n'osent sortir sans que chacun ne se croie en droit de les traquer, comme ces bêtes fauves que l'on

me assomme partout où on les rencontre ».

—— Le langage n'atteste-t-il pas le discrédit et le dédain où notre cause est tombée ? Nous sommes frappés de déchéance aux yeux de l'Europe. C'est qu'en effet le terrain fuit sous nos pieds. Les générations nouvelles grandissent dans l'ignorance des idées, qui s'effacent ainsi peu à peu de l'esprit des masses. Une minorité seule y demeure fidèle, et cette minorité va s'amoindrissant chaque jour par la seule marche du temps. ——

Faut-il, suivant de funestes conseils s'abandonner à ce courant qui nous emporte à la dérive, et s'en remettre aveuglément de nos destinées à l'étoile de la Révolution ? Vous croyez à cette étoile, moi aussi, mais à une condition,

c'est qu'on marche à sa lumière, qu'on ne reste pas accroupi sur place à la contempler. Les Révolutions ne se font pas toutes seules; elles sont l'ouvrage des hommes. Peu importe qu'on y travaille dans l'avenir, comme on l'a fait depuis huit ans, l'histoire changera de route, malgré tous les oracles du fatalisme humanitaire. —— C'est aujourd'hui une opinion unanime et vraie que le gouvernement ne saurait être renversé par l'insurrection. Comment peut-il tomber cependant sinon par la force, intérieure ou extérieure. Comptez-vous sur la guerre, la guerre ! notre plus grand ennemi ! Malheur à nous si le Bonaparte ne devait succomber que sous les armes étrangères ! La France démembrée, la Révolution

anéantie, l'Europe esclave, tel serait le dénouement. N'allons pas nous payer de vaines paroles, mettre notre espoir dans l'imprévu, faire foi sur je ne sais quelles complications inconnues! C'est ainsi qu'on se perd.[e] — Notre salut ne dépend que de nous, et il ne faut l'attendre que de nous. — « Aide-toi, le ciel t'aidera » Telle est la devise des hommes. L'inaction c'est la mort. Que faire? direz-vous. Rallier un certain nombre d'intelligences, organiser un état-major, afin d'être prêt au jour des crises qui ne saurait tarder. Eh! bien, mon cher N, cela même est impossible. La dissolution est si complète, le désarroi si universel, que toute tentative de ce genre aboutirait à l'impuissance, presqu'au ridicule. Chez nous, pour que des

hommes se groupent et s'unissent, il faut l'action d'un courant électrique, et ce courant ne peut naître que d'un mouvement général d'idées, d'espérances communes, en un mot, de la vie de parti. Cette vie s'est éteinte. La première chose est de la rallumer. — J'avais eu d'abord votre pensée. C'est celle qui se présente la première: constituer un noyau, un personnel, soit pour la lutte, soit pour l'expectative. J'ai bientôt reconnu la chose impraticable. Cette organisation, si restreinte qu'on la suppose, n'est réalisable dans un monde comme le nôtre, qu'avec la perspective d'un but prochain, avec le stimulant de l'agitation publique. Il n'y a que les légitimistes pour jouer gravement aux

comités dans le fin fond du sépulcre. Mais
les morts sont les morts, et les vivants sont
les vivants. Vivants, nous sommes sous la
loi des vivants. J'ai compris que j'ai fait
fausse route, et qu'avant de grouper des
hommes, il s'agissait d'abord de les tirer de
leur léthargie. Ils dorment; réveillons les! On
ne marche que debout. Les anciens vous ont
sautés à l'impuissance et à l'inutilité de la
presse clandestine: je nie sur ce chapitre
la compétence des anciens. Ce sont eux les
plus découragés, les plus bas. Ils sont à
bout de souffle, sourds et ponctifs. Je
parle en général. Il y a des exceptions, et
ces exceptions forment l'élite du parti. Car
elles révèlent une énergie indomptable que rien n'a

pu briser. ——— Non! La propagande clandestine n'est pas une illusion et une inutilité; si cela était, pourquoi le peuple en aurait-il soif? De toutes parts on réclame des écrits. C'est altéré de la parole révolutionnaire. Le moindre chiffon imprimé bouleverse les ateliers. A cet égard, les renseignements sont unanimes. Les Prolétaires se fatiguent et s'indignent de cette inertie mortelle. Ils demandent où sont les chefs du parti, pourquoi cet abandon et ce silence. Vous ne l'ignorez pas, Monsieur N, le peuple a besoin d'impulsion. Il ne sait pas encore se mouvoir de lui-même. Quand viendra à temps, hélas! quand viendra-t-il? Celui des tyrannies et des intrigues sera passé alors.

Mais nous n'en sommes pas là. Bâchons d'y arriver, ou du moins, d'approcher. En attendant, les esprits flottent au hasard, sans direction, jouets des événements et des manœuvres impériales. Bonaparte les entraîne à sa suite, au travers des aventures extérieures, les détourne des idées sociales pour les jeter dans le tourbillon de la diplomatie et de la guerre. Là est le plus grand péril pour notre cause. Elle finirait par y périr, si on ne ramène pas la pensée des masses au socialisme, aux questions d'égalité et de révolutions. C'est facile, car on est excédé de machiavélisme. Les turpitudes du règne excitent un profond dégoût. Les dispositions sont donc favorables. Seulement, il faut les mettre à profit. C'est aux hommes qui ont la

confiance populaire de prendre l'initiative, de donner leur concours à l'œuvre de redressement et de réparation.....

En définitive, ce que je propose n'est pas une témérité. Distribuer des imprimés clandestins, est-ce donc une entreprise au dessus des courages et des forces. En vérité, cette simple réflexion donne la mesure de notre abaissement. Sommes-nous si bas descendus qu'un si minime effort paraisse de la témérité, de l'utopie? Quelle espérance pourrait-il rester à un parti tombé dans un tel abyme de pusillanimité? Soyez bien persuadé, mon cher N, que l'inaction nous est fatale. Il faut en sortir à tout prix, réveiller les masses, faire rentrer

en scène la Révolution, sous peine de l'en voir bannie pour toujours. Jeunes et braves dans cette conviction, à Woolwich, à Paris. C'est la bonne. Le déclin progressif du parti depuis huit ans n'en est que trop la preuve. L'immobilité de tous - lorsque cette époque d'énergie révolutionnaire, de foi socialiste ira s'évanouissant peu à peu et finira par dés- paraître entièrement. Vous n'en jugez pas ainsi, je le sais. Mais vous espérez tout l'espace dont nous avons voulu, et combien.....

Je serais du reste de votre avis sur le langage à tenir. La violence grossière choque et repousse. Il faut au peuple à la fois du raisonnement et du pathétique, des arguments et de la passion. Il faut le contraindre et l'exalter.

Rien de plus mal à droit que les brutalités de style. Quant à la publication de brochures, - médiocres dans la forme, je suppose que vous en tenez, par là des publications faites en France par la voie légale, chose interdite pour mille motifs à des hommes de notre allure. Un écrit officiel devoue ou de mal serait con- damné à une telle insignifiance, à une telle pâleur qu'il équivaudrait presque à une - délection, et serait considéré comme une recon- naissance du gouvernement. Ce serait l'équiva- lent d'une candidature à la députation. — Mandez-moi votre opinion, mon cher M., j'y attache un grand prix, et sauf meilleur avis, je conserve toujours l'espoir de votre concours. — Mille amitiés —

Lettre de M^rs^ – Barcelone, 21 avril 1852. —

Cher citoyen, je mérite vos reproches jusqu'à un certain point ; mais lorsque vous me lirez, vous comprendrez pourquoi. Je sors de prison ; donc j'connais l'avidité avec laquelle on y lit les nouvelles politiques. Mais mon peu d'éducation et mon ignorance dans la langue française me mettent dans la triste position d'abréger mes lettres. Je vous connais trop d'esprit pour craindre la critique de votre part, et j'éprouve cependant une certaine répugnance à m'étendre longuement sur la situation de la France. Sortant de prison, par conséquent ignorant le véritable esprit de la nation, je ne pourrais vous parler que d'après l'opinion que j'ai acquise dans nos

relations avec les nouveaux émigrés. Je ne m'étendrai pas beaucoup ; car une lettre d'un des chefs du parti militant, vous éclaircira mieux que je ne pourrais le faire. Etant un des acteurs du drame (ou de la comédie), il est plus à même de vous donner des renseignements. Il est vrai que sa lettre est plutôt une profession de foi personnelle. Mais je crois pouvoir vous assurer qu'il représente l'idée vraie des campagnes.

Maintenant, cher citoyen, permettez-moi de vous dire franchement ce que je pense sur ce qu'on appelle parti démocratique. Je ne suis ni Français, ni Espagnol, ni Allemand, je suis cosmopolite. Je ne suis ni bourgeois, ni prolétaire, je suis Républicain-Démo-

-cratie - Socialiste, quoique ce dernier mot prête beaucoup à l'élasticité. je serais donc pouvoir parler librement, sans craindre d'être partial. La première lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser, a dit ce que je pense de la prison de Belle-Ile. Pourquoi vous ne puissiez prendre ce paragraphe comme une allusion faite à votre situation. Non! je vais vous parler du parti libre ou exilé. Je commencerai d'abord mes appréciations comme homme politique, puis comme militaire, après de traiter la dernière déroute d'après les renseignements qui m'ont été donnés.

Comme homme politique, je vous demande votre indulgence, n'ayant qu'un talent, celui de connaître mon incapacité.

Comme je vous joins ici le manifeste de Mazzini je serai forcé d'abréger, sous peine de vous envoyer un gros énorme, et ne pouvant affranchir les lettres d'ici pour la France, je vous écrirai plus à la prochaine.

En Février, qui a perdu la République? les philosophes, les penseurs, les chefs de telle ou telle école; ces hommes qui voulaient renverser les institutions corrompues, et qui reculaient devant les moyens révolutionnaires; les avocats, qui croyaient qu'avec des paroles l'on changerait une monarchie en République; puis, ce qu'il est malheureux pour un Républicain d'avouer, ce sont les divisions qui regnaient dans notre parti. Depuis trois ans,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Imprimés
J155

qu'ont fait ceux qui, en place du peuple, avaient fait serment de le défendre et de le rendre heureux ? Pendant trois ans, ils ont été les tranquilles spectateurs de la Constitution déchirée à chaque instant en lambeaux. A la première attaque, au lieu de faire appel à la nation, et de défendre la Constitution les armes à la main, ils ont préféré le régime parlementaire. Ils ont fait de la Conciliation, là où il fallait du sang ! Le 13 juin 49, quelques-uns se soulevèrent, ne sachant pourquoi. D'autres, plus rusés, restèrent à leur poste, ce qui était aussi lâche. Aucun ne donna le signal du Combat. Enfin, notre montagne a fini par accoucher, non d'une souris, mais d'un napoléon !

Depuis trois ans le peuple souffre, et nos chers Montagnards avaient 25 francs par jour. Peut-être avaient-ils le désir de faire le 2 Dec, mais il leur a manqué du cœur, du talent et surtout de la foi ; Et ce qui est plus triste à dire, ils ont été plus lâches que certains réactionnaires, dans leur tâche défaite. Vous voyez aujourd'hui tel ou tel Montagnard vivre tranquillement à Paris, et pendant que les soldats sont en prison ou exilés, certains chefs vivent dans la plus parfaite sécurité. Que voulez-vous répondre devant de pareilles énormités ? En lisant la dernière marée révolutionnaire a jeté une nouvelle discorde sur les plages étrangères. A Londres, désunion. En Belgique, désunion. En Suisse, désunion. En Espagne, désunion. -

C'est maintenant pénible à voir que cette retraite pêle-mêle. C'est à qui blâmera l'autre. Ce ne sont que reproches et récriminations sur le passé. Vous ne voyez que le découragement et l'hésitation. Parlez de réforme, un corps sérieux et militant, on vous regarde avec des yeux ébahis et ils prennent la fuite. Les communistes reprochent aux Fouriéristes la perte de la République ; les Socialistes la reprochent aux Proudhonistes, et vice versâ.

Enfin, cher citoyen, en vous retraçant ces lignes, je me sens le cœur navré de douleur, en voyant que ce qui ferait notre force, manque. Car parmi les hommes qui voudraient nous guider, l'exemple de la désunion existe. Sans

l'union, pas de République. Sans l'union, pas de victoire. Aujourd'hui, il est encore possible de vaincre. Mais pour cela, il faut un Corps militaire, il faut des chefs et surtout il faut de la discipline. Le peuple a besoin d'être conduit au bonheur malgré lui. Il lui faut des preuves physiques du changement de gouvernement. Depuis trois ans, nous subissons le régime parlementaire. Il n'a produit que du dégoût et du mépris. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est du sang! C'est un exemple terrible! c'est une dictature ferme.

Croyez-moi, cher citoyen,

vous êtes depuis bien longtemps en prison,
et l'esprit du peuple est bien autre que
ce que vous pouvez le supposer. Il y a
de ces choses qu'il est indispensable de faire
et qu'il est dangereux de dire tout haut. Il
y a tel qui vous approuve tout bas et qui
vous blâme hautement. Ce n'est pas moi qui
vous parle dans ce moment. Car je crois que
vous m'avez assez compris plus haut pour
savoir mes façons de voir. Je puis vous as-
-surer que partout j'ai dit franchement
mes opinions. Aujourd'hui j'ai compris qu'a-
-vec le jésuite il fallait être jésuite. De
cette façon, vous arriverez à connaître leurs
plans et à les déjouer. Arrive la Révolution,

je suis de ceux qui croient la guillotine
comme une chose indispensable. Bref, il
faut briser l'obstacle qui nous empêche
d'avancer. Il faut que les traîtres subis-
-sent enfin leur châtiment.

Je suis Républicain - Révolution-
-naire; je n'appartiens à aucune école,
à aucun homme. Je crois, cher Citoyen Bf,
que cette lettre vous donne à peu près un
aperçu sur mes opinions politiques. Pour ce
qui est maintenant mon appréciation au
point de vue militaire sur les derniers événe-
-ments, je vous le dirai en deux mots: il
manquait un homme de cœur et de courage
- je dans le Midi de la France, et la victoire

était certain. Car les soldats, comme en

Février 48, attendraient qu'on s'emparât de

leurs armes. A Perpignan, le Gouvernement

tendrait les insurgés pour leur livrer la cita-

delle. Partout de l'hésitation et de la faiblesse.

Je suis vraiment malheureux.

Dans mes principes. Je voulais vous envoyer

le manifeste de Mazzini qui, je suis certain,

vous aurait plu, car il renferme vos idées révo-

lutionnaires. Mais il est impossible de le

retrouver. Je l'avais prêté à quelqu'un qui

l'a égaré. L. Blanc et consorts ont déclaré

que Mazzini était un traître. J'ai donc,

au nom des transportés Depuis 48, approuvé

par ma signature, comme représentant l'opinion

révolutionnaire des transportés. Si j'avais pu

vous joindre cette Déclaration de Mazzini

Dans ma lettre, je vous aurais prié de vouloir

bien juger et de faire comme nous, afin

d'appuyer celui qui appelle aux armes tous les

braves pour établir la République sociale. A

la prochaine lettre, je vous dirai plus au net

notre position. Pour le moment, je me suis fixé

ici et pour cause. C'est donc toujours la

même adresse : — Fonda de Francia - Barce-

lone. — Je vous prie de me donner un

moyen pour correspondre avec vous, et soyez

persuadé que je me ferai toujours un devoir

et un plaisir de vous tenir au courant de

la situation politique, autant que mes faibles

moyens me le permettront. Surtout soyez indulgent, cher citoyen; car, comme vous le voyez, je n'ai ni le talent épistolaire, il me manque même le français. Du reste, je ne suis qu'un soldat de la Démocratie. Je vous écrirai régulièrement une lettre par mois, dans si vous le désirez. Je vous demande à mon tour une réponse franche. ne soyez pas re-
-traint, ne craignez pas de froisser mes opi-
-nions, je vous en prie. — Agréez, je vous prie, mon sincère amitié. Aug. M^is

---

Lettre de B.e — Barcelone avril 1852. — Monsieur, vous demandez dans votre dernière lettre au cit. M^is une appréciation

des derniers événements, que celui-ci me fait presqu'une obligation de vous donner à ce sujet, Général, à tort ou à raison, que mêlé moi-même aux faits de 4 8^bre, j'ai pu les juger mieux que lui. En politique, juger de près n'est pas toujours une condi-
-tion pour bien juger. Je crois même que le contraire arrive quelquefois, et ce serait pour moi une raison. Je ne puis émettre mon opinion dans le cas présent, si je n'avais autant la loisir de corriger par la froide réflexion de l'exil, ce que la chaleur de la lutte peut laisser de passionné dans le jugement du vaincu.

Comme appréciation générale

des faits, vous me paraissez avoir une opinion très-rapprochée de la vérité, quand vous dites que les soldats ont à se plaindre des chefs, et sans doute aussi les chefs des soldats. C'est dans l'une de ces deux alternatives qui résulte en effet des événements, tantôt d'une, tantôt d'autre, suivant qu'on les considère dans tel ou tel département. Mais ce serait peu de constater un fait, très-regrettable en lui-même, si l'on ne cherchait dans ses causes le moyen d'en prévenir le retour. Si ce n'est pas là ce que vous demandez, vous me paraissez demander bien peu; si c'est celui-même, la tâche est trop lourde, parce que j'ai la prétention, en

l'entreprenant, de reconnaître à mon opinion personnelle une autre valeur que celle du grain de sable dans l'édifice. Sous le bénéfice de ces réserves, j'indiquerai sommairement quelques observations, dont vous pourrez mieux que moi tirer les conséquences.

Dans les pays très-avancés, l'Hollande par exemple, le peuple ayant pris ses chefs dans les derniers rangs, non pas publiquement mais parce que, ils ont été en général ce qu'est l'homme trop ignorant pour avoir une conviction forte: lâches ou inhabiles. Dans les autres, l'éducation politique n'était pas encore arrivée à ce point où l'intelligence des vrais intérêts,

jointe à la conscience du devoir, dominé les instincts de conservation personnelle, les populations ont été sourdes aux appels réitérés des chefs, et l'exemple même, cette dernière ressource de la persuasion, n'a pas suffi à les ébranler. Voilà les deux faits qui dominent l'insurrection du 2 Dec, le premier, à ce que je crois, plus fréquent que le second.

Ce combat fini, si combat il y a eu, il a été, il est encore pénible de remarquer dans sa conduite des masses la conséquences de certaines causes. Dans cette sphère d'observations je trouve : l'indifférence, l'inertie, la mort politique, tous les signes d'un matérialisme grossier : ouvre

des propagandistes qui se sont efforcés dans ces derniers temps de réduire l'idée sociale aux proportions du bien-être physique : pain et richesses. Qui, mieux qu'eux, comprenait, pouvait réaliser ce programme ? En dehors de tout cela, il y a quelques vérités fort tristes, mais pas moins vraies, trois ans de République, trois ans de misère pour le peuple. Les républicains instruits, conscients et clairvoyants, savent à qui rapporter les causes de cette misère, à qui la faute et à qui le crime. Mais les masses ignorantes comprennent les résultats et ne vont pas au delà.

Ajoutez l'antipathie profonde que l'Assemblée législative avait

inspiré, le dégoût, plus général qu'on ne croit peut-être, plus profond qu'on ne voudrait le dire des régimes parlementaires comme conséquence de cette antipathie; la loi du 31 Mai et le projet que le gouvernement du pouvoir doit se lire de tous ces faits; et vous conviendrez mieux comment une grande partie du peuple a vu, sans s'émouvoir, les tombeaux d'une Constitution pollués, dans les mains qui lui montrait le vote rétabli, et l'Assemblée dissoute.

Le manifeste de Mazzini, que M.d vous envoie, éclaire beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, un autre côté de la question: l'influence désorganisatrice et dissolvante des chefs d'école

et le défaut d'union du parti, sont ils sont surtout responsables dans notre défaite. L'enseignement qui résulte pour moi de tout ceci, c'est l'idée que j'ai été heureux de trouver dans la ville de votre conférence Rouge: union et action énergique et homogène vers un but unique et sous un unique drapeau. Hors de ces idées et de ces sentiments, je considère un Républicain comme plus nuisible qu'un réactionnaire. Dieu veuille que le parti tout entier entende la voix de Mazzini, s'y rallie autour de lui. Je ne vois guère d'avenir ailleurs.

Salut et Fraternité. D. R. m.

Lettre d'Alfonse. — Castres, 20 7bre 1852.

L'ami Pilrou aura sans doute, mon cher B, communiqué ma lettre du mois de Juillet, contenant mes impressions de voyage. Je vous écris aujourd'hui directement: car je n'oublie jamais mes promesses, et je tiens, tant qu'il y a encore à temps, à utiliser la présence de Mme D. A ce propos, elle et son mari ont-ils rempli les engagements qu'ils avaient pris vis-à-vis de moi à votre égard? Pour mon compte, je leur ai tenu parole, et je viens de leur faire passer 80 fr, pour subvenir aux frais de leur voyage. A leur départ, comment la correspondance vous parviendra-t-elle à l'avenir? Cela est-il réglé? Dites-moi où

de fous.

Dès mon arrivée à Castres, le commissaire de police vint me retirer mon passeport, et me dire qu'il ne pourrait m'en laisser pour aucune destination, sans en avoir obtenu l'autorisation préalable du préfet. Comme vous le voyez, je suis ainsi soumis à une sorte d'internement. Je serais d'ailleurs surveillé de très-près, traqué par une bande d'agents salariés ou secrets qui ne me perdent jamais un seul instant de vue. Je me masque souvent d'un à la compagnie où je passe à peu près tout mon temps.

Voilà, Mon cher Ad, pour ce qui me concerne personnellement. Main-

tenant, je vais vous dire, en quelques mots, comment j'ai apprécié l'opinion publique sur les événements du 2 déc^bre et sur les conséquences. J'ai eu à cet égard beaucoup de monde des diverses classes, notamment beaucoup d'ouvriers et de paysans. S'il faut juger des autres par les ouvriers et les paysans du Cher, la révolution sera longtemps encore à se faire. Chez les uns ni les autres, il n'y a aucune instruction, aucune idée arrêtée. Ils ont généralement la conviction que n'importe sous quel régime ils seront toujours exploités. Foi donc de l'insouciance, là de l'abattement, et partout cette terreur, dans un tel peuple, tout peut être osé et

exécuté impunément.

Les autres classes, haute et moyenne bourgeoisie, disent sourdement que le régime actuel ne peut pas durer, mais veulent que la République ne lui succède pas et que nous passerons peut-être par Henri V pour arriver à Joinville. Elles se font un fantôme du socialisme, et sous cette prétexte paisibles de Bonaparte, elles applaudissent son Coup d'Etat comme ayant sauvé la France du pillage et de l'égorgement. Voilà, Mon cher Ed, le résumé de ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles. C'est désespérant. Les révolutionnaires du Cher sont peu nombreux, et

la plupart sans énergie. N'en doit-on rien
de tout cela ?

Lettre de de Flotte, Février 1850. —

Mon cher Auguste, je n'ai rien à vous dire
de la douleur, de l'indignation que m'a
fait éprouver l'arrêt qui vous a frappé.
Vous voilà donc destiné à recommencer sous
la République cette vie de souffrances que la
monarchie vous avait faite ? J'espère avoir
une part dans votre affection ; quoique vous
vous soyons peu vus, c'était, cher, dans des
moments difficiles, où l'on vivait vite, et
je vous ai assez connu pour vous aimer
de tout mon cœur et prendre une part person-

-nelle à toutes vos épreuves. nous sommes unis, cher, par une foi, par une espérance communes, et c'est d'elles seules que nous pouvons tirer quelque force et quelque douceur dans les luttes et les misères de la vie. De même qu'en songeant à vous, nous sentons un légitime orgueil, presqu'une sainte joie de posséder des martyrs tels que vous, de même au milieu de vos souffrances, cela vous doit être un appui de songer quelquefois aux cœurs dévoués qui sont tout à vous, à ceux qui sont résolus à poursuivre en tous lieux, en tous temps, l'œuvre à laquelle vous avez voué votre vie.

Il est encore une autre considération, chez celle-là, c'est la mienne que je suis heureux de pouvoir vous la donner. C'est celle qui naît des progrès réels accomplis par notre cause. Tout marche, chez et tous marchent bien, les idées et les hommes. Il se produit dans la société entière un grand mouvement. D'une part, l'unité se fait peu à peu dans les doctrines, parmi les hommes de pensée qui, quoiqu'il arrive, seront nécessairement tôt ou tard les directeurs de l'action révolutionnaire.

Entretemps, la propagande fait des merveilles, et le nombre des créations va toujours grandissant. Mais il

ne faut pas perdre de vue que cette double action agit dans des milieux parfaitement distincts. La propagande est multiple, s'adresse à tous les esprits, prend toutes les formes, et nous assistons à ce singulier spectacle de voir toutes les formules révolutionnaires qui se sont succédé, se vivifier au contact d'une opposition qui se croit unique, qui en apparence n'a qu'un drapeau et dans laquelle on peut retrouver actuellement unies, si l'on passe des hommes les plus intelligents à ceux qui le sont le moins, toutes les nuances de l'Esprit de la Révolution, depuis celle d'hier jusqu'à celle du passé.

C'est là une situation pitoyable et qui nous prépare pour l'avenir des luttes, non seulement au dehors, mais dans le sein du parti lui-même. Ainsi tandis qu'une idée philosophique vraie de l'organisation qui doit remplacer l'état actuel, s'élabore lentement et se construit chaque jour, les ouvriers des villes offrent encore à des sectes socialistes fausses et restreintes, et les paysans en sont au partage des terres comme droit, à l'égalité comme doctrine.

Si l'on tient compte du sentiment de haine et de réaction qui va toujours en grandissant, en passant des socialistes vrais au peuple des villes, et de celui-ci dans les campagnes, il est évident que nous marchons à une guerre sombre et terrible, et que nous paierons probablement, cher, de notre vie les tentatives que nous ferons pour l'éviter. Ce sera là une chose étrange, elle nous paraît inévitable. J'avais espéré, chez, achever la révolution sous l'aide des paysans et des populations les plus ignorantes. Mais des calomnies, la réaction les a amenées contre nous. Il nous a fallu, par la vérité, détourner la haine qu'entièrement leurs sauf-propres. Cette haine se retourne contre nos ennemis. Est-ce notre faute?

Est-ce nous qui, les premiers, les avons appelés dans la lutte? La réaction soit le contraire. Elle paiera chez sa faute

payées, il est évident que nous marchons à une guerre sombre et terrible, et que nous paierons probablement, chez, de notre vie les tentatives que nous ferons pour l'éviter. Ce sera là une chose étrange, elle nous paraît inévitable. J'avais espéré, chez, achever la révolution sous l'aide des paysans et des populations les plus ignorantes. Mais des calomnies, la réaction les a amenées contre nous. Il nous a fallu, par la vérité, détourner la haine qu'entièrement leurs sauf-propres. Cette haine se retourne contre nos ennemis. Est-ce notre faute?

Est-ce nous qui, les premiers, les avons appelés dans la lutte? La réaction soit le contraire. Elle paiera chez sa faute

Ceci m'amène, chers, à vous parler de ce qui fait en ce moment notre force et leur faiblesse. Ils sont placés entre la liberté de conscience qui permet de tout discuter, de tout juger, et..... le suffrage universel. C'est une tenaille qui se referme de minute en minute. Le pays tient à ces deux principes. Par une inconséquence bizarre, ils y tiennent eux-mêmes. En même temps, ils repoussent toutes les déductions, si bien qu'à chacun de leurs actes, au même temps qu'ils proclament le suffrage universel et la liberté de conscience, la liberté de conscience les condamne, le suffrage universel les abandonne.

C'est là une situation violente et bizarre, d'où ils ne peuvent sortir que

par un coup d'état. Ils commencent à le sentir, et nous pouvons nous attendre tôt ou tard à les voir attaquer ces deux principes, je veux dire, à les attaquer ouvertement, pour devoir les attendre là. Ce sera leur dernier jour. S'ils n'osent pas, ils tomberont tout de même, misérablement, inévitablement, sans pouvoir même se défendre.

Les répulsions qu'ils excitent, l'impossibilité d'agir dans laquelle ils se trouvent, le mépris dans lequel ils commencent à tomber, viennent de nous permettre une tentative. C'est la composition que vous devez connaître de la liste du comité démocrate-socialiste : moi, Vidal, Carnot.

On a voulu profiter de l'état des choses pour créer [illegible] un parti nouveau, une majorité peut-être, en opposition flagrante avec l'Assemblée. La liste se définit ainsi : protestation contre la loi d'enseignement, Carnot ; contre la liste anti-socialiste 9e Charles, Vidal ; contre les lois exceptionnelles, de Flotte. J'ai pensé qu'indépendamment de l'utilité actuelle d'un semblable ralliement qui maintenait parfaitement intacte la question de principe, il pourrait nous être d'une véritable nécessité, en vue de l'avenir. —

Jaurès a laissé des haines tellement vivaces qu'il est nécessaire de faire beaucoup pour les éteindre. Autrement,

chez, nous serions presqu'immobilisés par des souvenirs rétroactifs. D'ailleurs je pense que le mouvement ne nous vient de l'extérieur. L'Europe se marche sur les Français. Avant deux mois, un grand cri va s'élever dans tous les départements-frontières et se répercuter jusqu'aux Pyrénées en 92. Nous devons songer à détruire tout ce qui peut ressembler à des haines anciennes. Les événements en produiront malgré nous d'assez vives, de trop vives même).

Cher, adieu, je vous écris à la hâte, et chaque minute, je suis forcé de quitter la plume pour m'occuper de cette élection. On m'attend à une réunion de journa-

il y a longtemps, et que je pensais mettre à
exécution, aussitôt après le départ de mes fils
aînés pour Buenos-Ayres. Mille circons-
tances m'en ont empêchée, et enfin une der-
nière tout à fait indépendante de ma vo-
lonté, m'a privée du plaisir de t'aller
embrasser. Mais ce voyage n'est que différé
pour moi. Je ne quitterai pas l'Europe
sans aller te voir et te dire combien je t'ai-
me. J'ai vu ton fils et j'ai pleuré. Il est
bien, travailleur et plein de raison. Tu
dois être content comme père. Maman te
parlera de tous les détails de famille qu'elle
connaît et qui seraient trop longs à dire
dans une lettre volante. Bientôt si je désire ton

liste, et il me faut vous quitter. Adieu,
cher, et bientôt nous nous reverrons, je l'es-
père. Avant fin du mois, je tâcherai de
vous envoyer quelque chose de net sur la
situation. C'est, je crois, ce qui peut vous
être le plus nécessaire aujourd'hui. Tâchez
d'agir sur les amis. Pas de sociétés secrètes
maintenant, pas de conciliabules. Nous allons
gouverner. Il faut perdre les habitudes de la
lutte, et prendre celles du calme et de la
force. Adieu, Salut et fraternité. P. de Flotte.

Lettre d'Ukraine, 30 7bre 1848. —

Mon cher Auguste, ma mère, plus heureuse
que moi, le verra. Je devrais aller le voir
avec elle. C'était un projet que j'avais formé

bonheur. Il me reste à l'espérer pour l'avenir, si toutefois, quand la jeunesse est partie, la vie vaut la peine qu'on s'en occupe.

Adieu, mon cher frère, je t'embrasse avec la même tendresse que celle qui unissait nos jeunes années, et le dis : à bientôt. Ta sœur, Ebranie.

Réponse à Ebranie — 23 8bre 1853. Maman m'a remis ta lettre. J'ignorais complètement ta présence à Paris; il est vrai que nous sommes ici au bout du monde, ou plutôt que nous ne sommes plus de ce monde. — J'ai suivi, avec un certain intérêt les dernières aventures et la chûte de Rosas que tu croyais éternel et qui a cependant fini,

comme Lamarque et Urquiza et d'autres encore. Les puissances de ce siècle sont éphémères. — Je trouve fort judicieux ton amendement aux souhaits de bonheur que tu m'adresses; du fond de bonheur, mon visage est tourné vers le passé, nous nous l'avenir qui n'a plus d'autres promesses pour moi que celle d'une tombe. Mais j'ai l'habitude d'accepter philosophiquement toutes les perspectives. — J'ai appris le départ successif pour Buenos-Ayres de plusieurs membres de la famille, tes deux fils compris. Ils sont jeunes. La roue de la fortune tourne rapidement aujourd'hui. Que les chances leur soient heureuses! Quant à nous,

notre destinée était de vivre dans une époque de transition, toujours un pied sur la branche, et nous appartenir ni au monde du passé, ni à celui de l'avenir. C'est une vie pleine de fatigue, de tristesse et d'amertume, celle des Hébreux dans le désert, entre l'Egypte et la terre promise. — adieu, bonne santé, paix et contentement.

Lettre d'Alphonse Esquiros. 15 juin 1849. — Mon cher ami, la situation est déplorable. La Montagne s'est suicidée dans son impuissance et dans le ridicule. C'est une défaite sans combat. Nous supportons malheureusement les conséquences de

cette étourderie lamentable. J'horreste plus sur la scène que la monarchie et le socialisme, mais le socialisme réduit à des proportions humiliantes. Ce qui nous perd, c'est une mêlée de vérâme Paturat à la recherche d'une position politique et sociale. Ces malheureux s'abattent sur l'esprit public, comme les sauterelles d'Egypte sur les moissons. C'est une plaie. D'un autre côté, le peuple est lâche, défait, démoralisé. Depuis les événements de Juin, il ne croit plus en lui. Le découragement se traduit par de l'indifférence, le laisser faire, il laisse aller. Il n'y a plus de conscience nationale. L'armée blâmait hautement la conduite du ministère dans les

affaires d'Italie, mais elle me va bien mal
_ me le temple. Quels remèdes à des maux
si graves, à une décomposition si évidente
des principes et des hommes? Il y en a sans
doute, mais je ne les vois pas. — Tout ce qui
travaille à Paris dans le parti démocrati_
_que, depuis un an, n'a rien fait ou a
fait du mal. Je ne trouve partout que la
trace de personnalités intrigantes et médiocres.
Ce dernier événement a au moins nettoyé la
place. C'est le seul service qu'il nous ait
rendu à travers beaucoup de maux. Les
pensées de plusieurs se sont démasquées.
Ledru-Rollin s'est perdu dans son ambition, et
dans ses projets insensés. C'est un homme jugé.

tout ce que nous pouvons espérer, c'est que
l'assemblée Législative, lassée d'elle-même,
se divise en trois drapeaux. Le Royalisme
se démembrera, quand ses trois corps d'armée ne
seront plus réunis par un lien bien fort
et bien puissant jusqu'ici, la haine de la
Révolution. Espérons donc et attendons.
N'oubliez pas vos notes, je vous compte. —
A vous de cœur, Alphonse.

Lettre d'Alphonse Esquiros. — 18 juin
1849. — Mon cher ami, le secret de l'insur_
_rection du peuple est un mystère pour
tous. J'ai vu des ouvriers expliquer ainsi
leur absence: « nous nous sommes fait appel à la
« montagne dans les événements de juin 1848;

« la Montagne n'est pas si nul. Aujourd'hui,
« la Montagne nous appelle dans des intentions
« personnelles ; nous n'étions pas. » — Jamais,
comme vous dites, mouvement ne fut déterminé,
par une pareille masse d'influences. Mais ce sont
des influences auxquelles le peuple n'accorde pas
une confiance personnelle très-grande. Ensuite,
la Convention est une chose trop abstraite,
trop artificielle, trop visiblement incomplète
et absurde, pour qu'on puisse soulever la
classe ouvrière avec un pareil mot d'ordre.
L'armée n'est ni bonne, ni mauvaise. Elle
cherche où est la force. Un instant elle a cru
que la force était du côté de la Démocratie.
Aujourd'hui qu'elle voit le contraire, elle se rallie
du parti vaincu. Je juge la situation mauvaise, mais

mais perdue. Les nuances intermédiaires se devenant,
c'est toujours cela de conquis. Le socialisme peut
décliner, l'humiliation de la dernière défaite,
toute la question serait d'avoir des hommes ca-
pables, sur deux autres nommer à l'Assem-
blée nationale, qui tiendrait l'opinion publique
en suspens aux doctrines de l'avenir. C'est
aujourd'hui, je crois, le seul moyen de réagir
sur l'indifférence des masses, et de déjouer
les intrigues des coteries. Le parti socialiste ne
succombera pas sous les attaques de ses enne-
mis. Il succombe sous l'amour-propre vulgaire
de ses adhérents. — Je vous serre fraternellement
la main. Alph.

Bibliothèque nationale
RSS

Lettre de Gab. Vicaire, 1er Avril 1850.

Monsieur, permettez-moi d'avoir recours à votre extrême obligeance pour obtenir l'adresse à l'étranger, depuis le 2me Dr. Colfavru, ancien représentant de l'Rône. M. Loire, avec qui j'aurais besoin de communiquer. —

J'ose espérer, Monsieur, que renseigné au sujet à cet égard, vous voudrez bien m'honorer d'une réponse, le plus tôt qu'il vous sera possible, afin de faire cesser mon incertitude. — J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très reconnaissant et respectueux serviteur — Gab Vicaire, Rue de Sèvres, 15.

Lettre de Vidil — Londres, 19 juillet 1850.

Mr., je vais m'engager de vous distraire dans votre tombeau vivant, en complétant autant que je pourrai, les renseignements de Bs. sur la situation de l'émigration à Londres. Si vous est très dévoué, j'en suis convaincu, mais il est très paresseux. Aussi m'a-t-il chargé de compléter sa lettre par la plus longue épître possible, sur ce qui se passe ici.

Vous demandez si nous sommes nombreux dans notre misère et vous supposez que la presque totalité des réfugiés suit la bannière de l'ancien Gouvernt Provisre. Il n'en est heureusement rien. Ce qui est la Société des proscrits Démocrates-Socialistes, est essentiellement communiste. La frac-

-tion la plus énergique, vous contredit, se dit et est un fait Blanquiste. Deux membres en sont partis, Watripon et Ménard. Il est bien entendu qu'en disant Blanquistes, on spécifie nos idées révolutionnaires, et notre conduite depuis le 24 février.

Voilà, je crois, l'idée exacte de notre société, de laquelle a dû nécessairement s'éloigner toute l'aristocratie du parti.

L. Blanc et Landolphe, aussi communistes, se sont retirés d'avec nous, pour des faits d'amour propre et des questions personnelles, disent-ils. Mais il est à craindre qu'il n'en soit autrement, et qu'ils n'aient voulu ne pas faire scission complète avec les grands princes de la Démocratie, et avec la Montagne de Paris,

delaquelle le dernier reçoit un subside, comme ancien représentant.

Ledru-Rollin, Martin-Bernard, Martin que vous ne connaissez pas, j'croi et je vous en fait mon compliment, un vrai mopse-à-rien qui oublie tout origine comme travailleur (ce ouvrier tailleur, plus tard sergent au 48e) et comme représentant oublie qu'il a nommé, Ribeyrolles, qui suit le Grand révolutionnaire, comme Ledru s'appelle lui-même, afin qu'on le sache; Delescluze, aide de camp véritable du grand homme qui vient, dans leur Journal mensuel, intitulé le Proscrit, d'insulter le Prolétariat et le Socialisme de la manière la plus dégoûtante. Les faits sont tellement graves que nous croyons, quoiqu'il

arrive, de notre honneur de répondre.

Car jamais on n'a osé traiter des hommes que l'on a trahis, de lâches, et de ultagistes, enfin d'hommes qui déshonorent la Révolution, qui l'a déshonoré cette Révolution, ce n'est eux?

Je continue mes remarques. Il y a aussi ici St. Arago, Heitzman, représentant du Calvados, ouvrier-mécanicien, Carpidière, seul de son parti. Je n'en dis rien, vous en savez assez. Il est possible que j'en oublie. Tous ces hommes se trouvaient parmi nous et nous ont abandonnés. Malgré cela, sans secours, sans ressources, nous avons fait face à tout, et nous avons prouvé l'existence. 5 à 6 proscrits par semaine qui ne pouvaient trouver de travail ici. Voilà un an passé que cela dure. Ils auraient voulu, par la misère, tuer la Société. Ils ne l'ont pu et ne le pourront pas.

Il y a bien encore un petit parti, placé entre nous et la Montagne. Ce parti est communiste, mais toujours bourgeois, et s'ils ne veulent plus de privilèges pour les autres, il est à craindre qu'ils n'en veuillent pour eux. Madier de Montjau jeune, Songeon, Pardigon, Berjeau, voilà de quoi se compose le parti.

Citoyen, il est à remarquer que ce qui se passe ici sur une certaine échelle d'hommes, se passe à Paris sur des milliers. La Démocratie est ici en petit ce qu'elle est en grand ailleurs, des mêmes dans ce moment-ci. Ce qui se passe à Londres parmi les réfugiés est exactement de même chose en Suisse et en Belgique. On disait qu'il y a eu un mot d'ordre. La Fraternité et l'Egalité ne sont que des mots. Les Blancs n'en veulent pas plus que les Montagnards. Loin d'offrir dans l'avenir quelque chose d'inquiétant, je considère tout cela comme très-heureux. Car les prolétaires de Londres comme de Paris, en relations continuelles par des allées et venues et

des lettres, tous étant parlés, les uns du comité Socialiste, les autres des comités de secours, s'écrivent et se racontent ce qui se passe, et s'habituent à oublier des hommes sur lesquels ils ne peuvent plus compter dans l'avenir. Du reste, nous ne le cachons pas, nous avons tous travaillé et nous travaillons encore dans ce sens.

A Paris, on est sur ce point, l'un sait avis: les intrigants et les vaniteux qui se disent révolutionnaires n'osent pas sérieusement aller à l'Hôtel-de-Ville; s'ils y entraient, ils pourraient bien ne pas en sortir, nos renseignements et nos correspondances sont unanimes: à Paris, on veut plus d'individualités. Le peuple, cette fois,

se gouvernera lui-même, est se méfiera des exploiteurs de révolution, dont Londres compte quelques membres. notre intérêt d'ailleurs dans l'avenir convient peut-être à vos Messieurs d'ici. Aujd nous haïssent-ils cordialement, et s'arrachent-ils les cheveux devant un passé qu'ils ont gâché par leur lâcheté ou leur trahison. nous sommes pour eux des Hébertistes, eux, disent-ils, sont des Montagnards-Jacobins-

Vous m'excuserez, citoyen, d'être un peu diffus. Mais la tête remplie de faits que je désirerais porter à votre connaissance et pressé par le temps, ma lettre sera peu claire. J'espère une autre fois être plus précis. Pour cette fois, contentez-vous

du langage de la vérité. Je ferai des phrases une autre fois. Je vous prie de vous soumettre un petit travail que nous avons fait ici. Vous le recevrez par la première occasion. Ce travail contient ce que le peuple doit faire par le lendemain d'une Révolution. Le jour même de la victoire, il sera affiché dans tout Paris. mais notre intention d'ici là est d'en faire imprimer des fragments de petits manuels populaires que nous ferons répandre gratis dans tous les ateliers de Paris. L'impression sera faite ici. Ce livre déplaira à nos Montagnards qui nous appellent des hommes de Désordre, tant cela, parceque chaque fois que nous avons fait

célèbres se groupe sur leur compte, nous
l'avons fait.

L. Blanc, Ledru-Rollin, Martin Be-
-nard, etc. etc. parlent Droits aux mots, mais
nous ne pouvons pas dans ce jeu-là.
Ils veulent un jour s'abriter derrière sa popula-
-rité. C'est tout ce qu'ils en veulent faire.
Aussi jouent-ils ici vous rôle fort avancé.
Temps perdu. Le peuple veut des actes aujourd'hui.
En deux mots, il lui faut une révolution sans
phrases. L'individualisme doit tomber avec
les premières barricades. S'il ne tombait pas,
s'il fallait encore subir des influences mon-
-songères et incapables, nous sommes décidés
à reprendre les armes immédiatement, et à cause

-cer dans une dernière lutte avec la Bourgeoi-
-sie à l'affranchissement du prolétariat, affran-
-chissement qui du reste ne pourra s'obtenir que
avec une dernière défaite, mais victorieuse
cette fois. Nous saurons prendre nos précautions.
C'est donc particulièrement à cette bataille qu'il
faudra nous préparer, le lendemain de la
Révolution. Car, quoiqu'il arrive, la Bour-
-geoisie ne sera pas écrasée du premier coup.
Se fera-t-elle un jour qu'elle cède.

- Vous demandez ce que fait la
Montagne ici depuis un an. Elle vient, com-
-me je vous l'ai dit plus haut, d'accoucher
d'un journal mensuel, le Proscrit, dans lequel
après avoir dit à ses collègues représentants

établirons le peuple sur leurs comptes, nous
l'avons fait.

« Blanc, républicain, Martin-Bernard, etc. etc. parlent Barbès aux mes, nous
nous ne demeurons pas dans ce gadoue-là.
Ils veulent que j'aille établir derrière sa popula-
rité. » C'est tout ce qu'ils en veulent faire.

Ainsi jouent-ils ici leur rôle, leur avenir,
temps perdu. Le peuple veut des actes aujourd'hui.
En deux mots, il lui faut une révolution sans
phrases. L'individualisme doit tomber avec
les premières barricades. S'il ne tombait pas,
s'il fallait encore subir des influences mes-
quines et incapables, nous sommes décidés
à reprendre les armes immédiatement, et à com-

-cer dans une dernière lutte avec la Bourgeoi-
-sie à l'affranchissement du prolétariat, affran-
-chissement qui du reste ne pourra s'établir que
avec cet dernière et 48 juin, mais victorieux
cette fois. Nous saurons prendre nos précautions.
C'est dans particulièrement à cette bataille qu'il
faudra nous préparer, le lendemain de la
Révolution. Car, quoiqu'il arrive, la Bour-
-geoisie ne sera pas écrasée du premier coup.
Il faudra la tuer jour qu'elle cède.

Vous demandez ce que fait la
Montagne ici depuis un an. Elle vient, com-
-me je vous l'ai dit plus haut, d'accoucher
d'un journal mensuel, le Proscrit, dans lequel
après avoir dit à ses collègues représentants

qu'ils étaient des lâches ou des traîtres,
épithète, que je ne me mullement, elle a eu
aussi accuser le peuple de lâcheté. Elle lui
fait des reproches sur sa conduite depuis
Février. Juges, citoyen, s'il n'y a pas de
quoi devenir fou, devant des hommes qui,
par leur incapacité, leur lâcheté, enfin je
ne sais quelle épithète leur donner, ont perdu
la Révolution que le peuple leur avait con-
fiée, venir le traiter et l'insulter de la ma-
nière la plus dégoûtante. Jamais on n'aura
eu tant d'audace. Nous allons leur répondre;
c'est notre devoir. L'honneur du peuple y est
engagé.

Ils oublient donc, ces hommes perfides,

que leur conduite est percée à jour, qu'il n'y
a plus rien à nous cacher, et que ce n'est
pas avec de l'arrogance et en l'insultant
que le peuple pardonnera leur faute. Oui,
comme vous le dites, depuis un an ils attendaient
qu'on préparât leur fauteuil à l'Hôtel-de-
Ville et qu'une Révolution parlementaire
les rappelât au pouvoir. Du socialisme, ils
n'en veulent pas; ils l'attaquent directement.
Les citoyistes déshonorent la Révolution de
mille manières de gentillesses pareilles. Ne
suivez plus vos leaders et suivez-nous!
Voilà la conclusion.

S'il y avait un Dieu, je
le prierais de sauver la France de ces gens

qu'ils sont bons qu'à entraîner des pipes et insulter ceux auxquels ils ne peuvent répondre. Du reste, ils ne sont pas dangereux. Ils n'ont ni courage, ni initiative. Ils reprennent encore aujourd'hui. Car, c'est quand le coup est fait, quand il est trop tard, quand la loi électorale est votée, qu'ils appellent aux armes. Toujours les mêmes : bons à rien!

Je vous quitte, citoyen; usez du courage à supporter vos ennuis domestiques. Nous n'en avons pas pour longtemps, et nous l'espérons, le peuple reconnaîtra les siens, et s'il ne veut pas être libre, nous l'y forcerons à coups de baïonnette. Je vous serre la main fraternellement. — Vidil, ex-capitaine

au 9e hussards.

P. S. Vous êtes étonné, dites-vous, d'avoir tant d'ennui. Je ne vois rien là que de très-ordinaire. La vérité ne fait pas tant un tort à la lumière est arrivé pour beaucoup. Le nombre ne peut que s'accroître. Ayez donc plus de confiance et ne doutez pas tant de l'espèce humaine.

Le commentaire de la loi de déportation est à Doullens. C'est Doullens qui en a dicté les articles. Pourtant Hina, Ourchat fourneyron, taureau du Palais chronique — Dent pour dent! œil pour œil! La bible, seul livre qu'on nous laisse, a son utilité et ses enseignements. Le nouveau

testament ordonne de tendre l'autre joue.

36 joues ne suffiraient pas à la discrétion de nos adversaires. Les joues mangueraient avant les soufflets. — La doctrine qui combat par l'é-pée, doit périr par l'épée. Les idiots seuls se battent avec des sabres de bois et des pistolets de paille, contre des sabres d'acier et des pistolets d'argent.

---

on se figure que les armées ar-rêt ne vont choisir leurs favoris que dans les bras de la victoire, et d'où ne craint pour la liberté que les fils de la gloire et du génie, les Napoléon, les Césars... On oublie Vitellius, que la soldatesque est allé ramasser sous la table, pour le hisser sur le pavois impérial! —

Avril 1851. — A propos des clameurs contre l'Avis au Peuple, qui retentissent dans toute la Presse.

Oui, les journaux ont raison. Ce langage de l'Avis au peuple, c'est le langage d'avant le 15 Mai. Ce sont les redites du Club Blanqui, les bri--bes de ses discours; et le bourdonnement que soulève cette simple réapparition des idées d'alors, montre tout l'espace dont la Révolution a reculé. Ce sont ces idées qui avaient ameuté toutes les menaces de la réaction depuis Henri V jusqu'à L. Blanc, ce sont ces idées que l'on poursuivait par la calomnie, par les voies de fait, par les

cris de mort, et qui provoquaient les colères du Gouvern.t Provis.re, ses intrigues de police, ses mandats d'arrêt. Elles ont tue. combé alors, et avec elles la Démocratie. Leur défaite a ouvert la brèche au flot de la Réaction qui monte encore, qui monte toujours.

Combien de fois, dans les rangs populaires, on s'est écrié: "Blanqui avait raison!" Que d'hommes, convertis par les enseignements de l'expérience, ont reporté leurs souvenirs sur cette justesse de prévision, sur ce don de seconde vue qui l'avait en quelque sorte illuminé au milieu de l'aveuglement universel! On a répété souvent:

"Il l'avait bien dit!" et ce désappointement tardif, cette expression de regret et de repentir, était une réhabilitation, une amende honorable.

Mais voici que le prophète reprend la parole! — Est-ce pour montrer des horizons inconnus, pour révéler un monde nouveau? Non! c'est pour ressaisir les fils de ses factions, de son club, tous les journaux le disent. A la veille, peut-être des mêmes désespérations, il vient répéter ses avertissements aux périls qui menacent de nouveau identiques il oppose son cri d'alarmes: "Prolétaires! Garde à vous!" — Et aussitôt du sein des mêmes factions s'élève le vieux concert d'anathèmes qui dévoue sa tête aux fureurs.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
LSS

Il vont donc recommencer 48!

Il n'y a donc rien de changé dans les intentions ni dans les actes! Il n'y a que des programmes c'est-à-dire des mensonges de plus! Une nouvelle mystification, préface d'une nouvelle apostasie! Ceux qui répètent ici le lâche sanglot populaire toutes imprécations de 48, ceux-là préparent une réédition des premières trompés, et à l'instant ils retrouvent leurs vieux complices dans les intrigues de toutes les couleurs, même dupe ordinaire dans ce peuple toujours bafoué, mais toujours crédule, parce qu'il est toujours ignorant et malheureux. La coalition de l'ordre ne se lève comme un seul homme. Allons nous revoir les scènes d'après Février?

Non! non! répondent en chœur les fripons et les dupes. La leçon a porté ses fruits. Le peuple voit clair. Il a maintenant des formules, des programmes, pharmacies des prochaines tempêtes, leurs sauveurs qui le conduiront au port. Dites plutôt: nouveaux fallots, leurs perditions, qui vont le projetter sur les écueils!

Des programmes! Parlons-en! un peu de ces recettes, de ces panacées qui s'étalent dans les colonnes de la presse, grande et petite! Parlons un peu du gouvernement du peuple par le peuple, et de toutes ces billevesées, de ces balivernes, sautasias de la parade, que le pauvre travailleur

prend au sérieux, et doit les acteurs jouer-
-ront de rire dans la coulisse. A l'indifférence
et au dédain que rencontrent ces beaux
chefs d'œuvre chez nos seigneurs et maîtres,
si jaloux de leurs privilèges, si ombrageux
pour leur Domination, comment le prolétaire
ne voit-il pas que ces prétendus Evangiles ne
sont que des prospectus de Charlatans?

Des Programmes! N'a-t-on
vite oublié ceux de M.M. Ledru-Rollin et
Blanc avant Février? Est-ce que dans les
banquets de Lille, Dijon, Châlons, etc.
ces tribuns n'avaient pas formulé le code
magnifique de l'Egalité que devait inau-
-gurer le lendemain de la Révolution? Que

sont devenus ces solennels engagements? Ceux
qui les avaient pris à la face du monde,
ont été les maîtres pourtant. Oui! Mais qui
donc ignore la comédie des programmes?
Qu'montrait à l'Hôtel de Ville ou les gîtes
au coin de la borne, ou l'on dort comme
de paillassons pour ployer ses pieds battés,
et le jour où l'on redescend les escaliers, la
batte aux Royalistes au derrière, ou remonte
dans le ruisseau ces lambeaux souillés, ou
les déplie, ou les retape, ou les rajuste,
et on les promène à grand orchestre devant
la foule ébaubie. Qu'importe à la Réaction?
Elle connait trop la valeur de ces chiffons
de papiers pour en prendre souci. Elle sait

d'où ils viennent et où ils retourneront
à un moment donné. Vous laissez tran-
-quillement les saltimbanques en face de la
-ge sur les champs de foire sans la
mystification des badauds.

Mais qu'un homme sincère,
laissant là ce mirage fantastique de
programmes, ces brouillards du royaume
d'Utopie, sorte du Roman pour rentrer dans
la Réalité, qu'il prononce une parole
sérieuse et pratique: « désarmons la Bourgeoi-
-sie, armons le peuple! » Oh! alors l'indigné
Terreur s'évanouit, un hurlement de fureur
retentit d'un bout de la France à l'autre,
On crie au Sacrilège, au parricide: à l'hydro-

-phobie – On annonce, on déchaîne les colè-
-res sur les hommes, on les devoue aux dieux
infernaux, pour avoir épelé maladroitement
les premiers mots du vieux commun.

Eh! quoi, a-t-on oublié le
Drame de Juin! A-t-on oublié Paris fou de
la cave au grenier, Paris désarmé, bâil-
-lonné, garrotté, se tordant sous l'outrage
que lui avaient épargné les hordes étran-
-gères, maîtrisées de ses murs! Quoi! une
once de poudre, la poignée d'un sabre,
la crosse d'un pistolet, trouvés dans la
pauvre mansarde d'un ouvrier, l'envoient
pourrir au fond d'un cachot! et victorieux,
vous hésitez, vous reculez devant le désarme-
-ment d'une caste implacable qui ne

procède envers le peuple que fait l'extermination. Le prestige de sa langue, puissance vous impose, et le souvenir même de ses violences, assure son inviolabilité.

Allez! race d'esclaves, qui n'osez lever ni les yeux, ni la main sur vos tyrans! Rebelles d'un jour, prêts-tombés et prosternés, le lendemain! Restez accroupis dans votre misère et dans votre servitude! ne tentez pas de briser vos chaînes! Il vous faudrait les répondre de vos propres mains! ne faites plus de Révolutions, pour vous sauver du moins la honte d'un demande-dès pardon à genoux!!

Lettre à Lacombe. — Du Donjon de Vincennes, Samedi, 12 août 1848.

Je suis parfaitement de votre avis sur tous les points, et cependant je reste dans l'immobilité. Savez-vous pourquoi? Parce que je n'entrevois aucun moyen d'action de quelque puissance. Il faut, pour obtenir un bon effet, agir sur la généralité de la population, avoir un rayonnement immense; et vous n'ignorez pas que cela nous est interdit, que notre sphère d'activité est des plus étroites, notre horizon presqu'auss-si borné que les murailles de notre cachot. Supposez cette biographie faite et imprimée. Combien aura-t-elle de lecteurs? Quelques centaines tout au plus. Qui lui donnera

?

De la publicité ? Pas un seul journal. Pensez-vous qu'une telle œuvre modifie beaucoup l'état de l'opinion ?

Le Progrès entière me hait, parce qu'elle me craint. — Ces quelques lignes tombés de ma plume, ont inspiré à tous la jalousie, l'inquiétude, le peur. On a exagéré encore ce que je puis avoir d'intelligence, et l'idée outrée qu'on s'en forge, tourne à mon détriment. Ce n'est pas la première fois qu'un homme est victime de sa renommée. Vous connaissez le proverbe sur les médiocrités. Il n'y a de succès que pour elles. Chacun les aime, parceque personne ne les redoute. — C'est une vérité tout aussi certaine encore, qu'on ne réussit dans ce monde que par ses vices, qu'on périt par ses vertus. Toute vertu est haïe comme un reproche, comme un blâme indirect. Les vices d'autrui plaisent comme refuge, comme flatterie comparative. Il faut vous prendre le monde tel qu'il est.

Vous parlez de ma patience, de ma résignation, de mon désintéressement, d'autres ont parlé aussi de mon désintéressement, de mon mépris des autres. Croyez-vous que tout cela puisse se pardonner ? Ce sont là des crimes irrémissibles qui allument des haines implacables. Quelques âmes d'élite, pures et généreuses, se frayent d'elles-mêmes à l'estime qu'elles attire par similitude, et tout le reste devient ennemi mortel. C'est notre sort. Je regarde comme une conquête d'avoir fait aliéner et

unité avec quelques cœurs dévoués, capables de grande affection et de grands sacrifices. C'est une force que n'a pas tout le monde.

La situation est mauvaise, terrible, mais pas perdue. Ce ne peut pas durer indéfiniment, voilà la consolation et l'espoir. Je songe aux moyens d'agir sur les masses, et c'est là que je me brise. Plus de presse, plus de criées, plus de publicité. Comment se lier de là? Vous comptez sur l'on. La distance vous fait illusion. Croyez bien que la terreur et l'abattement y sont les mêmes qu'à Paris. N'avez-vous pas vu ce désarmement accompli dans le silence et dans la soumission? Il n'y avait pas eu de défaite cependant, et les canons, les munitions, les fusils, tout a été livré sans un mot, sans un geste. Là aussi les arrestations ont rempli les cachots.

Je reviens à votre projet. Quelle publicité pourrions-nous obtenir? Et les frais d'impression, les colporteurs, où les trouver? Qu'arrivera-t-il? nos ennemis lirons. Ils puiseront dans une lecture un redoublement de crainte, par conséquent de haine. Je serai plus que jamais un homme dangereux qu'il faut écraser à tout prix. Et le peuple ne lira pas; il ne pourra pas lire. Sur la simple étiquette, l'ouvrage sera saisi, l'édition confisquée en magasin. On ne fera pas de procès. Une fois les encombrements entérés, tout en restera là. Les poursuites iront s'enterrer au

groffe. Faut voir qui est content dire : Bravo!
Il y en a plein qu'il n'en faut pour rendre
tout possible au pouvoir contre nous. Nous
sommes hors la loi. Cet exil n'offre que des
dangers sans bénéfice.

Je ne compte pas cependant
garder ce ministère indéfini. Mais il faut
savoir choisir son temps. J'ai en tête quelques
idées. Mais je vous avoue franchement que
je suis sans ardeur et sans énergie, quand
il s'agit de ma cause personnelle. Elle
me répugne et m'ennuie. Rien de misérable
comme de parler de soi. Vous me direz : « Quand
c'est pour se défendre! » — Soit, mais c'est triste
et triste. Mes ennemis semblent m'avoir compris
instinctivement, quand ils ont choisi le terrain d'at-
taque. Ils ont mis pour drapeau de bataille
une question personnelle. D'autres s'animent
jusqu'à l'inflation sur un pareil sujet,
témoins Ledru-Rollin, L. Blanc, Caussidière.
Je reste froid et contraint. Le moi m'a toujours
paru odieux.

Je vous ai parlé d'élections
dans votre pays, d'après vos propres rensei-
gnements d'autrefois. Vous m'avez dit que
les prêtres n'avaient point d'influence
dans vos campagnes. Je le sais compte là-
dessus. Si les prêtres dominent, il n'y a rien
à faire. Tout pays sous l'influence du
clergé est un pays perdu, hostile, inabor-
dable. Quand les curés ne sont pas les
maîtres, il y a toujours tout espoir de
ramener les esprits, même de l'hostilité la
plus violente. Quand ils gouvernent, il n'y

a rien à tenter. Le clergé est l'ennemi capital de l'humanité et du progrès.

Quand à l'armée, vous y perdrez votre latin. Le soldat est brute, stupide. Il ne lira pas vos harangues. Il ne les connaîtra jamais. Du rang, les officiers les tirent d'un bout à l'autre, pour y aiguiser leur haine. Vous attaquez leur autocratie ; vous les verrez bondir dans leurs exterminets. — Voilà tout, je le répète, l'inaction définitive n'est pas plus dans mes intentions que dans les vôtres. Prenons seulement l'heure favorable. — Adieu.

Une religion qui tombe. — Derniers soupirs du paganisme aux fêtes de la mort d'Adonis à Antioche. Julien ramène

pour un jour les dieux expirants de la vieille Rome. Jamais l'autel des sacrifices n'avait reçu de tant de si nombreuses victimes. Jamais la foule ne s'était prêté avec plus d'entraînement et d'exaltation aux portes des temples. Jamais les dieux n'avaient vu réuni aux pieds de leurs statues d'aussi fervents multitudes. Partout les bandelettes, l'eau lustrale, les chants, les fleurs, les jeunes filles vêtues de blanc, les hécatombes, la pompe et la majesté des cérémonies. Puis aussi l'attendrissement et l'enthousiasme pour cette poétique et sainte religion des ancêtres.

..... Quelques mois plus tard, partout les temples croulaient sous

le malheur venger les proscrits. Ils
bouleverseront ces monuments du culte appréciant,
au milieu des débats de la foi, des imprécations,
de la haine et du mépris. Les gémissements
de leurs derniers défenseurs s'éteignaient dans
les nuits universelles. Et la postérité loin de
trouver une larme pour sa chûte, crachera encore
après 16 siècles sur l'opprobre avec l'insulte
sur ses débris.

Ainsi vont tomber vos autels,
vos idoles et vos prêtres, sanglantes dérisions
de l'Inquisition, et vous vous coucherez
pour dormir votre sommeil éternel, sur les
millions de cadavres, à la funèbre que vos
maîtres se sont préparé par une boucherie
de quinze siècles.

---

seul avec la vérité contre tout le monde,
même dans un grenier, c'est une douce et
consolante solitude.

Je ne suis pas Fouriériste; je
suis monogame et ne dîne qu'une fois par
jour. Que voulez-vous? Fourier me répugne
profondément. Ce n'est pas ma faute. Mais
je vous jure que je n'ai pas voulu jeter
de pierres dans ce plat à barbarisme. D'ailleurs
cela serait sans danger: on ne s'y promène
plus.

Lorsque l'idée de droit
n'est pas même née, lorsque un
peuple dans ses fers est dégradé à ce
point de ne pas avoir conscience de son abjec-

-lèon, la force règne en paix, légitime parcequ'elle est incontestée. Mais dès qu'une seule voix s'élève pour formuler et revendiquer le droit, la force qui n'abdique pas devient un crime, parceque'elle a, dès ce jour même, la conscience de son illégitimité. L'attaque contre elle est un devoir, la résistance un attentat.

On veut replacer notre pays sous le joug des prêtres. La terre de France brûlera jusqu'à ce qu'elle ait englouti. Plutôt vingt ans de guerre civile que cette Domination exécrée! — Les prêtres veulent faire de nous ce qu'ils ont fait de l'Italie, de l'Espagne, de la Pologne, de l'Irlande, de l'Amérique-Sud, de tous les pays tombés sous leurs serres..... un cadavre!

Le peuple est l'ensemble des citoyens qui vivent de leur travail, sans rien prélever sur le travail d'autrui.

La Fraternité aujourd'hui! une hypocrisie, un piège, un poignard! La Fraternité de Caïn! — L'Inquisition disait: mon frère! à sa victime sur le chevalet. Ce mot, la Fraternité, sera bientôt un sarcasme, comme cette autre parole: Pour l'amour de Dieu! devise de charité divine devenue l'ironie suprême de l'égoïsme et de l'insensibilité.

La Fraternité! c'est l'impossibilité de tuer son frère. Elle ne peut exister qu'entre égaux. La nature n'a qu'un procédé pour la conservation de l'espèce, c'est l'équilibre

entre les forces des individus. ci l'homme, être sociable, elle a donné pour réaliser cette égalité tutélaire, la conscience et l'intelligence.

Jamais la conscience n'accompagnera seule l'œuvre de la Fraternité. C'est une pauvre garantie pour le faible que la conscience du fort. Protection, oppression. L'histoire de l'humanité nous montre toutes les maximes d'amour rapidement dégénérées en instruments railleurs de tyrannie et d'exploitation. — homo homini lupus. L'homme est un loup pour l'homme, mais un loup sous la peau d'un agneau, après de mieux atteindre sa proie. —

Les jésuites ont fait quarante ans une guerre d'extermination au mot : Liberté!

En désespoir de cause, impuissants à le détruire, ils ont fini par se l'approprier, sûrs sans doute de s'être avisés si tard d'une ruse qui fait accepter aux peuples sous ce titre ce qui les révoltait sous le nom d'autorité.

Toutes les tyrannies, inspirées par ce succès, inscrivent aujourd'hui sur leurs enseignes : Liberté!

L'oppression, Protée infatigable, embusqué derrière la Fraternité, pour emprunter son visage et contrefaire sa voix, pour lui escamoter ses armes et ses draperies, quand elle n'a pu réussir à les mettre en pièces! Furie qui se baptise du doux nom d'Euménide, qui jette le poignard pour le poison; qui s'intitule liberté, après son naufrage comme tyrannie; égalité, après sa chute

comme privilège ; Fraternité, après sa reine comme exploitation ; qui tenaçait sous le nom de Monarchie, vole à ses vainqueurs le nom de République, et leur volera celui de Socialisme, le lendemain du jour où le socialisme sera victorieux !

Proudhon s'écrie : « Il faut ruiner l'industrie des journaux, détruire le capital qui alimente la Presse. » — Nos ennemis ne marchent ni ne marchandent pas. Ils anéantissent le capital qui sert à l'instruction du peuple ! Et les Révolutions s'agenouillent devant le capital qui l'opprime ! Elles proclament son inviolabilité et son omnipotence. Trahison et crétinisme ! Voilà, depuis 20 ans, la politique de nos prétendus Révolutionnaires !

— Juillet 1850 — Le journal *La République*, après avoir mis en regard la tolérance de Février et les fureurs de la réaction, ajoute : « Quand « on répudie ouvertement le droit pour n'adorer « que la force, il faut s'arranger de manière à « être toujours les plus forts, car si, par hasard, « la chance tournait, ce qui s'est vu quelque « fois depuis 60 ans, on ne pourrait plus invo- « quer les principes qu'on aurait soi-même « foulés aux pieds. On ne pourrait plus faire « appel au Droit, mais seulement à la clémence « et pour ainsi dire à la charité de ses adversaires. »

Belle morale ! Et depuis que de 1815 à 1848, toutes les Royautés n'ont pas constamment foulé aux pieds les principes ? Leur existence a-t-elle été autre chose qu'une

violation permanente du Droit ? Quel a été leur établissement après la défaite ? Ils leur a demandé pardon de les avoir vaincus. C'est l'impunité qui a toujours fait leur salut, qui a toujours relevé leur puissance, et c'est leur fécondité dans le triomphe qui leur assure l'impunité pour le revers, par l'humidité du vainqueur, esclave révolté, tout honteux de sa victoire.

Une révolution détermine dans le Corps Social un travail instantané de réorganisation, semblable aux combinaisons tumultueuses des éléments d'un Corps dissous qui tendent à se recomposer sous une forme nouvelle. Ce travail ne peut commencer tant

qu'un reste de vie même encore, car vieille aggrégation. Ainsi les idées reconstitutives de la société ne prendront jamais corps, aussi longtemps qu'un cataclysme, frappant d'un mort l'ordre désespéré, n'aura pas mis en liberté les éléments captifs dont la fermentation spontanée et rapide doit organiser le monde nouveau.

Toutes les puissances de la pensée, toutes les tentions de l'intelligence ne sauraient anticiper ce phénomène créateur qui n'éclate qu'à un moment donné. On peut préparer le berceau

. . ? jusqu'à l'heure de la mort et de la renaissance

restent à l'état de vagues aspirations, d'aperçus incertains et

C'est comme une silhouette indécise et flottante à l'horizon dont les efforts du humains ne peuvent arrêter ni saisir le contour.

Il vient ainsi une heure dans les temps de l'humanité, où une civilisation épuisée ne saurait plus avancer d'un pas vers l'avenir. La parole impuissante doit céder la place aux actes. En vain elle se fatigue à lever une barrière infranchissable à la pensée, une barrière que la main seule de la Révolution pourra briser. C'est le mystère de la future doit le voile impénétrable aux vivants, tombe de lui-même devant la mort. Qu'on démolisse la vieille société; on trouvera la nouvelle sous les décombres. Le dernier coup

de pioche l'amènera au jour vivante.

La race chrétienne poursuit sans relâche et sans pitié, sur la face de la terre, l'anéantissement systématique de tout ce qui n'est pas de sa race et de sa religion.

En Amérique, le crucifix en la Bible en main, elle aura bientôt achevé de détruire jusqu'au dernier représentant de la race Rouge.

Depuis 300 ans, elle déchire, tenaille et supplicie avec des raffinements inouïs l'infortunée race noire.

Voici venue l'heure de la race jaune. C'est le tour de la Chine, du Japon, de la péninsule transgangétique de

passer sous cette mante Dévorante. —

Quelle magnifique et gigantesque hécatombe ! 900 millions d'âmes, la moitié de l'espèce humaine, à enterrer au nom du christianisme et de la civilisation. — 1857 —

Il n'y a jamais de capitulation de conscience. La conscience ne capitule pas. Elle prend le deuil, elle s'enveloppe d'un voile lugubre et devient le fantôme silencieux du remords attaché aux pas du coupable.

Le cri du désespoir et de la douleur n'a jamais été la voix du repentir. Le repentir est une émanation de la conscience libre. Il ne peut pas être l'œuvre de la torture. — 1865 —

— Conquête de la Pologne par la Révolution. —

— 1855 — Et cette vaste cité Dolente, cercle effroyable de l'enfer, surgira du fond de ses abymes pour subir de la liberté et de la civilisation ..... et tous les peuples de la terre joyeusement mêlés à ses pâles habitants, entonneront en chœur le cantique de la Délivrance.

On ne mène plus la France avec une canne de tambour-major. Le tambour, instrument de foire, non de gloire, on n'étouffera l'idée ni dans sa flamme de la parade, ni même dans le bruit du canon.

Le chauvinisme est mort et putréfié. Plus on promène son cadavre, plus

les rez labourent, et les cœurs se soulèvent.

Il faut déchirer la pénible société. On trouvera la nouvelle dans les décembres. Le dernier coup de pioche l'aura mise au jour. Hâtez-vous! Elle étouffe sous le poids du cadavre qui la recouvre. — 1855. —

Lettre de Mme Ch. aux journaux.

— 15 Février 1851. —

Mr le Rédacteur, quelques mots à la hâte, pour vous informer des violences exercées sur les exilés de Belle-Ile. Les journaux libéraux parlent d'amnistie; nous devions nous attendre à des rigueurs. Manifestée dans ces paroles, barbares dans les actes, n'est-ce pas la tradition monarchique?

Elle a rêvé sans doute l'abâtardissement et la destruction des prisonniers politiques, et deux procédés sûrs, appliqués avec persévérance, la promiscuité d'habitation, la mauvaise nourriture, sont en bonne voie d'atteindre ce double résultat. Le pêle-mêle des chambrées est devenu un supplice, et les aliments soulèvent un tel dégoût qu'on préfère le pain sec.

Hier, 14, les détenus, à bout de patience, ont enfin rejeté l'immonde pitance de l'ordinaire, demandant pour la remplacer ..... un morceau de fromage, prétention assez modeste qui a été

repoussé avec emportements. Il entonne
alors une farandole, au chant de la
Marseillaise. Surce, irruption des gendarmes
et de la troupe. On saisit, on traîne aux
casemates de la citadelle, 40 de ces promen-
neurs inoffensifs. On les entasse, par un
froid très-vif, au fond d'un souterrain fan-
geux, sans air, sans lumière. Ils y
tiennent au pain et à l'eau sur quelques
poignées de paille, pourries d'humidité.
Et quand leurs compagnons invoquent le
règlement, règlement draconien, dicté par
l'arbitraire ministériel, le directeur répond
d'un ton froid: «je suis le maître!»

Telle est jusqu'à présent
l'amnistie pour Belle-Ile. Hyères ce

cœur de toucher des mères et des épouses qui
pleurent et qui tremblent!... nous ne
pouvons que tendre les mains vers vous, ô
nos concitoyens, en implorant un peu de
pitié et d'appui pour ces victimes que
nous aimons tant et qui souffrent si
cruellement pour leur foi.

Rome impériale - L'Ère des
Césars - 16 9bre 1855. -

Quelques voix s'étaient
élevées, pleurant le déclin moral de la
France, qui descend les pentes de la corrup-
tion Romaine. - Tibère a pris les
plaintes pour une injure, et ses suppôts
nous accusent d'outrager à la patrie

l'outrage, d'une comparaison avec Rome
de la décadence. — Chantres brugands de
l'ère des Césars, qui donc l'a mise en
scène cette Rome impériale? Qui l'a
évoquée du fond de ses égouts, pour célébrer
ses grandeurs et ses prospérités?

Est-ce nous, par hasard, qui
avons écrit ou lire tout exprès pour faire
le procès à Tacite, et réhabiliter Néron et
Caligula? qui chantons les proscripteurs
Octave et sa politique réparatrice? qui
allons ramasser aux gémonies la défroque
Césarienne, pour en habiller à un saltim-
banque son manteau d'empereur?

J'ignore si l'empire de
Vitellius et de Domitien fut un progrès

sur la République des Scipions. Mais je
sais que vous identifier, sous prétexte de
nous, avec cette République morte de ses
excès de son patriciat, c'est une parodi-
-e de ridicule. A vous, à vous l'héritage
de l'aristocratie aussi bien que du despo-
-tisme! A vous les doubles méfaits, à
vous l'odieux cumulé des deux tyrannies
de Rome antique!

Dans cette querelle d'appré-
-sens, nous ne représentons ni les patri-
-ciens, ni les prétoriens. Nous sommes
leurs ennemis communs, le peuple des catа-
-combes, croissant sous leurs pas le
tombeau qui doit tous les engloutir. Elle

valait bien la vôtre peut-être, comme grandeur et comme majesté, cette société Romaine, toute pliant sous le poids de ses victoires et de son opulence, le front ra-yonnant de gloire et de lumière! mais, comme la vôtre, son âme était morte, l'idée nouvelle l'avait tuée!

A 18 cents ans de distance, deux agonies semblables! Le sol, miné par des mains invisibles, manquant peu-à-peu sous les pieds aux deux civilisations qui se sentent glisser dans l'abyme! mêmes convulsions des mourants, qui se cramponnent aux lâcheurs, aux bourreaux, hurlant le blasphême, l'invective, l'imprécation!

Dans le prétoire, aujourd'hui comme alors, le pardon offert au prince pas le juge à la délation et à l'apostasie! Les louanges prodiguées aux défaillances, filles de la peur, et bientôt mères du remords et du mépris!

(1) Des femmes éperdues, redemandent à la lâcheté les objets de leur tendresse, et récompensées par des couronnes de fleurs, promptement changées en couronnes d'ignominie. Puis des femmes héroïques, sourdes au cri de leurs entrailles, exhortant leurs fils au devoir et à la mort, outragées du nom de mégères..... mégères d'un jour.... saintes dans l'éternité!

Hideux spectacle ! toutes ces bou-
-ches écumantes d'anathèmes et de calomnies,
contre les sectaires !..... Oh ! oui, maudissez
les doctrines nouvelles, ces trompettes de Jéricho !
Bientôt elles auront fait pour la 2e fois le tour
de vos remparts ! et l'apostrophe de Tertullien
aura sonné le glas des deux sociétés !

« nous sommes partout chez
vous, dans vos arts, dans vos sciences, dans
votre littérature ! nous remplissons vos champs et
vos ateliers ! nous peuplons vos armées, vos prisons,
vos bagnes ! nous sommes partout, excepté dans
vos temples et dans vos palais ! »

Voilà pourquoi palais et temples vont
s'écrouler. _____

(1) Dans le procès de l'Insurrection de Bréhaze, à Angers, le ministère public et le président accablaient à l'envi d'éloges les femmes qui pous-
-saient à la délation leurs maris accusés et chargeaient d'outrages celles qui les encourageaient à la fermeté, les traitant de mégères et de furies

— Guerre de Crimée — 1855 — Dans cette
funeste guerre de Crimée, les Russes jouent à qui
perd gagne. Leurs défaites sont des victoires.
Bonaparte travaille et combat pour eux. Il
est leur pionnier. Toutes ses conquêtes, il leur
vante, sont faites au profit du despotisme.
Or, le dernier mot du despotisme, ce n'est pas lui-
-même, simple accident ; c'est le Czar, dont il n'est que
le préparateur et le fourrier.

Bonaparte affermi par
une guerre à fracas, c'est la Révolution
détruite, la seule force anti-Russe anéantie,
la France Russifiée ! C'est la conquête
morale de l'Occident. La conquête maté-
-rielle ne reste plus qu'une affaire de temps.
Mais que Bonaparte, au contraire, dispa-
-raisse, enseveli dans un grand désastre

militaire ; aussitôt la Révolution dégagée,
s'élance, déborde, et comme une marée furieuse
va heurter et engloutir la Russie sous les
flots amoncelés des populations européennes.

Contre ce choc terrible
que pourraient quelques provinces de plus
ou de moins ? Constantinople, Alexandrie,
Téhéran, Calcutta, l'Asie entière ne sorti-
fieraient pas d'un cheveu la résistance
du colosse. Loin de là, Turcs, Grecs, Egyp-
tiens, Persans, Indous, esclaves révoltés,
deviendraient autant de vengeurs de la grande
insurrection révolutionnaire, livrant l'épouvan-
table rocher maudit qui écrase la poitrine
du vieux continent.

Oui, malheur aux Moscovites,
s'ils commencent par l'Asie ! l'asservissement de

du monde ! Tant que l'Occident est debout,
chaque contrée soumise en Orient, sera à leur
flanc un nouvel ennemi. Libérateurs avant,
oppresseurs après la victoire, ils retomberont
bientôt dans une horreur commune pour
leur joug, les ennemis et les auxiliaires de la
veille, victimes confondues du lendemain.

La Turquie subjuguée, le
Czar n'aurait pas de plus dangereux adver-
saires que les Grecs, ses complices d'hier et
d'aujourd'hui. Donc lui barrer le chemin de
l'Orient, c'est l'arrêter sur les bords de l'aby-
me. La véritable route de Moscou à
Constantinople passe par Paris. La conquête
de l'Asie ne peut être que le corollaire de la
conquête de l'Europe.

Napoléon, ce sombre Arimane, a dit

sur son rocher de Ste Hélène : « L'Europe sera

« républicaine ou cosaque ! — Non, cosaque, — répu-

« blique » répond le grognard, héritier du Titan,

qui n'a recueilli dans la succession que les

crimes, en y laissant la grandeur et le génie.

Il raie du testament les prophéties immortelles,

et, tout en le niant, il l'accomplit. Il fait

l'Europe cosaque ; il y tue la liberté, le contre-

poison de la Russie. Il y infuse la servitude,

le poison Russe. Il fabrique et façonne les

esclaves pour le maître futur. Il reprend l'œuvre

de son oncle qui avait largement ébauché

l'œuvre de l'Assimilation moscovite.

Quelle race mieux préparée

pour le despotisme asiatique le peuple-martyr

de Napoléon ! C'est la Russie vraiment qui,

avait gagné la bataille d'Austerlitz, c'est

elle qui vient de triompher à Inkermann et

à l'Alma. La prise de Sébastopol serait

pour elle un véritable succès.

Sophisme ! absurdité ! direz-

vous — Mais allez donc par la pensée au

bout de cette guerre. Faites la aussi victo-

rieuse que profitable. Que perdra l'autocrate ? Nous ! La Crimée ? le Caucase ?

La Bessarabie ? la Finlande ? deux ou

trois millions d'âmes au plus ! Ce n'importent

ces steppes, ces glaciers, qui ne sont point

sa force mais sa faiblesse ? Sa force, c'est

le principe de l'esclavage, appuyé sur 60

millions de brutes. Il a tout profit réel mais

à se replier sur cette masse dévouée, on évacuera

de Cantaïns et hostiles déserts qui l'épui-
-sillent et l'épuisent.

Le Caucase est sa chance.

Double gain pour lui qu'une telle perte!
Gain par la concentration qui masquerait
sa puissance; gain surtout par l'affermisse-
-ment de son lieutenant providentiel, l'institu-
-teur de ses futurs sujets. Sa véritable, sa
meilleure armée est celle qui a fait au Bona-
-parte le temps et les moyens de Carnaliser
la France. L'armée Française de Crimée n'est
en vérité qu'une avant-garde Russe sur la
route de Paris.

L'éducation se fait. Conjurons
inaugurait la Sibérie, la nation entière
prosternée sous le bâton de la police, le
militarisme Russe, la vénalité et la corruption

Russes, tout est Russe aujourd'hui dans la
vieille Gaule et prépare l'installation
paisible du Czar. Nous n'aurons pas même
l'honneur et la consolation d'une résistan-
-ce Parlementaire.

Vienne l'heure de la prêtrépara-
-tion complète, et le Scythe accourra à
l'odeur du cadavre, n'aura qu'à souffler
sur des ombres, en disant: « Retirez-vous mes
« très légitimes, cette terre des morts est à moi,
« c'est moi qui suis l'Empire des Ténèbres! »
— Et le Bonaparte échangera son sceptre
contre un Knout d'honneur — Deux bibelots
d'antiques — 1856. —

— Avril 1850 — La France est à nous.

Nos idées sont, on peut le dire, son âme et sa vie. A travers les vicissitudes, les oscillations, elle y revient pour son tourment profond, comme l'aiguille aimantée au pôle nord. L'estomach nous l'arrache quelquefois, toujours le cœur nous les ramène.

— Avril 1850 — Il y a une Doctrine à proscrire, c'est celle qui proscrit. Le recours à la violence, Déclaration d'incompatibilité avec la Discussion est une preuve et un aveu de sa perversité, par conséquent un arrêt de mort prononcé contre elle par elle-même.

— Le bon goût et le mauvais goût — 1850 —

Ce qui n'est pas de votre goût, braves gens à Dorures, est de mauvais goût. C'est la prétention de toutes aristocraties. Ce qui froisse leurs intérêts, leurs préjugés, leurs préjugés, ce qui ne porte pas l'estampille de leur petit cercle étroit, tout cela, mauvais goût. Mais qui flatte leur orgueil ou leurs vices ou favorise leur domination, suprême bon goût.

Les aristocraties reposent en juges sans appel du bon et du mauvais, du laid et du beau, du noble et du trivial, du grand et du mesquin. Mais leurs arrêts burlesques n'ont pas la durée d'un jour. Ils pèsent comme les caprices malfaisants de leur cécité.

Rien ne survit que

ce qui a racine dans le peuple. Mœurs, opinions, croyances tout vient de lui. Il est le régulateur unique des évolutions de l'humanité. Ses œuvres seules sont immortelles. Les petits bibelots patriciens moisissent au rebut dans un coin regretté, comme les oripeaux d'un jour de saturnales.

Le peuple fait la langue.

Il a dit: Aristo! Aristo restera. - Qu'est-ce que les salons dans l'histoire? Une tache de débauche. Leur rivalité avec le peuple, c'est la prétention du ruisseau d'impliquer sous roue au fleuve qu'il salit de la sauge; c'est la lutte d'une égoût contre la Seine.

- Lettre à Nadaud - Mai 1870 - Mon cher Nadaud, je vous remercie de votre empressement à obliger un pauvre reclus, fort malade, fort isolé et fort malheureux dans sa tour aux ours. Je vois que vous savez trouver un souvenir pour les blessés de parti. C'est bien méritoire, car c'est bien rare. Grâce à vous, j'ai pu revoir un petit coin de ce monde des vivants, dont je serais, par privilège, si j'avais été séquestré.

Je lis pourtant le Moniteur, ce qui m'a permis de suivre votre plan de campagne contre la réaction. Votre stratégie est excellente; car elle jette constamment le désordre dans les rangs ennemis. Vous avez trouvé

le bon endroit pour frapper juste. Personne ne démasque d'une main aussi sûre l'exploitation du travail par le capital, et ne met plus nettement en relief les pillerins de l'entrepreneur sur l'ouvrier. Personne non plus ne remet plus rudement à leur place ces êtres qui se prétendent l'intelligence et décorent leurs voleries du nom pompeux de rémunération de la capacité.

Vous êtes dans la pratique et dans le vrai, et vos discours révélateurs, toujours irréfutables, font le désespoir de la majorité qui se sent écrasée sous la puissance des faits. Continuez donc à malmener ces gens-là, avec la logique de vos chiffres. Dans le naufrage immense de notre patrie,

ce sera toujours quelque chose de sauvé. Je profite de l'occasion pour vous prier instamment de bien croire que je n'ai proféré nulle part un seul mot des étranges aménités que Mr Mathieu de la Drôme a bien voulu me prêter dans la Liberté du 16 avril. Je ne suis pas en mauvaises plaisanteries.

R.F. MSS

L'article intitulé au N° du Libérateur de Mars 1854, qui n'a pas paru.

La richesse naît de l'intelligence et du travail, l'âme et la vie de l'humanité. Mais ces deux forces ne peuvent agir qu'à l'aide d'un élé-

-ment passif, le sol, qu'elles mettent
en œuvre par leurs efforts combinés.
Il semble donc que cet instrument indis-
-pensable devrait appartenir à tous les
hommes. Il n'en est rien.

Des individus se sont
emparés par ruse ou par violence de
la terre commune, et s'en déclarant les
propriétaires, ils ont établi par des lois
qu'elle serait à jamais leur propriété,
et que ce Droit de propriété devien-
drait la base de la Constitution Sociale,
c'est à dire, qu'il primerait et en besoin
pourrait absorber tous les Droits humains,

même celui de vivre, s'il avait le mal-
-heur de se trouver en conflit avec le
privilège du petit nombre.

Le Droit de propriété
s'est étendu, par déduction logique, du
sol à d'autres instruments, produits accu-
-mulés du travail, désignés par le nom
générique de capitaux. Or, comme les
capitaux, stériles d'eux-mêmes, ne fructi-
-fient que par la main d'œuvre, et que,
d'un autre côté, ils sont nécessairement
la matière première ouvrée par les forces
sociales, la majorité enclue dans la posses-
-sion, se trouve condamnée au travail

forcés, au profit de la minorité possédante.

Les instruments ni les fruits du travail n'appartiennent pas aux travailleurs, mais aux oisifs. Les branches gourmandes absorbent la sève de l'arbre au détriment des rameaux fertiles. Les frelons dévorent le miel créé par les abeilles.

Tel est notre ordre social, fondé par la conquête qui a divisé les populations en vainqueurs et en vaincus. La conséquence logique d'une telle organisation, c'est l'esclavage. Il ne s'est pas fait attendre. En effet, le sol ne tirant sa valeur que de la culture, les privilégiés ont conclu du droit de pos-

séder le sol, celui de posséder aussi le bétail humain qui le féconde. Ils l'ont considéré d'abord comme le complément de leur domaine, puis en dernière analyse, comme une propriété personnelle, indépendante du sol.

Cependant le principe d'égalité, gravé au fond des cœurs, et qui vous fixe, dans les siècles à détruire sous toutes les formes, l'exploitation de l'homme par l'homme, portait le premier coup au droit sacrilège de propriété, en brisant l'esclavage domestique. Le privilège dut se réduire à posséder les hommes, non plus à titre de meubles

mais d'immeuble annexe et inséparable
de l'immeuble territorial.

Au 16e siècle, une
recrudescence meurtrière de l'oppression
amène l'esclavage des noirs, et aujourd'
hui encore les habitants d'une terre répu-
-blicaine française professent des hommes au
même titre que des hommes et des chevaux.
Il y a du reste moins de différence qu'il
n'en paraît d'abord entre l'état social
des colonies et le nôtre. Ce n'est pas
après 18 siècles de guerre entre le privilège
et l'égalité que le pays, théâtre et
champion principal de cette lutte, pour-
-rait supporter l'esclavage dans sa nudi-
-té brutale. Mais le fait existe sans le

nom, et le droit de propriété pour être
plus hypocrite à Paris qu'à la Marti-
-nique, n'en est ni moins intraitable
ni moins oppressif.

La servitude en effet ne
consiste pas seulement (la chose) de
l'homme sur le serf de la glèbe. Celui-
là n'est pas libre qui privé des instru-
-ments de travail, demeure à la merci
des privilégiés qui en sont détenteurs:
C'est cet accaparement et non telle ou
telle constitution politique qui fait
les maîtres serves. La transmission hé-
-ditaire du sol et des capitaux place

les citoyens sous le joug des propriétaires. Ils n'ont d'autre liberté que celle de choisir leurs maîtres.

De là sans doute, cette locution vulgaire : « les riches font travailler les pauvres. » à peu près en effet comme les planteurs font travailler leurs nègres, mais avec un peu plus d'indifférence pour la vie humaine. Car l'ouvrier n'est pas un capital à ménager comme l'esclave; sa mort n'est pas une perte, il y a toujours concurrence pour le remplacer. Le salaire, quoique suffisant à peine pour empêcher de mourir, a la vertu de faire pulluler les bras exploités;

il perpétue la lignée des pauvres pour le service des riches, continuant ainsi de génération en génération, ce double héritage parallèle d'opulence et de misère, de jouissances et de douleurs, qui constituent les éléments de notre société. Quand le prolétaire a suffisamment souffert, et laissé ses successeurs pour souffrir après lui, il va dans un hôpital, fournir son cadavre à la science comme moyen d'études, pour guérir ses maîtres.

Voilà les fruits de l'appropriation des instruments de travail!

Pour les masses, des labeurs incessants, à

faire l'abolir de la journée, jamais de

lendemain sûr, et la femme, si on exprime

de colère ou de peur retire ses instruments!

Pour les privilégiés, l'inviolable révolver,

le Droit de vie et de mort! Car ils ont les

mains pleines, ils peuvent attendre. Devant

que l'épuisement de leur réserve les con-

-traigne à capituler, le dernier plébéien

serait mort.

Qui ne se rappelle les mi

-sères de 1831, quand le capital s'est

caché par crainte ou par vengeance?

Du fond de leur fromage de Hollande, les

barons du coffre-fort contemplaient froidement

les angoisses de ce peuple désarmé par la

faim; au récompense de sa sainte vérité

au dernier de leurs vanités bourgeoises.

Les représailles de la grève sont impossibles.

Les ouvriers de Lyon

viennent de les tenter. Mais à quel prix!

60 mille hommes ont dû fléchir devant

quelques douzaines de fabricants et de-

-mander grâce. La faim a dompté la

révolte. Et n'est pas une miracle même que

cette volonté de résistance? Que de souffrances

n'a-t-il pas fallu pour lasser la patience

de ce peuple et le vaincre enfin contre l'op-

-pression!

Le pauvre ne connaît pas

; ses mœurs. L'ignorance, fille de l'asservisse-
-ment, fait de lui un instrument docile des
privilégiés. Courbé de labeurs, étranger
à la vie intellectuelle, que peut-il savoir de
ces phénomènes sociaux où il joue le rôle
de bête de somme? Il accepte comme un
bienfait ce qu'on daigne lui laisser du
fruit de ses sueurs, et ne voit dans la
main qui l'exploite que la main qui le
nourrit, toujours prêt, sur un signe du
maître, à déchirer le téméraire qui ferait
de lui mention une destinée meilleure.

Hélas! l'humanité marche
avec un bandeau sur les yeux; et ne le
soulève qu'à de longs intervalles, pour

entrevoir sa route. Chacun de ses pas
dans la voie du progrès, écrase le guide
qui lui fait faire. Toujours les héros
ont commencé par être les victimes. Les
Gracches sont mis en pièces par une
tourbe ameutée à la voix des patriciens.
Le Christ expire sur la croix, au hurle-
-ments de joie de la populace juive
excitée par les Pharisiens et les prêtres.
Et nos frères, les défenseurs de l'Egalité
sont morts ~~sous~~ sous la hache fanatique de la réac-
-tion pour l'ingratitude et la stupidité du
peuple, qui a laissé la calomnie vouer
leur mémoire à l'exécration. Aujourd'hui

encore, de stipendiés du privilège enseignait

à chaque matin aux Français à cracher

sur la tombe de ses martyrs.

Qu'il est difficile au

prolétariat d'ouvrir les yeux sur ses oppres-

-seurs! Si à Lyon il s'est levé comme

un seul homme, c'est que l'antagonisme

flagrant des intérêts ne permettait plus

l'illusion à l'aveuglement même le plus

obstiné. Alors se sont révélés les trésors

de haine et de férocité que recèlent

les âmes de ces marchands! Au milieu

des menaces de carnage, de toutes parts

accouraient pour l'extermination canons,

caissons, chevaux, soldats. Rentrez dans le

devoir ou périr sous les mitrailles, telle est

l'alternative posée aux rebelles. Le devoir

du travailleur lyonnais, c'est homme-ma-

-chine, c'est de pleurer la faim, en creusant

jour et nuit, pour les plaisirs du riche,

des tissus d'or, de soie et de larmes.

Mais une si dure tyran-

-nie a ses dangers: le ressentiment,

la révolte. Pour conjurer le péril, on essaie

de réconcilier Caïn avec Abel. De la

nécessité du capital comme instrument de

travail, on s'évertue à conclure la com-

-munauté d'intérêts, et par suite la soli-

-darité entre le capitaliste et le travailleur.

Que de phrases artistement brodées sur ce

besoin de travailleurs. Mais quel besoin
les travailleurs ont-ils des oisifs? Le
capital n'est-il productif entre leurs
mains, qu'à la condition d'cesser pas leur
appartenir? Je suppose que le prolétariat, ressaisissant son morceau, allait porter
ses pénates et ses labeurs dans quelque
lointain parage. Mourrait-il par hasard
de l'absence de ses maîtres? La société
nouvelle ne pourrait-elle se constituer
qu'en créant des seigneurs du sol et du
capital, en livrant à une caste d'oisifs
la profession de tous les instruments de
travail? N'y a-t-il de mécanisme

caveras fraternel! La brebis n'est tondue
que pour le bien de son sauveur. Elle rend
des remerciements. Nos Escularpes savent
tous les pieds.

Ces hameçons travaillent
encore des dessus, mais peu. Chaque jour
fait plus vive la lumière sur cette préten-
due association du parasite et de sa vic-
time. Les faits ont leur éloquence; ils
prouvent le duel, le duel à mort entre
le revenu et le salaire. Qui succombera?
— Question de justice et de bon sens — Tra-
vailleurs.

Point de société sans tra-
vail! Partout point d'oisifs qui n'aient

social possible que cette division de propriétaires et de salariés?

En revanche, combien serait curieuse à voir la mine de nos fiers suzerains, abandonnés par leurs esclaves! Que feraient-ils de leurs palais, de leurs ateliers, de leurs champs déserts? mourir de faim au milieu de ces richesses, ou mettre habit bas, prendre la pioche et se fumer lentement à leurs tours sur quelque lopin de terre. Combien en cultiveraient-ils à eux tous? J'imagine que ces Messieurs seraient au large dans une sous-préfecture.

Mais un peuple de 32

millions d'âmes ne se retire plus seulement devant lui. Prenons donc l'hypothèse inverse, plus réalisable. Son bras vainqueur, les oisifs nouveaux Biens, évanouit le sol de la France, qu'il rend aux moins barbares. Jours de bonheur et de triomphe! Quel immense soulagement pour tant de millions de poitrines, débarrassées du poids qui les écrase! Comme cette multitude respire à pleins poumons! Citoyens, entonnez en chœur le cantique de la délivrance!

Axiôme: la nation s'appauvrit de la perte d'un travailleur, elle s'enrichit de celle d'un oisif.

V:

La mort d'un riche est un Bienfait.

Oui! Le droit de propriété

décline. Les esprits généreux prophétisait

et appellait sa chûte. Le principe Spé

-rien de l'Egalité le même lentement

depuis 18 siècles par l'abolition successive

des servitudes qui formaient les assises

de ses puissances. Il disparaîtra un jour

avec les derniers privilèges qui lui savent

de refuge et de réduit. Le présent et le

passé nous garantissent ce dénouement.

Car l'humanité n'est jamais station-

-naire. Elle avance ou recule. Sa mar-

-che progressive la conduit à l'égalité.

Sa marche rétrograde remonte par tous

les degrés du privilège, jusqu'à l'escla-

vage personnel, dernier mot du droit de

propriété. Avant d'en retourner là, certes

la civilisation Européenne aurait péri.

Mais par quel cataclysme? Une inva-

sion Russe? C'est le nord au contraire

qui sera lui-même envahi par le prin-

-cipe d'Egalité que les Français mènent

à la conquête des nations. L'avenir

n'est pas douteux.

Disons tout de suite que

l'Egalité n'est pas le partage agraire.

Le nivellement infini du sol ne change-

rait rien, dans le fond, au droit de pro-

-priété. La richesse provenant de la

profession des instruments de travail,
plutôt que du travail même, le génie
de l'exploitation reste debout, saurait
bientôt, par la reconstruction des grandes
fortunes, restaurer l'inégalité sociale.

L'association, substituée
à la propriété individuelle, fondera
seule le règne de la Justice par l'Egalité.
De la cette ardeur croissante des hommes
d'avenir à dégager et mettre en lumière
les éléments de l'Association. Peut-être
apporterons-nous aussi notre contingent
à l'œuvre commune.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R. F.
MSS